title :

creator :

copyeditor : Haykuhi Gzirants (OCR, Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/critique//

source :

created :

language : fre

# Préface

*La faveur avec laquelle les lettrés et le public accueillirent la première série de ces portraits à la française fut assez marquée pour engager l’auteur à persévérer dans un genre où le portent plus volontiers son goût et ses préférences*. *La peinture des portraits est de celles à laquelle on ne peut pleinement réussir que si l’on s’y essaye avec tous ses moyens*. *Ce n’est point à dire qu’il y faille, mieux que pour les autres genres, user plus largement de dons littéraires ; mais, ici, plus que dans les autres écrits peut-être, une force d’affectueuse compréhension est nécessaire à ceux qui peignent les visages des hommes*. *Et c’est surtout là qu’est l’écueil ! L’auteur, à force de se passionner pour ses modèles, arrive à les embellir*, *et, par faiblesse pour eux, à faire comme le peintre Nattier de qui l’on disait que c’était le grand tort d’*« *ajouter des grâces à la ressemblance* ».

*Les premiers de ces portraits français étaient tous dans cet ordre ; aussi le grand reproche adressé à l’auteur fut-il, surtout, d’avoir trop flatté ses personnages, de n’en avoir pas,*—*sinon flétri,*—*au moins atténué, pour le grand bien de la vérité, les traits séduisants. Le portrait de Fabre d’Églantine, pour ne citer que celui-là, fut reconnu, précisément par quelques-unes des personnes qui le goûtèrent davantage,*« *trop joli* »,[[1]](#footnote-1)*et, par d’autres non moins sympathiques,* « *charmant, mais beaucoup trop enrubanné, affadi* ».[[2]](#footnote-2)

*Quelque vérité qu’il y ait à trouver excessive la peinture « adoucie » de telles figures l’auteur répondra que son but fut, d’abord, de les faire vivantes, que, pour ce qui est du reste, la partialité, en est due bien plus à son cœur qu’à son intelligence*. *L’un des principaux parmi les nouveaux auteurs n’a-t-il pas, récemment, dit dans le même sens :*« Cela me semble la seule supériorité de l’écrivain de sentir les êtres et de les aimer tous »[[3]](#footnote-3).*Certes ! Mais, n’objectera-t-on pas que ce qui est permis au romancier ne l’est point à l’historien* ?*L’auteur répondra ici que c’est l’obliger à la confusion et qu’il n’y a de belle et forte histoire, de mime qu’il n’y a de bon et solide roman, que là où l’écrivain sut chérir assez jusqu’à les animer de son souffle, les figures de son œuvre.*

*Le second des griefs que sembla mériter ce premier ensemble de portraits ce fut de rappeler trop et d’évoquer souvent les deux noms unis de Jean-Jacques et de Michelet. L’auteur dira*, *si c’est possible*, *qu’il ne convient de voir là que les seules expressions de son choix*. *Il y a, ici, tout un ordre d’influences*, *et, quelque regrettables que puissent paraître, aux yeux de beaucoup de personnes, celles qu’exercèrent Jean-Jacques et Michelet, le sentiment, aussi bien là que dans tout le reste, y fut pour plus de part que la raison*.

*L’attrait que Rousseau, avec toute sa puissance, exerça sur le grand historien de la Révolution, Michelet l’a  su, à son tour*, *exerça sur les jeunes hommes de sa patrie. Est-ce que, parlant de son maître immortel, le puissant poète de la* Mer *et de* l’Amour *n’a pas écrit une fois que ce qui le séduisait le plus et d’abord, en Jean-Jacques, c’est que*« *sa sauvagerie allait à la sienne* ». *Plus tard*, *un même sublime élan*, *une même âpre ardeur portèrent les Français nouveaux à aimer Michelet. Avec quelle douce chaleur ils lui rendirent alors un peu de cette affection dont il avait lui-même honoré le Genevois !*« *Quand je lisais son* Histoire de la Révolution, *écrivait à ce moment l’un des hommes d’alors, je me suis surpris*, *en temps pluvieux,  cachant sous mon habit ce cher livre*, *le mettant au chaud prés de mon cœur et l’emportant pour le lire dans mon lit*. J’*étais sûr de passer une nuit attendrie*, *une nuit en bonne fortune avec la Julie la plus artiste*, *la plus savante, la plus amoureuse et la plus honnête qu’il soit possible d’imaginer. Je croyais converser avec Mme Roland, avec Charlotte Corday, avec Lucile*, *avec Théroigne, avec toutes ces femmes en une seule et presser dans mes bras la déesse de la liberté* ».[[4]](#footnote-4)

*La forte séduction que d’aussi mâles figures exercèrent sur les hommes n’est pas près de cesser d’imposer sa puissance*. *Toutefois si Jean-Jacques et Michelet sont visibles dans ce livre comme ils l’étaient dans l’autre, la raison n’en est point toute due à cette domination ; elle provient encore de ce sens de la nature qu’ils avaient tous deux et de qui le charme s’étend aux portraits d’à côté.*

*Dirai-je qu’un agrément de ce livre a été*, *pour l’auteur, en rapprochant ces figures, de les grouper de telle sorte qu’elles se missent en valeur l’une par l’autre. La belle tête à boucles blondes de M. de La Fontaine n’incitera-t-elle pas M*. *Pâques, un jour*, *à se montrer quelque vieux philosophe en perruque ? Pour ce qui est de Rousseau, visité par Robespierre à Montmorency, avec son inquiétude, son frisson nouveau et l’âpre feu vengeur du* Discours sur l’Inégalité, *n’apparaît-il point là tel que le dieu champêtre à qui devait Michelet demander bientôt :*« *Est-ce donc toi, avec ton épinette et ton* Devin de village, *pauvre musicien qui vas nous refaire un monde* ?… *» Le vieillard resta muet d’abord*. *Puis ce fut un mince filet de voix, une douce plainte d’ariette et de clavecin qui répondirent pour lui ; mais dans cette voix légère, dans ce bruit lointain du vieux clavecin du passé ce fut, passant déjà, comme un bruit d’orage, à l’oreille de ceux qui savent entendre, le tonnerre des* Marseillaise *et des* Chant du départ. *Rouget de Lisle, mourant, répétera ces hymnes sans se souvenir jamais du pipeau de pâtre d’où ils jaillirent d’abord*.

*Senancour, qu’un mime air de famille appelle ici, n’est point déplacé prés de son maître. Que dire de cette figure sinon qu’elle porte, mieux qu’une autre*, *la marque du siècle suivant, et, dans ce siècle, celle de l’époque la plus belle et la plus passionnée. Senancour donne*, *de son temps, la plus fine expression, la plus déliée, la plus charmante, c’est-à-dire celle qui n’est pas encore de l’heure éclatante et dont le ton ressemble à celui de ce romantisme qu’à l’âge de Jean*-*Jacques et de Bernardin, Châteaubriand n’avait pas encore christianisé. Il domine, comme il sied, cette galerie de portraits dont la seule raison est de n’être point assemblés au hasard, mais de se suivre, au contraire, dans un ordre assez juste.*

# Le Voyage de La Fontaine

## I. Le Coche et la Mouche

Lorsque Mme de La Fontaine, ennuyée de vivre avec son mari, se fat retirée à Chiteau-Thierry, Boileau et mon pire dirent à La Fontaine que cette séparation ne lui faisait pas honneur et l’engagèrent à faire un voyage à Château-Thierry pour s’aller réconcilier avec sa femme.

(Louis Racihb).

C’était un garçon de Champagne de mine assez belle, d’esprit distrait, de tenue négligée et qui faisait des fables. Ce garçon — qui s’appelait La Fontaine — s’était marié un jour et ne s’en souvenait plus. Son temps se passait à parler aux bêtes, louer les belles filles et remettre à l’endroit les bas que, chaque matin, il mettait à l’envers.

L’ingénuité de son âme et aussi le talent qu’il avait de conter avaient valu à notre Champenois de plaire à de grands seigneurs ainsi qu’à de fines précieuses. De célèbres poètes du temps se piquaient d’être de ses amis ; l’amour ne lui tenait point rigueur ; pour ce qui regardait ses affaires, plusieurs personnes avaient la bonté d’en prendre soin à sa place ; de sorte que le Bonhomme n’avait plus qu’à se laisser vivre, ce qui, dans son idée, signifiait que ses jours ne devaient plus se passer qu’à rêver, rimer des fables, trouver des contes, se promener aux champs et prendre si peu de souci de la vie réelle que d’aucuns, par précaution, se voyaient, au moins une fois l’an, dans le dessein de l’en faire souvenir. Ce temps de l’épreuve annuelle arrivé, plusieurs poètes ses compagnons — gardant à eux tous un peu plus de raison qu’il n’en avait à lui seul — l’avaient mené au petit jour, ou plutôt — car c’étaient là des gens qui ne se couchaient guère — à la fin de la nuit, au Carré Saint-Martin. Là se tenait le coche de Château-Thierry ; ils l’*y* avaient monté, avaient remis un peu d’ordre dans ses habits mal ajustés, l’avaient sermonné comme on fait d’un enfant, et ne l’avaient laissé qu’après qu’ils l’eussent pu voir, donnant de la tête sur l’épaule de ses voisins, tomber dans un sommeil profond.

Maintenant le coche avait dépassé Meaux et l’allure s’en ralentissait : la côte devenait rude, le mouvement que faisaient les roues sur le Pavé du Roi, à cet endroit fort inégal, projetait l’un sur l’autre plusieurs des voyageurs. Ce cahot, non moins que les cris des dames qui étaient là, réveillèrent à demi le dormeur entêté. Il apparut d’abord, tant ses regards semblèrent marquer de stupéfaction, que M. de la Fontaine ne se rendait point compte de sa situation. Accoutumé aux bévues il eut tout de suite le sentiment, ainsi que cela lui arrivait quelquefois, de s’être égaré la nuit au point de se tromper d’hôtellerie et de s’éveiller, le jour suivant, dans un lit qui n’était pas le sien. Mais le fer des chevaux battant sur les pierres, le fouet et les cris des postillons, la poussière qui se soulevait à mesure que le coche gagnait la route, eurent tôt fait d’éclaircir ses souvenirs et sa confusion. Une chose lui apparut soudain : c’est qu’il était marié et que c’était pour aller voir sa femme qu’on l’avait mené au coche, installé à cette place et confié aux bons soins de l’attentif maître de poste. Tant de pensées n’allaient point sans mélancolie. M. de la Fontaine n’aimait point à se souvenir de sa femme ; non pas que celle qu’il avait fût de figure revêche ou ennemie du plaisir ; mais l’humeur de son caractère, son goût pour les livres de chevalerie, le ton autoritaire qu’elle prenait sur les gens ne convenaient que de fort loin à un mari de son espèce. Sans doute, il la visitait bien deux ou trois jours par an et c’était là, pour lui, une bonne occasion de revoir sa chère ville natale, le chanoine Maucroix son ami, son oncle Jannart, le bon Poignan et plusieurs compagnons de sa lointaine enfance. Le temps de « Chaury »[[5]](#footnote-5), comme il disait, lui était demeuré cher et, tandis que l’allure du coche lui semblait devenir de plus en plus lente, il se prit d’y rêver. Il songeait à feu son père, maître des eaux et forêts du duché, à son parrain, « honorable homme » Jean de La Fontaine, à Claude Josse, sa marraine, à sa maman Pidoux et à toutes les bonnes gens qui prirent soin de l’élever dans le goût des vers et du plaisir. En même temps il songeait à ses amis de Paris, à Molière, à Boileau, à Chapelle cet ivrogne, à ce Colletet qui avait toujours des servantes si belles qu’il les épousait toutes, à ce plaisant Descôteaux dont le talent sur la flûte était inimitable. Mais tous ces souvenirs-là ne s’imposaient pas à lui au point qu’il ne vît pas les profils des voisins et ne s’appliquât en dessous à les dévisager. Un homme à la figure longue, aux yeux ornés de lunettes d’or, vêtu de noir et coiffé noblement se tenait à sa droite ; cet homme là lisait du latin, toussait par instants et ne s’interrompait que pour puiser, par quart d’heure, dans une tabatière en écaille, une sorte de poussière brune dont il bourrait son nez. M. de La Fontaine, l’ayant considéré, songea au docteur Tant-Pis, dont il avait parlé dans ses fables ; mais s’étant incliné à gauche, il remarqua que la dame contre laquelle il avait dormi, une brune assez forte, coiffée à la battant l’œil et montrant, sur la gorge, un « tâtez y » de diamant ressemblait à s’y méprendre à la comtesse poitevine qu’il avait connue en revenant de Limoges et de qui le ton assez sec l’avait tenu à distance. Ayant cherché à découvrir, au nombre des autres personnes dont le coche était plein quelqu’un qui fût de sa connaissance, M. de La Fontaine, de qui l’esprit était mal éveillé et tenait encore au rêve, crut aviser au fond, et se faisant vis à vis, sous le voile dont elles s’abritaient, la baillive et la présidente de son duché. Ça et là, se tenant assez roides et ne parlant qu’entre eux, quelques hobereaux de province mêlés à des filles de théâtre, faisaient figures de comédie. M. de Prérazé, non loin de l’Isabelle, donnait du talon-rouge. M. de Bois-Coupé, soutenait à M. des Lentilles que le brelan est un bien beau jeu ; à quoi M. de Mousse-verte, prenant la parole, disait que le jeu de bassette était de meilleure compagnie. Le ton assez aigre dont M. de Mousseverte soutint sa préférence, fit monter un peu de rouge aux pommettes du visage de M. de Bois-Coupé. Bientôt tout le coche se montra attentif. Madame la présidente, la baillive et la veuve poitevine n’eussent point été ennemies d’une querelle qui les pût distraire. Un instant le docteur Tant-Pis coula par dessus ses lunettes, dans la direction des deux jeunes gentilshommes, un regard d’inquiétude ; un chanoine gras et court qui ressemblait à Maucroix, mais qui n’était point lui, s’arrêta de rouler, entre ses mains blanches, les grains de bois de son rosaire. Dans le même temps une mouche entra par une vitre ouverte, assez grosse et pressée, secouant de petites ailes bleues et de qui le bourdonnement indiquait la hâte. Aussitôt, sans qu’on sût pourquoi, elle vint donner du vol contre le nez vermeil de M. de Bois-Coupé.

Il n’en fallut pas plus pour que ce gentilhomme, animé d’impatience, fît en secouant sa dentelle à hauteur du visage, s’agiter sa personne et donner à entendre qu’il avait au côté une rapière pointue et fort bien sonore. M. des Lentilles, garçon modéré, voyant le geste provocateur que faisait assez visiblement à l’adresse de M. de Mousseverte, M. de Bois-Coupé, insinua d’une voix douce que le brelan aussi bien que la bassette peuvent être joués également dans les bonnes compagnies. II y avait là encore place pour un arrangement ; mais M. de La Fontaine, sans qu’on l’eût pu prévoir, se jeta dans le sujet, avec l’étourderie dont il avait coutume, et se mit à jurer que la bassette est un jeu indigne. Il en donna pour preuve que l’un des hommes les plus distingués de la cour, M. le marquis de la Fare, s’était entiché de la bassette à un point si exagéré qu’il y avait donné tout son temps et tout son honneur, allant, paraît-il, jusqu’à délaisser complètement une femme à qui pourtant il était jusque-là parfaitement dévoué : Madame de la Sablière. Cette dame, de désespoir, avait dû entrer au couvent, avait fui ses amis et s’était réduite à un état de pénitence si extrême que, de toute sa maison, elle n’avait plus gardé que son chien, son chat et son fablier, lequel était lui, La Fontaine. Le chanoine dit sentencieusement que c’était là un nouveau témoignage de la faible piété des femmes, qui ne se résignent à se soumettre à Dieu que quand les hommes les laissent ; à quoi le docteur Tant-Pis ajouta que la bassette est un mauvais jeu puisqu’elle échauffe la bile, pousse au dérèglement les personnes honnêtes et met de braves seigneurs à deux doigts de se couper la gorge. La mouche insinuante, qui ne quittait le nez vermeil de M. de Bois-Coupé que pour venir piquer le nez non moins rouge, mais beaucoup plus long de M. de Mousseverte, mit le comble à l’impatience où se trouvait ce gentilhomme. Voyant que l’auditoire condamnait la bassette au profit du brelan, il ajouta, d’un geste qui ouvrait le débat à toutes les violences, qu’il n’y avait que les faquins qui pussent jouer de la première. Ce fut là le début d’une querelle dont le bruit acheva d’éveiller de la façon la plus nette M. de La Fontaine. Celui-ci eut, enfin, conscience du lieu où il se trouvait, se frotta bien les yeux et ne fut pas que peu surpris de sentir tout doucement lui tomber sur les genoux, en poussant un petit cri, son honnête voisine. Emue de la vue de deux épées nues dont faisaient mine de se pourfendre, dans le coche étroit, MM. de Mousseverte et de Bois-Coupé la comtesse poitevine s’était laissée choir. M. de la Fontaine, pour la mettre à l’aise, la soutint du bras, tandis que le docteur Tant-Pis, laissant là son livre, tentait de dénouer la dentelle de la dame. En même temps l’homme de Dieu obligeait les bretteurs à remettre l’arme au fourreau, cependant que l’Isabelle obtenait de ces messieurs qu’ils eussent la patience d’attendre le relai pour venger leur honneur et choisir, pour se battre, un pré un peu plus vaste que le coche public.

Cela dit, la malade montra qu’elle allait mieux, autant par les sourires émus et les paroles pudiques dont elle gratifia M. de La Fontaine, que par l’odeur dont elle noya ses joues et les pâtes de senteur, enfermées dans un petit drageoir, dont elle croqua plusieurs avec hypocrisie. Le calme ainsi rétabli M. de La Fontaine occupa son regard à suivre la fine mouche dans sa course pressée. Le Bonhomme pensa que celles que se mettent aux lèvres ou sur le coin du sein, aux bals de M. d’Hervart, Mlle d’Hélang ou la belle Gouvernet, ne sont ni plus vives ni plus piquantes que cette mouche de Champagne, volant aux portières ou rentrant dans le coche, allant des chevaux aux gens et se donnant mille peines. En même temps il comprit que c’est une chose heureuse que d’aller par les routes, en un coche confortable, et de voir, sous ses yeux, passer les prairies, les bois verdoyants, les troupeaux dans les pâturages, les fermes et les laboureurs. Certes, les campagnes fastueuses de Vaux et de Saint-Mandé, où le reçurent, au temps de leur gloire, M. et Madame Fouquet, le domaine des Cours, près de Troyes, où le conviait souvent M. Rémond, le fermier général, enfin les sites de Bois-le-Vicomte, où Madame d’Hervart l’invitait parfois, s’ils offraient de riches détails dans un bel ensemble, ne présentaient point tout ce charme de la belle Champagne. Une nature moyenne, sans hauteurs ni ravins, une variété discrète dans les arbres et les fleurs, un agrément égal dans tout ce qu’on voyait, voilà ce qui faisait, aux yeux du poète, le charme et la gentillesse de son pays.

En deçà de la petite île que la Marne forme à La Ferté, le coche croisa un gros de cavaliers conduits par un sergent d’armes et qui menaient sur Paris, liées dos à dos dans une charrette, une douzaine de prisonnières. Plusieurs étaient jolies au point que M. de La Fontaine exprima tout haut sont admiration et ne put que déplorer le sort de malheureuses dont tout le crime était dans la galanterie. Ces propos, reconnus assez justes, furent bientôt prétexte à une conversation à peu près générale qui vint rompre lagène où se trouvait l’auditoire. Le Bonhomme soutint que l’amour n’est jamais un crime ; les dames l’approuvèrent ; le chanoine s’abstint, mais les jeunes gentilshommes tombèrent tous d’accord sur la proposition. Cela dura longtemps et chacun s’échauffa avec assez d’esprit ; si bien que, La Ferté franchie, on put voir que MM. de Mousseverte et de BoisCoupé, tout occupés du discours, n’avaient plus pensé à descendre au relai pour croiser l’épée.

Cependant passaient les heures et le soleil de juin rendait le séjour du coche insupportable ; c’est alors que le docteur Tant-Pis et la comtesse poitevine eurent l’idée heureuse, de sortir, le premier une poularde et des œufs, la seconde quelques quartauds de vin qu’ils tenaient en réserve ; les jeunes personnes de comédie y ajoutèrent des fruits et des gâteaux, et commença bientôt, entre tous les convives, un festin de voyage dont la petite mouche du coche ne laissa point que de recueillir les miettes. Cela occupa le temps si bien qu’on fut vite à Charly. Le coche suivait la Marne. A Saulchery, à Romeny, entre Azy et Chézy, montèrent des gens. Beaucoup se rendaient à Chaury pour la foire annuelle qui suit l’Ascension. Plusieurs — non sans étonnement— reconnurent notre Bonhomme et lui firent du chapeau avec civilité ; lui, répondit avec sa grâce enjouée, eut, pour chacun, le mot jovial et plein d’empressement.

Toutefois le chemin devenait tortueux et « mal aisé » ; le soleil enveloppait la voiture au point que ceux qui étaient dedans commençaient d’étouffer ; le postillon criait, donnait du fouet sur ses bêtes ;« l’attelage — épuisé — suait, soufflait, était rendu » ; si bien qu’à peu de distance il fallut s’arrêter. Les femmes, le moine et les vieillards furent priés de descendre du coche ; M. de La Fontaine les suivit, les hobereaux, la présidente, les demoiselles de théâtre et les villageois. Cela formait sur la route un cortège assez drôle et de qui notre Bonhomme ne manqua point d’admirer la couleur et le pittoresque. Mais cela ne fut rien auprès de l’étonnement qui s’empara de lui, à revoir à nouveau, qui volait de l’un à l’autre, allait, venait, faisait partout l’empressée, l’officieuse petite mouche. Active et bruyante, elle piquait les chevaux aux naseaux, revenait sur les gens et faisait si bien son jeu que toutes les personnes, et le coche en avant, commencèrent d’avancer. Tant de zèle laissa notre Bonhomme rêveur ; il vit qu’il y avait là prétexte à une fable bien tournée, à la façon de celles dont il faisait parfois hommage à ses amis. Un haut peuplier se dressait à l’endroit, qui penchait son feuillage. M. de La Fontaine s’installa à son ombre, oublia le lieu, l’heure, le coche, sa femme et Chaury, et ne songea plus, bientôt, qu’à la fable qu’il allait rimer.

## II. Les Bêtes du « Fablier »

C’était l’été ; la cigale avait chanté ; et le soleil continuait de chauffer la terre. M. de La Fontaine chercha un peu plus d’ombre. Ayant levé les yeux, il vit, à travers la haie vive, un champ de luzerne et puis un champ de touzelle que séparait un sentier qui menait au bois. Notre Bonhomme, écartant les feuilles, s’y engagea. Il marchait a pas lents, comme font les gens qui aiment les bêtes et ne veulent pas les troubler.

Une vie invisible animait la prairie ; ici fredonnait un bourdon ; là chantait une abeille ; mille cigales accordaient leur petit concert. Une caille s’envola, puis une autre ; il entendit partir une perdrix et ne fut pas que peu surpris, à mesure qu’il avançait, d’entrevoir, ça et là, le derrière d’un lapin. Alors, notre Bonhomme, en promeneur pacifique, tenant poliment son chapeau à la main, se glissa jusqu’au bois, retenant son souffle et marchant baissé. C’est ainsi qu’il fut à l’orée d’une petite garenne. Il lui sembla que c’était là le seuil du paradis des bêtes. Beaucoup d’oiseaux de tous les plumages picoraient au soleil ; l’endroit était discret, sentait le thym et la marjolaine ; une source au loin coulait où chantaient les grenouilles. Le Bonhomme avait chaud ; il sentait battre son cœur comme un homme oppressé ; l’air balsamique et doux, l’odeur des champs, la vue des bêtes, tout cela le jetait dans un trouble extrême et pareil au vertige. N’y tenant plus, M. de La Fontaine, avisant un petit carré de mousse, s’y laissa tomber, goûtant un charme heureux à se sentir loin de la route, des bretteurs et des comédiens, chez ses amis champêtres. De hautes herbes, des genêts sauvages le cachaient à peu près et comme il était las, rêveur et prudent, il fut bientôt, au seuil de la petite garenne, une chose étendue, inerte et peu effrayante. Une mouche — qui n’était point celle du coche — lui bourdonnait aux oreilles, le vent tiède et pur lui soufflait au visage et toutes sortes d’herbes grimpantes lui tiraient la perruque. Bientôt la fougère, à quelques pas de lui, commença de bouger. Notre Bonhomme leva la tête. C’est alors qu’il vit cette chose insolite : deux longues et curieuses feuilles d’arbre, qui sortaient du buisson et que faisait trembler le souffle de la prairie. Bientôt ces feuilles oscillèrent en un petit mouvement d’inquiétude, et M. de La Fontaine, dont la vue était bonne, commença de distinguer, en avant de ces deux feuilles, une tête soyeuse et de la couleur de l’avoine mûrie, des yeux ronds et vifs d’une craintive douceur, un museau moustachu et les petites ailes d’un nez extrêmement mobile. M. de La Fontaine se réjouit de ce spectacle ; de tous les hôtes de la garenne aucun ne plaisait plus à son cœur que ce lapin charmant, amical et candide dont il vantait souvent, à ses amis de la ville, l’esprit et la gentillesse.

Ce jour-là, Jeannot avait dîné d’un peu de pimprenelle, de thym frais et de rosée ; maintenant il prenait l’air au seuil de son terrier ; le soleil filtrait à travers ses oreilles et les rendait plus blondes que deux petits gâteaux de miel ; s’étant assis devant la porte de sa maison creuseil commença de mouiller avec sa langue sa petite patte agile et de lustrer son museau. M. de La Fontaine fût bien demeuré toujours    à regarder ce spectacle charmant de Jeannot qui    frottait son nez. Mais l’endroit était giboyeux    et peuplé d’hôtes divers. Un lièvre, étourdi et pressé comme les lièvres sont toujours, vint à passer soudain en heurtant la bruyère. Il n’en fallut pas plus pour que Jeannot prît peur, donnât du nez sous terre et ne laissât tomber, de son cul couleur de j feuille, au nez de notre Bonhomme, deux petites crottes pareilles à deux petites balles dures de tabac d’Orient.

M. de La Fontaine avait assez de malice pour aimer celle des bêtes. La vue de ce lapereau se terrant tout de suite au gîte, non moins que celle du lièvre faisant le pressé et le cogne-fêtu, lui furent, comme bien on pense, sujet de réflexion. Et cette dernière, chez notre Bonhomme, ne se manifestant jamais sans une sorte d’hébétude et de demi-sommeil, il ne tarda bientôt pas à tomber en torpeur. C’était-là, à vrai dire, sa manière de s’éveiller et d’entrer tout à fait dans ce monde de fiction qu’il aimait plus que celui des hommes, autant pour les spectacles qui s’y passaient réellement que pour ceux que sa vision lui donnait à entendre.

D’abord il parut à M. de La Fontaine qu’il était étendu dans une garenne plus grande et pareille à un paradis. Il était au milieu de ses bêtes ; elles venaient toutes à lui et le suivaient comme se suivent, dans son œuvre ingénue, tous les acteurs de ses fables. Il en venait de la ville ; il en venait des champs et des pâturages ; il en venait des bois, et les fermes envoyaient les leurs. Sire Coq ouvrait la marche et sonnait du gosier comme on voit que les clairons font à l’avant des troupes. Un Paon suivait, qui semblait porter les drapeaux, et puis deux perroquets qui faisaient les sergents. M. de La Fontaine leur donna du bonjour, s’inquiéta de leur santé et vanta leurs costumes. Mais c’était peine perdue ; il venait bien d’autres bêtes par toutes les venelles ! D’abord c’étaient les plus pressées comme les rats et les lièvres, celles dont les jambes sont longues comme compère le héron, ou celles aux pieds agiles comme sont les chèvres, les biques et leurs petits biquets. Les gens moins étourdis venaient à la suite : deux ours, dont l’un était amateur de jardins et l’autre assez rusé pour ne point se laisser prendre aux propos des marchands.

Quatre animaux divers : le chat Grippe-Fromage,

Triste Oiseau, le hibou, Ronge-Maille, le rat,

Dame Belette au long corsage,

discutant de leurs affaires, de la patte et de la gueule, se pressaient sur les pas de ces ours mal léchés. Notre Bonhomme admira leur entente et comment toutes ces bêtes qui se mangent dans la fable, se voyaient dans son rêve, fort empressées à plaire et à se montrer polies. Ainsi le Loup et l’Agneau devisaient de compagnie ; le Renard et le Corbeau se causaient gentiment, l’un opinant du bec et l’autre de la moustache. Capitaine Renard, coiffé à la mousquetaire, glissait, vers Robin-Mouton, de sous son feutre empanaché, un regard qui n’avait rien d’oblique.

Beau sire Loup et Thibaut l’Agnelet, cheminaient l’un et l’autre, précédant un nouveau cortège où se voyaient bien d’autres loups et de petits louvats, voire de loups normands et de renards gascons. Tous ces patte-pelus, confits comme dévots en carême, se sachant de loin admirés de notre bonhomme, faisaient les « doucets » et les hypocrites. Bien d’autres gens se montrèrent, de plumes et de poils différents, le rat et l’éléphant marchant d’un côté, l’autour et l’alouette se suivant de l’autre, la grenouille et les deux taureaux allant au milieu. Les chiens étaient nombreux ; le premier, fort proprement, portant dans ses crocs le déjeuner du maître ; le second, Mouflar au museau de dogue, déplorant ses oreilles coupées ; et, se poussant sur leurs talons, Brifaut, Miraut, Rustaud, maints compagnons de vénerie, puis, leur fermant la marche, le singe Bertrand, mangeant des marrons avec le chat Raton. Parurent le chat Mitis et le chat Rodilard, la moustache en bataille et la queue en panache ; garçon plus rusé et de plus d’expérience, Raminagrobis, vantait tout haut les pièces qu’il faisait aux souris. La gent trotte-menue, sans plus s’émouvoir, se mêlait aux discours, et notre Bonhomme trouva plaisante l’audace du vieux rat, sorti de son fromage et voulant persuader à monseigneur Mitis d’aller chez le barbier se faire couper les griffes et raser les moustaches. De voir venir à lui, s’aimant toutes comme dans une églogue, les bêtes de ses fables, M. de La Fontaine éprouva le grand bonheur d’un père qui verrait la concorde et l’amour rapprocher ses enfants. Et il était ainsi que l’Adam du paradis au premier jour du monde ; lapins et lapereaux, sans craindre colliers et reginglettes, jouaient sur un frais gazon ; nuls sournois trébuchets ne gardaient prisonniers les oiseaux innocents ; le loup et l’agneau étaient bons amis ; le rat moins pincemaille, le chat moins matois, le renard moins croquant, venaient à ses pieds, ainsi que des colombes, jouer dans le serpolet. Mais il aima surtout la longue file de ses ânes : l’âne chargé de reliques, celui qui s’était vêtu de la peau du lion, celui que des voleurs s’étaient disputé et les deux compagnons portant, le premier le sel et le second les éponges. L’odeur du paradis grisait les ânons ; Aliboron dansait et le roussin d’Arcadie, faisant l’écolier, broutait dans les buissons. De toutes les bêtes de ses ouvrages, M. de La Fontaine aimait surtout les ânes. C’étaient les plus battus et les plus mercenaires ; jamais Martin-Bâton ne cessait de tomber sur eux ; les coups et les chardons étaient leur provende et, dans leurs grands yeux tristes et d’un bleu infini, d’un regard résigné, M. de La Fontaine se plaisait à pencher son visage ingénu ; il s’y trouvait meilleur et s’y voyait plus beau. Et notre fabuliste — comme un autre Apulée — pensait à toutes les histoires d’ânes qu’on avait contées. Toutes les choses louangeuses qu’on a dites des baudets, grisons, mulets, roussins lui donnaient plus de plaisir que si tout le compliment eût été pour lui seul. M. de La Fontaine était un ânier idéal qui fût volontiers demeuré dans son rêve, menant le long des routes heureuses et des chemins fleuris, ses amis préférés. Le songe où était ne le lui permit pas. A peine toutes les bêtes s’étaient-elles effacées que, du fond du Paradis, courbés vers le sol et se tenant l’un à l’autre, parurent deux vieillards. Notre Bonhomme n’eut pas de peine à reconnaître deux personnes de ses fables : Baucis et Philémon. Ce couple vénérable souriait en approchant ; le mari et la femme marchaient enlacés et tandis que Baucis devenait tilleul, il semblait à M. de La Fontaine que Philémon prenait la stature du chêne, et que bientôt, joignant leurs branches l’un à l’autre, ils allaient venir à lui et rentrer dans son rêve. Il n’en fallut pas plus pour brouiller celui-ci. Notre « fablier » se souvint, au spectacle de ce couple immortel, qu’il était, lui aussi, le Philémon attendu dans un lieu du monde qui s’appelait Chaury. Une fourmi lui ayant, à ce moment, marché sur le nez, il chassa d’un geste le couple chimérique, les bêtes et leur cortège ; le paradis charmant qu’il avait peuplé de tous les hôtes de ses fables s’évanouit à sa vue.

Gros Jean comme devant, le fablier, en se retrouvant couché devant le terrier du Jeannot, pensa que son sommeil avait assez duré et que ce serait une bonne chose d’arriver à Chaury avant -la fin du jour. Laissant là les champs, la garenne et le petit bois frais il se mit à chercher son chemin, se perdit à nouveau et ne put se retrouver que quand deux rustauds, qui sortaient d’une ferme, la houe sur l’épaule, voyant notre Bonhomme qui bâyait aux corneilles, le vinrent poliment reconduire sur la route. Là, passaient des carrioles menées par des paysans. Ceux-ci allaient ou revenaient de la foire de Chaury ; les paniers de ceux qui allaient étaient emplis d’oies, de poulets, dindons et toutes sortes de bêtes, mais les paniers de ceux qui revenaient étaient vides de volailles et les gars, sur le siège, faisaient claquer leur fouet en montrant des pièces d’or ; tous étaient vêtus de neuf avec des blouses cirées et de beaux chapeaux de drap. M. de La Fontaine aimait la Champagne et les Champenois, et bien qu’il manquât vingt fois être jeté par terre il admira l’humeur des compagnons, le galop des attelages et le bruit que cela faisait dans la campagne du soir, ordinairement paisible. Bientôt il fut à Essomes qui est presque un faubourg de Chaury. Là, des buveurs chantaient, attablés sous une treille. M. de La Fontaine s’arrêta pour les voir. Toutes les émotions du voyage et du rêve, son sommeil dans les champs, la poussière sur la route faisaient sa soif impérieuse. Notre Bonhomme goûta, avec les paysans, un petit pichet de vin blanc d’Essomes, jeta deux écus, claqua de la langue et se remit en marche.

A mesure qu’il suivait la Marne, notre Bonhomme voyait venir à lui l’horizon. Le fleuve coulait sous les peupliers en une bande unie et d’un bel argent. Ça et là de grands ormes s’inclinaient sur son cours. Le soir qui commençait à descendre enveloppait toutes choses de sa lumière, et le Bonhomme allait avec son cœur heureux. Bientôt les petits vignobles qu’on voit sur la pente, la tour du château de Madame de BouilIon, celle du fort Saint-Jacques, le clocher carré de Saint-Martin, parurent aux yeux du voyageur, Enfin, ce fut Chaury lui-même, bâti sur la côte en amphithéâtre, le beffroi, les clochers, le vieux Moulin du Roi, et le pont magnifique se jetant sur le fleuve, de la rive au faubourg. La ville aussi a de la bonhomie, avec ses jardinets, ses places agréables, ses allées d’ormes et ses vieux quais actifs bordés de corroieries.

M. de La Fontaine va comme un homme pressé, il a hâte d’arriver, de se promener dans les rues, d’aller de la ville au bas village, d’entendre et de voir les gens. Il regrette à présent d’avoir laissé le coche, de s’être endormi aux champs en compagnie des bêtes. Il y a longtemps déjà que MM. de Mousseverte et de Bois-Coupé, le docteur et le gros chanoine, les personnes de théâtre et la digne comtesse, se sont dispersés, sans doute, aux quatre coins de la ville, dans les hôtelleries. Passé le Moulin du Roi, puis la Fontaine des Amourettes, M. de La Fontaine prit la rue des Étuves, enfin la rue des Cordeliers. C’est alors qu’il vit sa maison. A mesure qu’il avançait, il pensait que Madame de La Fontaine n’était plus qu’à deux pas et qu’il allait la voir. Il convint que l’humeur de sa femme était difficile ; mais Socrate, qu’il honorait pour sa philosophie, avait une épouse pire encore. Et voici que, par une sorte d’opposition avec la femme du sage, M. de La Fontaine se prenait presque à aimer la sienne. Ce disant, il arriva bientôt, monta de côté par le petit perron et donna du bâton sur la porte fermée. Personne n’ayant bougé, notre Bonhomme, extrêmement ému, se décida d’ouvrir. La pièce était gaie et spacieuse. C’est là qu’il avait joué enfant. Ah !souvenirs. Et le voilà si tremblant que ses jambes peuvent à peine le porter. Il va, vient, se cogne aux meubles, regarde aux portraits, revoit son père et sa mère. Alors il tombe en rêverie, parle haut, se met à rire et pleurer et fait un bruit si fort qu’une porte s’ouvre enfin. Ce n’est que la servante. Notre Bonhomme l’appelle, la fait venir à lui et demeure embarrassé devant ce petit chaperon pas plus haut que trois pommes, qui se prend à rougir, regarde à terre et qui, de confusion, roule entre ses doigts rouges, les bords d’un tablier. Il se hasarde enfin :

— Madame de la Fontaine n’est-elle point là, petite ?

— Notre Monsieur, Madame est encore au salut...

Le chaperon a dit cela d’une voix basse et les yeux timidement tournés vers le sol.

M. de La Fontaine pense qu’il est venu de ParisàChaury pour visiter sa femme, et le voyage achevé il trouve maison vide et sa femme au salut. C’est là un contre-temps qu’il n’attendait pas. Allant vers la cour, il s’y tint un moment, revit le petit jardin, le mur des Cordeliers, le colombier et la tonnelle ; il admira les fleurs et surtout l’aubépine que jadis il avait plantée. Toutes choses étaient en place et comme au vieux temps. Le poirier de Cuisse-Madame, le prunier de Reine-Claude, offraient toujours leur ombre. Notre Bonhomme toussa un peu comme on fait quand on est ému.

— Je reviendrai, disait-il, je reviendrai, petite, quand le salut sera fini.

En même temps il levait deux doigts, touchait au menton la fillette, reprenait sa canne et passait la porte.

## III. Les Rieurs du Beau-Richard

Assez déconfit, M. de La Fontaine se retrouva dans la rue, se retourna un moment et se prit à contempler cette maison du passé, cette douce demeure de sa Champagne où jadis il vécut, mieux que dans les palais de prince, les heures les plus tendres de sa belle enfance. Alors il était jeune et candide, il aimait Marie Héricart et il en fit sa femme. Ah !que cela était vieux, qu’il y avait longtemps ! Maintenant, il était seul de par le monde et il allait, de ci de là, le bâton en main, comme un Bonhomme errant. Certes, les femmes lui étaient douces et se laissaient prendre souvent à ses discours enjoués, à son ton de bonne humeur, au charme des fabliaux dont il rimait les vers ; mais toutes ces femmes là — chambrières ou marquises — ne valaient pas la sienne ; et cela ne se passait point dans sa Champagne, dans son beau Chaury, à l’ombre de l’aubépine et de son petit vignoble. Ah ! Marie Héricart ! Marie Héricart ! Que ne saviez-vous lire dans ce cœur ingénu ? Au lieu de courir les chapelles et de vous troubler la tête aux romans de la Table-Ronde, que ne restiez-vous dans votre maison, à ravauder les culottes de votre mari, à moucher votre petit garçon, à étendre votre lessive et à soigner vos poules ? Peut-être bien que le Bonhomme ne serait pas parti...

Ainsi pensait M. de La Fontaine. La ville était tout animée ; les gens des boutiques commençaient à rentrer leurs paniers ; les servantes revenaient avec les boîtes au lait ; les enfants des voisins, soufflant dans des barbacoles, imitaient les oiseaux ; des ânes et des chiens attendaient devant les portes ;ça et là des poules, des coqs et leurs petits coquets traversaient de l’une à l’autre.

M. de La Fontaine vit venir, du bout de la rue, les quatre vicaires de Saint-Crépin.

— Le salut est fini, pensa-t-il ; je vais la voir bientôt.

Et il allait tout seul en tapant son bâton.

Un instant il projeta — avant qu’il fût tout à fait nuit — de se rendre à Nogent-l’Artaud, pour embrasser son frère, ou de pousser, jusqu’aux Aulne-Bouillants, chez son oncle Jannart ; mais il eût bien voulu aller au même moment jusqu’au Beau-Richard, voir si Poignan et Maucroix, toujours friands d’anecdotes, de gâteaux et de petit vin frais, ne s’y trouvaient pas ensemble. De loin il entendait la rumeur du marché, les musiques et le bruit des voitures ; il semblait que tout Chaury fût au Beau-Richard, à rire, boire et manger ; déjà il eût voulu être rendu au carrefour, se mêler aux gens du peuple, revoir ses amis le savetier et le financier de qui l’échoppe et le palais sont voisins sur la place. Grande-Rue, notre Bonhomme aperçut, qui venait de son côté en frappant de son épée contre ses revers de bottes, un lieutenant aux dragons du régiment de Champagne. A peine pensait-il à Poignan que l’autre déjà, l’ayant reconnu, se jetait dans ses bras et, le pressant sur ses aiguillettes, lui frottait sa moustache au travers du visage. Le moment d’effusion passé, M. de La Fontaine avoua qu’il était venu à

Chaury pour se réconcilier avec sa femme, mais que, ne l’ayant pas trouvée, il allait au hasard et cherchait ses amis.

— Tu n’en as point de meilleurs que Maucroix et moi, dit Poignan avec un beau feu. Laisse ta femme aux moines et dîne avec nous. Peut-être bien que Gâches sera là aussi.

De tous les amis de M. de La Fontaine, Gâches avait la mémoire la plus étendue. Il pouvait dire par cœur, sans omettre un seul hémistiche, tous les contes du Bonhomme ; si bien que M. de La Fontaine l’emmenait souvent avec lui dans tous les dîners où il était convié. Notre Champenois mangeait et buvait, et, le dessert venu, s’endormait souvent. C’est alors que Gâches se levait et, d’une voix amusante, débitait *Joconde*, *les Oies de Frère Philippe*, *les Lunettes*, ou quelqu’un de ces autres contes où notre bon fablier, laissant là ses bêtes, ne parlait plus que des ruses des amants, du malheur des maris, de l’impudeur des femmes et de toutes les sottises que l’amour fait commettre.

Maucroix, bien que portant la robe et les sandales, n’était pas plus moine que M. l’abbé de Chaulieu n’était abbé. Il avait la trogne rouge, l’esprit rabelaisien et se vantait de ses vers et de ses gaillardises. Maucroix, ce jour là, avait délaissé sa maison de bouteille (on appelait ainsi, à l’époque, les petites maisons des champs) et, sur une lettre de Poignan, sachant que Gâches était là, il avait tout quitté pour se rendre à Chaury.[[6]](#footnote-6) Aussi quand vint Poignan, en avant de notre Bonhomme, annoncer au chanoine et au diseur de contes, qu’il amenait La Fontaine, ce ne furent que cris de joie et transports d’amitié. M. de La Fontaine ne s’inquiéta pas plus de savoir comment Maucroix était venu de Reims et Gâches de Paris, que les deux autres se donnèrent la peine de connaître les motifs de son voyage. Tout ce qu’on voulut savoir, c’est que le vin était bon et qu’on en redemanda. Après quoi les uns et lesautres, se tenant du bras, l’esprit en verve et le cœur heureux, sortirent sur le Beau-Richard. C’était une coutume, en ce temps-là, de venir sur cette place, de s’y promener par groupes en se contant les nouvelles. Beaucoup, s’asseyant sur les marches de la petite chapelle de Notre-Dame du Bourg, y faisaient, au milieu des autres, les rieurs et les beaux esprits.

Au moment où Maucroix et Poignan, l’un traînant de la sandale et l’autre de ses grandes bottes, parvinrent, suivis de Gâches et de La Fontaine, à l’endroit des causeurs, ils virent qu’un luron — qui n’était autre que le savetier Grégoire — occupait les tréteaux devant la compagnie. A mesure que Grégoire parlait et vantait ses sornettes, les voisins d’alentour se les redisaient entre eux en les amplifiant. Si bien que les nouveaux venus, entendant les gens rire et se gausser tout haut, voulurent prendre leur part de la gaudriole. Grégoire, qui les vit approcher et les savait poètes, afin de les honorer, recommença de conter sa malice. Il dit comment ayant acheté, un jour, un demi-muid de blé à un meunier, ce dernier, en place de paiement, avait demandé l’amour de la savetière. Bonne femme et fidèle, la savetière avait prévenu Grégoire ; et voici ce qu’ils trouvèrent pour berner leur meunier : la savetière fit venir notre marchand et le reçut dans sa chambre ;mais, à l’instant précis où le gaillard entreprit d’user d’elle, la dame toussa. C’était là le signal ; le savetier se tira aussitôt d’une cachette, et notre meunier confus, se sauva à toutes jambes. C’est ainsi que Grégoire paya son blé. Un drille assez rusé, entendant l’aventure, reprit ensuite la parole, et donna à entendre que la savetière avait toussé trop tard ; ainsi le savetier et le meunier étaient payés tous deux. Je laisse à penser les rires et le profit qu’en tira notre Bonhomme ; ayant recueilli l’histoire, il confia à Gâches qu’il en ferait un jour un ballet de sa manière. Le fait est qu’il tint parole et que c’est à ce voyage que nous devons au Champenois le petit épisode, tout de narquoise ironie, des *Rieurs du Beau-Richard*...

Maintenant tombait la nuit. Nos amis se sentaient faim ; ils s’attablèrent tous quatre dans une petite auberge d’où ils voyaient la place. Ils mandèrent du pâté, du vin blanc et des « dauphins » cuits, et tandis qu’ils mettaient la fourchette à la bouche, ils occupaient leurs yeux à regarder la parade. Pendant que les lumières s’allumaient sous les arbres, les joueurs de pantomines et les faiseurs de tours donnaient au menu peuple spectacle de leur savoir. En face de l’auberge, à vingt pas des dîneurs, une sorte de Jocrisse, tout barbouillé à l’italienne, faisait le Mezzetin, tandis qu’un gaillard, la bouche et les yeux ronds comme l’acteur Jodelet, jouait des tours de pître à la vue du public. Auprès de ce théâtre et juché sur une table, un astrologue montrait dans une grande lunette, pour un prix dérisoire, les animaux de la lune. Devant des paysans, accourus pour l’entendre, un vendeur d’orviétan, hâbleur et matamore, offrait aux naïfs des vessies pour des pelles à feu, cependant que, non loin de là, un ours pris par le nez, dansait aux sons du fifre. Ailleurs un singe savant, allumant les figures de sa lanterne magique, faisait au nez des gens des tours de Fagotin. M. de La Fontaine en était à les admirer, quand un spectacle nouveau vint le surprendre au point qu’il en garda longtemps, sans le porter à ses lèvres, le verre qu’il venait d’emplir. Deux jeunes gentilshommes, qu’il reconnut aussitôt pour être MM. de Mousseverte et de Bois-Coupé, venaient de paraître au beau milieu du Beau-Richard, et, cette fois, pour tout de bon, recommençaient, devant leurs témoins et devant tout le public, à la lueur des lanternes, leur duel interrompu. Maucroix et Poignan maudirent les fâcheux qui venaient ainsi troubler, du bruit des rapières, le repas et la joie des gens ; Gâches exprima tout haut qu’il est toujours plaisant de voir deux jobards en venir au sang pour les beaux yeux d’une femme qui devait certainement les tromper avec un troisième. Mais

M. de La Fontaine, qui connaissait, pour avoir vu dans le coche comment la dispute était venue, le motif de la rencontre, affirma que ce n’était pas à Vénus, mais seulement au brelan qu’en revenait tout l’honneur. Ils en étaient là d’épiloguer sans pouvoir se rendre compte, à cause du populaire qui leur masquait la vue, de la suite de la chose, quand ils virent, venant en hâte vers l’auberge, portant un blessé au milieu d’eux, plusieurs gens de la fête et les acteurs du drame.

M. de Mousseverte, soutenu sous les bras par MM. de Lentilles et de Prérazé, semblait assez endommagé. L’épée de M. de Bois-Coupé, en passant par son justaucorps, avait donné de la pointe jusque dans son épaule ; si bien que notre jeune homme avait la chemise en sang et se laissait aller à gémir assez fort. M. de Bois-Coupé, peu fier de sa victoire et de qui la raison commençait de s’éclaircir, s’empressait de prodiguer à M. de Mousseverte toutes les marques d’un regret apparemment sincère. Cet épisode ne passa pas inaperçu de Poignan et de M. de La Fontaine. Tous deux se souvenaient du temps où de bonnes langues allaient partout dans Chaury, disant que l’officier aux dragons et Marie Héricart trompaient notre Bonhomme. Ce dernier, par point d’honneur, ayant connu le bruit qu’on en faisait, s’était voulu battre à tout prix avec son beau rival.

Mais cela — heureusement — ne dépassa point les portes d’un petit cabaret où ils furent assez sages — le vin étant bon — de laisser leur honneur, non moins que leurs épées.

— C’était alors le temps, pensait M. de La Fontaine, où Madame de Coucy, abbesse de Monzon, me recevait en son cloître pour mieux y passer le temps qu’à chanter des antiennes.

M. de La Fontaine aimait que les femmes eussent le nez troussé, les yeux vifs, le teint de la peau blanc et le reste aussi. Madame de Monzon avait tout cela à la perfection, et notre Bonhomme aima, au milieu du tumulte, à se souvenir du temps où il allait à vêpres chez l’abbesse de Coucy.

A ce moment quelqu’un demandait à M. de Mousseverte lequel il voulait voir d’abord, du curé ou du chirurgien. Le blessé, se soulevant un peu, répondit avec à-propos qu’il voulait voir les deux. C’est ce qui fit qu’on amena M. le curé Jean Chouart, et que le docteur Tant-Pis, qui logeait au même lieu, apparut aussitôt. Notre Bonhomme s’était, dans des fables amusantes, moqué de tous les deux ; et il eut du plaisir à les retrouver ensemble. Il en était à les contempler, que les douze coups de minuit, en sonnant à l’horloge, vinrent soudain le faire souvenir du but de son voyage. Il pensa un moment à quitter les convives, laisser là les duellistes, ses amis et la fête, à s’en venir coucher dans le même lit que sa femme, en son logis de famille. Mais Gâches, au même instant, sauta sur la table et commença de dire, en en scandant les vers et montrant les finesses, les *Oies de frère Philippe*. Pris à un pareil piège, notre Bonhomme ne pouvait se dérober. Il dut se résigner, demeura à la place où il était et commença de comprendre que tout, ce jour là, se conjurait pour venir mettre obstacle à ses naïfs projets de retour conjugal. Ainsi passa le temps ; le blessé allait mieux et sentait peu à peu lui revenir l’appétit. On le fit boire et manger ; les autres l’imitèrent ; le souper du soir commença et cela dura si tard que, quand tous les convives, poussés par le sommeil, sortirent sur le Beau-Richard, ils trouvèrent tout éteint et les gens dispersés. Bon ami jusqu’au bout, Poignan, faisant le fier, jura de ne s’aller coucher que quand il aurait couché les autres. Les lanternes allumées et le bonsoir donné à MM. de Mousseverte et de Bois-Coupé, au curé et au chirurgien, ils allèrent d’abord conduire Maucroix dans la Grande-Rue. Poignanlui même logeait rue du Ah ! Ah ! Les deux autres l’y laissèrent. Mais Gâches et La Fontaine ne se séparèrent point. Le malheur voulut que le pauvre Gâches ne se souvînt plus de l’auberge où il avait, le matin, laissé son manteau. La *Poule rouge* et le *Bon Saint-Julien* se trouvant face à face, ils jugèrent bon d’aller d’abord à la P*oule rouge* où ils donnèrent l’éveil, firent aboyer les chiens et montèrent dans des chambres qui n’étaient point les leurs. De là on les renvoya à la maison d’en face. Un valet les y reçut en grognant, et, ses grègues moitié mises et se frottant les yeux, les mena sur la cour, dans la chambre de Gâches. Leur lit enfin trouvé, harassé, fourbu du voyage, du dîner et de la fête, notre Bonhomme s’y laissa tomber. A peine y était-il qu’il commença de ronfler, et que, bientôt, des songes s’emparèrent de lui, où toutes sortes de gens et de bêtes mêlées faisaient figures singulières : Jeannot Lapin dansant avec la Dame poitevine, Capitaine Renard entre Gâches et Maucroix, Poignan non loin d’eux et les menant au sabbat, habillé en berger et le chapeau en tête, le Loup qui soufflait dans la flûte à Guillot...

## IV. La Mouche et le Coche

A l’aube un coq chanta dans la cour de l’auberge ; Gâches dormait à peine et cela le fit lever ; il vit par les vitres que deux postillons, armés de seaux et d’éponges, frottaient à grands coups lespeintures d’un carrosse. En se penchant un peu, pour les mieux voir laver, il eut tôt fait de comprendre que ce carrosse n’était que le coche public, le même qui amenait les gens de Chaury à la Ferté, ceux de la Ferté à Meaux et ceux de Meaux à Paris. Gâches avait affaire en cette ville le soir même. Réveiller notre Bonhomme, lui planter sa perruque et le mettre en état, fut l’affaire d’un moment ; d’autant que le fablier, d’épisodes aussi raides et si vivement menés, gardait le cœur un peu vague et la tête à l’envers.

Descendus à la hâte, ils ne furent pas les seuls à monter en voiture. Le docteur Tant-Pis était là, des premiers ; la comtesse poitevine, et puis M. de Mousseverte, son épaule arrangée, près de M. des Lentilles ; enfin deux jeunes précieuses, dont l’une lisait *l’Astrée* et l’autre la *Clélie*.

Bientôt le coche roula ; les langues se délièrent ; on se donna du bonjour et se fit des compliments. Notre Bonhomme qui achevait, sur l’épaule de Gâches, le sommeil que le chant du coq avait, à l’aube, interrompu, ne se tira de sa torpeur, un peu avant Charly, que pour demander aux gens l’heure et le temps du jour. Il dit qu’il était pressé, avait, dans le tantôt, lecture à l’Académie, devait dîner le soir, rue du Vieux-Colombier, avec Chapelle et Boileau, qu’il avait, de plus, promis de faire, le jour même, visite, aux Incurables, à sa bonne protectrice. Après quoi il avoua que les Muses l’occupaient assez et que sans le conseil qu’on lui en avait donné, il n’eût point, la veille, tenté tout ce voyage pour voir un peu sa femme et se remettre avec elle. Tant de zèle fut admiré de la part des voyageurs ; notre Champenois parlait si tranquillement et disait, sans ambages, tant de choses ingénues sur son épouse et sur lui-même, qu’à la fin quelqu’un lui demanda ce qu’il en était maintenant, comment elle l’avait reçu et le ton qu’elle avait pris en le voyant paraître.

Mais, notre Bonhomme, d’un ton moitié figue et moitié raisin :

— Je ne l’ai pu joindre...,dit-il, elle était au salut...

On juge de la stupeur où cette candide réponse jeta les gens du coche. Les précieuses, soulevées de rire, en laissèrent choir sur elles, les deux petits ouvrages reliés en soie verte de M. d’Urfé et de la Scudéry ; le docteur éternua ; M. des Lentilles aussi ; et M. de Mousseverte, de peur de déranger le bandage de sa blessure, se pressa, dans la crainte d’éclater, de la pointe de son gant, sur ses deux joues tendues. Enfin, Gâches, en son coin, ne put, à part lui, se lasser d’admirer comme un acte d’unique et sublime distraction, l’histoire de cet homme qui, venu se réconcilier avec sa femme, ne la vit point, s’arrêta en route, et passa tout son temps à courir les garennes, écouter les pitres à la foire, assister les duellistes, et se promener la nuit, une lanterne en main, à travers les auberges.

Les rires éteints — ce qui ne fut pas de si tôt — on eut vite dépassé la Ferté. La route devenait dure, le soleil chauffait, le coche avait peine à monter la côte. Alors M. de La Fontaine vit que la petite mouche bleue qui, la veille encore se montra si officieuse, reparue au moment, donnant de l’aile et des pattes sur le naseau des chevaux, les forçait d’avancer. Notre Bonhomme, adroitement, en fit la remarque avec assez de finesse pour que le voyage, joyeusement commencé, pût s’achever aussi bien. A ce propos, le discours en étant venu aux bêtes, notre fablier soutint que, de toutes celles qu’on connaît, les fourmis des jardins qui se creusent des cités sous terre, vivent dans de petites maisons et se gardent pour l’hiver, des grains de mil et des vermisseaux, sont les plus surprenantes.

Après quoi, le soleil, la soif et la faim ayant calmé les gens et baissé le ton des voix, Gâches et le Bonhomme, comme s’ils eussent été chez eux et devant une bonne table, parlèrent de Baruch, d’Esope et de Platon.

# Un ami de la nature. Pitton de Tournefort.

Dès lors, je compris les *fleurs* et que leurs *familles* s’apparentent et s’aiment naturellement.

Francis Jammes.

A Eugène Morel.

L’aimable botaniste que M. de Tournefort ! Son image, effacée depuis longtemps de la mémoire humaine, est de celles qui sont dignes de revivre aux souriants souvenirs des amis des plantes. Les traits de ce savant bénin, la bonhomie de son cœur, le goût qu’il avait pour les petites fleurs du monde sont autant de motifs qui inspirèrent l’illustre Fontenelle dans le posthume éloge qu’il lui consacra. Le savoir de M. de Tournefort en tout ce qui concerne les plantes, faisait, en son temps, l’admiration de ceux qui, comme le célèbre Crescent Fagon, furent, plus d’une fois, appelés à l’apprécier. Bernard de Jussieu n’a pas hésité à écrire tout le bien qu’il pensait de Pitton de Tournefort ; enfin le grand Linné a rendu le plus bel hommage qui convenait à sa douce mémoire, en lui dédiant, ainsi qu’un présent de la nature, cette discrète *tournefortie*, dont le parfum comme la forme ressemblent assez à ceux de l’héliotrope du Pérou.

\*\*\*

L’amour que M. de Tournefort ne cessa de porter toute sa vie à la botanique se manifesta dès l’âge le plus tendre. Le premier de ceux qui lui donnèrent les notions de cette science était un vieil ami, apothicaire d’Aix-en-Provence, sa ville natale. Ce brave homme cultivait, dans son petit clos de jardin, toutes les espèces médicinales des plantes. Je l’imagine vif et alerte, extrêmement bon et doux aux fleurs, instruit de leurs vertus sur les maux des hommes, piquant et repiquant ses boutures, émondant les ceps de sa vigne, debout, dès l’aube, dans les espaliers. Tournefort le suivait, dans les plates-bandes égales, comme, jadis, Esculape devait, sur les montagnes, suivre à la course le grand Chiron.

De fait, l’apothicaire, avec sa barbe en broussaille, la carrure robuste de son dos et de ses reins peu en rapport avec les fines jambes grêles et les pieds étroits et solides qui l’aidaient à se porter dans les chemins les plus difficiles, rappelait le grand Centaure, ami des herbes et des astres. Le jeune Tournefort avait plu extrêmement au doux Sagittaire barbu. C’étaient de belles et charmantes promenades que celles que faisaient ensemble l’écolier et le vieux savant. C’est au cours de ces courses passionnées aux environs d’Aix, jusque dans les rochers et les petits bois épais que Tournefort commença ce modeste herbier auquel il devait vouer sa vie et qui devint, par la suite, si considérable, que toutes les familles des plantes s’y trouvèrent réunies.

Destiné à l’état ecclésiastique, le jeune botaniste, qui se sentait plus enclin à louer Dieu dans ses œuvres naturelles que dans toutes celles des théologiens, n’avait de goût que pour ces campagnes fertiles où se voient les espèces abondantes des végétaux. La sorte de contrainte où le tint le séminaire ne fit qu’exciter en lui sa passion des merveilles dont il était privé. A peine pouvait-il s’échapper que c’était pour venir retrouver, dans le modeste et curieux jardin des Simples, son ami l’apothicaire. D’autres fois ses goûts vagabonds le portaient à pousser plus avant ses recherches aux endroits qu’il avait découverts.

« Il pénétrait par adresse ou par présents dans les lieux fermés où il pouvait croire qu’il y avait des plantes qui n’étaient pas ailleurs — dit Fontenelle ;— si ces sortes de moyens ne réussissaient pas, il se résolvait plutôt à y entrer furtivement ; et un jour il pensa être accablé de pierres par des paysans qui le prenaient pour un voleur. » La mort de son père, en le rendant à la liberté, lui permit de se livrer tout entier à ses chères études. Un bon oncle qu’il avait, médecin de son état, l’encouragea activement à étendre ses connaissances naturelles. Le jeune Pitton de Tournenefort quitta Aix aussitôt. Il fit un beau voyage dans les monts de la Savoie et du Dauphiné, et revint avec un riche herbier tout empli des plantes rares qu’il avait pu trouver. Après quoi il fut à Montpellier, où il y a un jardin planté sous Henri IV, très étendu en potagers, droguiers, bouquetiers et divisé en toutes sortes de compartiments qu’Olivier de Serres a décrits. Il s’y perfectionna, au point que sa réputation ne manqua point de se répandre bientôt comme celle d’un homme très capable en spécialité et savoir botaniques.

De nouveaux voyages qu’il entreprit en Espagne et dans les monts de Catalogne, où il allait, suivi souvent de jeunes étudiants en médecine du pays et cachant son argent dans du pain dur, en défiance des brigands, M. de Tournefort rapporta de précieuses collections nouvelles. Les peines qu’il avait eues à franchir des crêtes souvent abruptes et difficiles, les dangers qu’il avait courus de la part des miquelets, moines mendiants et détrousseurs de bourses, enfin l’ébranlement physique qu’il conserva longtemps d’un coup qu’il avait reçu, une nuit que, perdu dans la montagne à la recherche des Simples, le toit d’une méchante cabane, sous lequel il s’était réfugié, vint à s’abattre sur lui, furent bien vite oubliés devant le résultat de ses fructueuses recherches. « Il revint à Montpellier à la fin de 1681, dit son exquis biographe Fontenelle, et, de là, alla chez lui, à Aix, où il rangea dans son herbier toutes les plantes qu’il avait ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes et des Pyrénées. Il n’appartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entières, bien conservées, disposées selon un bel ordre dans de grands livres de papier blanc, le payait suffisamment de tout ce qu’elles lui avaient coûté. »

\*\*\*

Nul, mieux que Pitton de Tournefort, ne s’approcha des plantes avec un plus pieux amour, nul ne se pencha avec plus de soins attentifs sur la petite âme végétale qui vit dans leur calice, la sève de leurs veinules, la fine poudre de leur pollen. Aucun homme au monde n’aima certainement d’une tendresse plus profonde, d’une plus fidèle et plus forte passion leurs couleurs admirables, leurs formes multiples, variées et charmantes. Le cœur odorant des fleurs, nul savant n’en goûta avec plus de frénésie la chaude et douce vie discrète. Ainsi que d’autres hommes aiment les visages de leurs enfants, la beauté d’une femme choisie pour sa grâce, M. de Tournefort aima les pétales duvetés et nacrés des roses et des anémones. Les plantes des jardins lui plaisaient pour leurs fleurs et celles des vergers pour leurs fruits ; il aimait celles des potagers pour leur succulence ; la vigne et le mûrier lui semblaient fort utiles et toutes les sortes d’arbres et d’herbes agréables et bonnes. Il aimait celles des espèces qui poussent sur la terre et sont la joie des yeux et le bonheur du goût ; mais il aimait aussi celles qui naissent au fond des eaux, dans le jardin des mers et il a fait sur elles de précieuses études. Une seule parmi toutes les fleurs suffisait à l’occuper longtemps. C’est ainsi que l’œillet de Chine lui inspira de gracieuses pages poétiques ; il l’a chéri autant que Bernardin de Saint-Pierre ou Jean-Jacques se devaient de chérir, plus tard, le fraisier ou la pervenche, leurs plantes préférées. M. de Tournefort a écrit l’histoire des tamarins ; il a compris avec une ferveur passionnée tout ce qui croît et se développe dans le monde végétal. Sa tendresse pour les plantes était inépuisable ; il ne parvint jamais à en connaître un nombre assez grand et, plus d’une fois, affronta les pires dangers, commit les imprudences les plus extrêmes afin de parvenir à trouver celles des herbes qui lui manquaient encore. Enfin sa sollicitude et sa passion pour elles étaient si étendues qu’il connaissait les secrets de leur vie et de leur beauté et qu’il chercha de savoir les raisons des maux qui les font périr. Il accomplit de grands voyages pour aller contempler, aux lieux mêmes où elles sont les plus belles, les plantes peu répandues chez nous. C’est ainsi qu’il fut étudier en Andalousie une espèce de palmier qui ne croît que dans cette province, et vint, plus tard, à Leyde, en Hollande, rien que pour admirer, dans le jardin du célèbre professeur Hermann, à l’ombre des moulins du Vieux-Rhin, les tulipes merveilleuses dont ce savant cultivait les plus rares espèces.

Alors les Hollandais faisaient venir de leurs riches colonies des îles les plus fines épices et les races d’arbres à fruits les meilleurs et les plus savoureux. Le giroflier d’Amboine, le poivre de Java, le muscadier de Banca et le veloutier de Timor mêlaient, dans ces précieux jardins, leur forte odeur à l’aigre goût des cassis du genre asiatique. De toutes parts poussaient de beaux plants exotiques et de toutes sortes d’arbres de l’Inde bien acclimatés. Hermann avait exercé autrefois la médecine à Ceylan. Il sut décrire si bien les richesses botaniques de cette île et peindre de telle sorte la luxuriante flore qui y pousse avec abondance, que M. de Tournefort se montra enthousiaste au point de jurer d’y aller. Bientôt le savant ne rêva plus qu’à ces régions de grandes palmes, à cette magnificence équatoriale si abondamment belle. L’odeur fauve de la jungle, celle plus douce des roses du Bengale imprégnaient par avance ses chères heures d’amour et de travail. Quelque effort que fît le noble Hermann pour le garder à Leyde, le botaniste français se résigna à quitter cette cité, que le souvenir de Juste Scaliger le fils et de Gérard Jean Vossius, le commerce savant de l’illustre médecin Boerhave ne suffirent point assez à lui rendre attachante.

Cependant le goût des voyages n’avait fait que développer en lui, à la vue d’aussi beaux jardins, de pépinières et de potagers abondants en arbres et en fruits de l’Orient, le désir de connaître les contrées qu’Hermann lui avaient décrites. Aussi, dès son retour à Paris, accepta-t-il, avec un doux enthousiasme, la mission que lui avait obtenue, sur l’avis de Crescent Fagon, Monseigneur le comte de Pontchartrain, secrétaire d’Etat et des commandements de Sa Majesté. Ce voyage avait pour but de visiter la Grèce et l’Asie Mineure jusqu’à la Perse, non pas seulement au point de vue de la flore de ces contrées, mais des mœurs et coutumes des habitants et aussi des curiosités que les villes et villages lui pourraient offrir.

Accompagné d’un médecin allemand du nom de Gundelsheimer et d’un savant dessinateur en plantes et paysages appelé Aubrier, M. de Tournefort quitta Marseille par une bonne mer et sans le moindre petit grain. Le navire qui le portait avec ses compagnons ne passa qu’à une faible distance de ces terres où les noms de Théocrite et de Virgile sont encore immortels. L’homme sage qu’était Pitton de Tournefort ne pensa point qu’il lui fût possible de placer sous la protection de plus grands noms ses jours et ceux de ses amis. Malgré la présence de flibustiers, corsaires et de toutes sortes d’aventuriers hollandais et anglais qui tenaient la mer en dépit de la chasse que leur donnait l’escadre de M. de Château-Regnaud, la goëlette qui portait M. de Tournefort et ses compagnons parvint sans retard à Candie. C’est-là une belle et grande île ; M. de Tournefort l’admira non moins que toutes les autres de l’archipel : Rhodes, les Cyclades, Chio, Lemnos et celles qui ferment les Dardanelles. Sous le titre de *Relation d’un Voyage en Orient, fait par ordre du Roi,* M. de Tournefort commença de rédiger le journal de sa mission.

Cet écrit est d’un honnête homme. L’auteur s’y emploie, le plus souvent, avec une bonhomie bienveillante, à louer les sites qu’il visite non moins que leurs habitants. De ce livre bon à lire et savoureux à cause de toutes les espèces de fleurs, fruits, parfums et produits de la terre qui y sont nommés, subsiste cette douce odeur de feuilles sèches et de vanille froissée qui se dégage des herbiers anciens. Des « belles vallées de Géorgie, d’où l’on apporte toutes sortes de fruits à Erzeroum », Tournefort a gardé le mirage oriental capiteux. La plaine où il chevauche, au-delà de Tiflis, « est agréable par ses vergers et ses jardins ». Ce qui lui plaît le plus à admirer, durant son séjour en Perse, ce sont les bosquets bien entretenus, les arbres en alignement, les parterres ordonnés, enfin toutes les plantes disposées avec art et mesure. Voit-il la campagne arménienne, c’est pour rendre grâce au sol de la prodigieuse étendue de champs qui s’y trouvent, « du riz, coton, lin, melons, pastèques et de beaux vignobles » qui y poussent de toutes parts, dans la plaine ou le flanc du coteau. Ailleurs les fruits du Levant lui semblent frais à sa soif et fondants à ses lèvres. Et ce sont ces « melons d’eau » auprès de qui paraissent sèches et sans goût « nos poires de beurré et la mouille-bouche » ; et, d’autres fois, ce sont ces fruits de l’andrachne dont il a donné la structure :« Ce fruit est clair semé sur les grappes branchues et purpurines, presque ovale, long d’un demi-pouce, à grains aplatis, au lieu que ceux de l’arbousier sont à grains pointus… La chair du fruit de l’andrachne est rougeâtre, tirant sur l’orange, jaunâtre en dedans, et agréable au goût... » Les arbres grands et forts, les variétés locales de toutes les herbes médicinales et plantes cultivées pour leurs fleurs ou leurs graines ne le retiennent pas moins que les fruits succulents.

Il n’est point de jour de ce beau voyage au Levant que Pitton de Tournefort n’ait marqué, selon le temps et l’heure, d’une fleur rare et différente. Au mont Sipila il cueille l’origan, et la sauge à Candie, le thym et le térébinthe aux mêmes lieux, un peu partout l’aster, le marrube blanc et noir et quelques autres plantes. Aux degrés divers du même mont il vit la jacéa, de grands lauriers roses ; sur les bords du Granique ce furent l’asphodèle et l’agnus cactus ; en Palestine, une belle véronique ; enfin, en Georgie, un parterre de cresson délicieux. De ces espèces et de centaines d’autres qu’il avait trouvées et que dessina Aubrier, Tournefort rapporta en Europe tant de diverses variétés que le Jardin Royal se trouva à peine assez grand pour les contenir toutes.

\*\*\*

L’une des idées de M. Tournefort était que les pierres naissent et meurent comme les plantes, qu’elles se développent comme elles en de belles et brillantes arborescences. Sa tendresse pour toutes les choses qui sont dans la nature était telle qu’il ne pouvait penser qu’il y en eût parmi elles qui fussent inanimées. Le beau système de végétation qu’il admirait chez les arbres l’avait amené à croire que c’était le même qui présidait au développement des pierres de toutes les espèces de celles qu’on trouve dans la terre. Les végétaux, par la structure exquise de leurs branches et de leurs feuilles, le tissu parfumé de leurs fleurs, la saveur et le goût de leurs fruits étaient aussi près de son cœur que s’ils eussent été ses enfants ou de beaux poèmes qu’il aurait faits. « Cet amour, dit Fontenelle, n’était cependant pas si fidèle qu’il ne se portât presque avec la même ardeur à toutes les autres curiosités de la physique, pierres figurées, marcassites rares, pétrifications et cristallisations extraordinaires, coquillages de toutes les espèces… Du nombre de ces sortes d’infidélités on en pourrait excepter son goût pour les pierres : car il croyait que c’étaient des plantes qui végétaient et qui avaient des graines ; il était même assez disposé à étendre ce système jusqu’aux métaux, et il semble qu’autant qu’il pouvait *il transformait tout en ce qu’il aimait de mieux*. »

Si la stricte science positive lui fit grief, depuis, de ces hypothèses touchant les minéraux, je ne saurais dire combien cette sollicitude à l’égard des pierres qui semblent, elles aussi, aux yeux du poète, comme de bonnes et belles fleurs pétrifiées par le temps, apparaît aujourd’hui touchante et naturelle. Les raisons qu’il trouvait pour l’excuse de son système étaient toutes ingénieuses et charmantes. Il n’eut jamais de si bon prétexte d’en soutenir la valeur qu’à l’issue de ce voyage au Levant où il lui advint de voir, dans l’île d’Antiparos, l’une des plus belles sinon la plus grande de l’Archipel, les plus magnifiques grottes qui soient au monde. Ce n’est qu’au péril de sa vie qu’on peut parvenir, après mille horribles dangers et la descente dans le gouffre le plus impraticable, à aborder ces grottes merveilleuses. M. de Tournefort y fut avec Gundelsheimer et Aubrier.

Il est difficile de peindre l’enthousiasme de cet homme ardent à aimer la nature quand il se trouva en présence des plus rares et plus extraordinaires variétés de marbre que les voyageurs aient vues. Son plaisir fut sans mélange à constater de près combien ces marbres observent, en se développant, la même harmonie que les arbres qui poussent sur la terre. L’un de ces piliers « représente véritablement le tronc d’un arbre coupé en travers » ;« il semble que ces troncs d’arbres végètent » ajoute-t-il. Pour un peu il dirait qu’il les voit fleurir et, s’ils n’étaient si lourds, demanderait à les emporter. Ainsi le goût qu’avait M. de Tournefort pour les minéraux, ne cessa de s’exalter durant toute la fin du voyage, avec autant de passion que celui dont il avait témoigné pour les plantes. C’est ainsi qu’il recueillit, à Milo, une espèce précieuse d’alun employé pour la teinture et dont le fragment, ramassé par Tournefort, se voit aujourd’hui encore au cabinet de minéralogie. Ailleurs cet homme savant recueillit de ces belles coquilles nacrées qu’ont trouve fréquemment sur le rivage des îles de l’Archipel auprès des antres où l’on peut croire que des Sirènes venaient se retirer dans la tempête. M. de Tournefort choisit quelques-unes des plus rares ; il en fit don, au retour, au roi Louis XV. Les valves de ces coquilles admirables étaient roses et tendres comme le sont les oreilles rougissantes des jeunes filles. Plus tard quand M. de Buffon fut nommé intendant du Jardin du Roi, il « obtint qu’elles y fussent transportées ». Il n’en est pas de plus belles. Il semble, tant le fond en est charmant, les couleurs vives et légères que le talon de Vénus les ait foulées. Ces coquilles sont conservées aujourd’hui encore en souvenir de Tournefort. Elles sont là comme des fleurs qu’il aurait aimées et dont la vive corolle aurait gardé de son cœur le don de ne jamais se flétrir.

\*\*\*

Une autre des idées qu’il eut, était que les plantes qui se trouvent dans la nature peuvent se classer en un nombre restreint d’espèces ayant toutes entre elles des rapports de structure et d’aspect. Il trouva qu’il était si encombrant de se souvenir de toutes les familles des plantes, telles que les ont disposées les savants, qu’il pensa à en ramener le classement à un petit nombre de genres. Ce système « dit Fontenelle, consiste à régler les genres des plantes par les fleurs et par les fruits pris ensemble ; c’est-à-dire que toutes les plantes semblables par ces deux parties seront de même genre ; après quoi les différences ou de la racine, ou des tiges, ou des feuilles, feront leurs différentes espèces. » Cette *Méthode pour connaître les plantes*, dont M. de Tournefort a fait un fort ouvrage avec nombre de beaux et gracieux portraits de fleurs et de fruits bien gravés, n’a pas prévalu par la suite. Cependant Jussieu n’a pas voulu que tout fût anéanti de ce charmant système, où l’œil de l’artiste trouve à se satisfaire beaucoup plus que dans les autres. Ce principe de distinction : la forme de la corolle, a subsisté par lui, et c’est ce qui fait voir que tout n’était pas si vain dans cet aimable système de classement harmonieux.

M. de Tournefort était si éloigné de tout pédantisme et il avait un sens descriptif si personnel que dès qu’il avait vu une plante différente de toutes celles qu’il avait rencontrées, il cherchait aussitôt par quelle sorte de détail caché elle pouvait se rattacher à ses compagnes.

D’abord il cherchait à établir si la fleur qu’il avait devant lui était à feuilles ou à étamines. Il l’examinait avec toute l’attentive émotion d’un poète, se penchait avec inquiétude au-dessus de son petit cœur parfumé, étudiait ses organes, la variété de ses graines ou de son calice, recherchait le secret des amours qui la devait animer. Il trouvait, pour nommer les « fleurs à feuilles » si essentiellement différentes, à ses yeux, des « fleurs à étamines », ces mots simples et naïfs qui trahissent le doux tremblement de son cœur et le bonheur qu’il a de percer ce mystère profond que Dieu a caché dans l’enveloppe des fleurs. « Il y a, disait-il, huit espèces de ces fleurs ; elles sont en cloche, en campane, en grelot, en entonnoir, en soucoupe, en rosette, en mufle et en gueule ». Pour ce qui est des fleurs simples ou à plusieurs feuilles, il dit qu’il n’y en a que quatre espèces qui sont : les fleurs en croix, en rose, en œillet, en lys ; enfin, si c’est une fleur composée, elle sera ou « une fleur à fleuron, ou une fleur à demi-fleuron ou une fleur radiée. » Cette sorte de méthode dans le classement des plantes semblait si nouvelle que plusieurs personnes ne purent se résoudre à l’admettre. De ce nombre fut Rai, le célèbre botaniste anglais, qui s’efforça de combattre, par toutes sortes d’arguments, le système de Tournefort. Il s’en suivit une manière « de dispute sans aigreur et même assez polie de part et d’autre ». [[7]](#footnote-7)Le sujet de la querelle était si spécial, il était si charmant, il provenait chez les adversaires, d’un amour si exclusif des fleurs que ceux qui en suivirent les épisodes ne purent qu’admirer le soin extrême qu’observèrent toujours les deux rivaux de ne point parler en mal de l’objet de leur passion. Tournefort eut des partisans. L’un d’eux écrivit :« C’est le goût qu’il a pour la dissection des animaux et pour les arts qui lui a fait apercevoir dans les fleurs et les fruits ce que les autres auteurs n’ont pas cru qu’on y dût rechercher. » Nicolas Jolyclerc, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, acquiesça à ce panégyrique en vantant « l’aurore du grand jour que l’illustre Tournefort a jeté sur le monde botanique ». Plus tard, Bernard de Jussieu ne rendit pas moins justice à la valeur du savant en écrivant : « La réputation du génie de M. de Tournefort et sa capacité pour la botanique sont si universelles qu’il doit suffire qu’un traité des plantes soit de lui pour être reçu avec une approbation générale. »[[8]](#footnote-8)

Ce sont là de précieux témoignages de la trace durable que laissa M. de Tournefort dans la science botanique ; mais ce ne sont pas les seuls qui tendent à nous le faire aimer. L’une des raisons profondes qui rendent sa bénigne mémoire plus aimable encore, c’est de songer à l’exquise façon qu’avait ce doux savant de nommer les plantes. « Les noms des plantes, disait-il, doivent être les plus courts et les plus clairs qu’il se peut ; mais ils doivent renfermer dans leur brièveté ce qu’il y a de plus singulier et de plus sensible. » Ces noms qu’il a trouvés ne sont pas seulement ceux des plantes qu’il a découvertes en Orient et dont il acclimata un grand nombre au Jardin-Royal ; ce sont souvent ceux de pauvres fleurs ordinaires qu’il a cueillies alentour de Paris « dans le Bois de Boulogne, aux environs deSuresnes, de Saint-Cloud, de Sèvres ; à Gentilly, Arcueil-Cachan, Berny et Antony » ; ce sont les noms doux et poignants des simples qu’il découvrit, en herborisant, « au delà de la Porte de la Conférence, du costé du Cours-la-Reyne, vers les Bonshommes et le long de la rivière. » Le bouquet de ces noms a la saveur capiteuse, le parfum rustique des herbes un peu folles des prés. Il faudrait, une à une, en humer les senteurs, en vanter les vertus et dire cette gerbe des noms agrestes et familiers que donnait Tournefort à ses plantes. Depuis ceux de l’argentine et de l’armoise jusqu’à ceux du seneçon et du violier, ce sont ceux de la barbe de bouc et de la petite centaurée, du raisin des bois et de la pimprenelle, du chardon Roland et de la langue de serpent, du lys d’étang et du jonc marin, de l’herbe sans couture et de la langue de chien, du petit houx et de l’herbe aux puces, de l’herbe aux chats et du millepertuis, du bonnet de prêtre et du chardon à bonnelier, de la morgeline et du mors du Diable, du blé de vache et du bois-à-faire-des-lardoires, du percebosse et du pied de pigeon, du sainfoin et de la pulmonaire, du réveille-matin et de l’oreille d’ours, de la salade de chanoine et du tripe-Madame. Et, d’autres fois encore, en un frais assemblage, c’est le bouquet cueilli de la renouée-à-feuilles de patience, de l’arrète-bœuf et de la corne de cerf, de la saxifrage à trois doigts, de l’herbe à la veuve ; enfin du bec de grue ou herbe-Robert, du cabaret ou oreille d’homme, employés tous deux contre la fièvre. Tels ces anciens vocables, ces mots aimables et savoureux par lesquels Tournefort désignait les petites fleurs qu’il trouvait dans les champs, alentour de Paris.

De toutes les plantes diverses que chérit cet homme excellent les plus aimées sont les plus ordinaires. Bien qu’il ait sous les yeux, au Jardin Royal, les plus rares et précieuses espèces des plants et des arbres des Indes, du Japon et de la Chine son bonheur est encore d’étudier les pauvres herbes sans gloire de nos jardins, de nos potagers ou celles dont on fait des drogues : la belladone, la soldanelle, la mauve, le melon, la gentiane, la bourrache, la lobélie, la lavande, la potentille et la valériane dont les chats sont fous. De celles-là il a aimé passionnément les gracieuses et frêles petites tiges, la saveur épicée et le pouvoir qu’elles ont sur les maux du corps.

Ça toujours été un fait admirable de voir avec quel attrait les hommes les plus éminents en science ou génie se sont trouvés attirés par les fleurs, sont venus vers elles avec une ferveur amoureuse et profonde. M. de Tournefort n’a fait que précéder une suite choisie de personnes fortenclines à botaniser et à confier aux plantes leur recherche des secrets de la nature. Le siècle qui vit la mort de M. de Tournefort a. été plus que les autres tourmenté de ces études. On sait que M. de Saint-Pierre s’y donna tout entier ; Jean-Jacques Rousseau a confessé avec quelle joie il « se livrait à l’étude de la botanique et surtout du système de Linnœus pour lequel il prit une passion dont il ne put bien se guérir ». Cuvier aima beaucoup les plantes et, parmi elles, cette belle giroflée rouge dont il groupa un grand nombre de genres ; Alexandre de Humboldt se livra avec passion à l’étude des fleurs et des minéraux ; Goethe le suivit dans cette voie ; son livre sur les plantes n’est que l’une des marques de sa tendresse pour elles ; la minéralogie ne lui était pas plus indifférente. [[9]](#footnote-9)L’illustre Jean-Marie Ampère aimait à rechercher les simples dans la campagne. C’est en botanisant ainsi, par un beau jour d’avril ensoleillé, qu’il rencontra dans la prairie en fleurs, cette douce Julie Caron qui devait devenir un jour, l’amie consciente de son génie.

M. de Tournefort a annoncé ces hommes. Il était doux et bon avec une belle tête aux bouclesblondes comme Jean de La Fontaine. Devenu docteur et académicien il ne perdit point de son exquise bonhomie naturelle. Chargé d’enseigner la botanique au Jardin Royal il le fit avec charme et bonté. Ses soins se dépensèrent à embellir les plantations et les herbiers, à faire construire de belles serres, à donner au droguier médicinal plus d’étendue, au légumier plus de surface et d’espace. Ce que l’illustre Lenôtre et La Quintinie avaient fait pour les jardins et les parcs d’agrément, M. de Tournefort le voulut accomplir pour les jardins d’étude. C’est ainsi qu’il voulut que fût plantée, au Jardin Royal, une école des arbres où se trouvassent réunies, outre les espèces d’Europe, toutes celles des arbres nouveaux qu’il avait vus en Asie, et ceux des genres que le P. Plumier avait amenés avec lui d’Amérique. « Longtemps, dit Deleuze, dans sa belle *Histoire et Description du Muséum Royal*, on remarqua surtout un génévrier qui a quarante pieds de haut et quinze pieds jusqu’à la naissance des branches ; il fut apporté du Levant et planté par Tournefort. » Ailleurs c’étaient de beaux phlonis qu’il avait fait planter. Un peu partout des variétés d’arbres exotiques telles que les platanes d’Orient, les arbres de Judée, les vernis du Japon, l’avocayer de Bourbon, les tulipiers de Virginie, s’assemblaient par ses soins. M. de Tournefort, au milieu de ses amis, dans le travail de ses arbres et de la riche flore de ses herbiers, acheva ainsi les heures d’une vie longue et méthodique. Son unique joie demeura jusqu’à la fin de s’occuper à comparer ses plantes, à suivre jusqu’en l’extrême nervure des feuilles, l’intime structure des corolles des fleurs, la pulpe des fruits, la germination des petites graines, leur parfait développement, à découvrir enfin au milieu de tant de rapports et de ressemblances, ceux qui leur sont communs et permettent de les assembler. Le fructueux voyage qu’il avait fait au Levant demeura jusqu’à la fin présent à sa mémoire. Il y pensait souvent, ainsi qu’à celui qui l’avait mené en Hollande, près du célèbre Hermann. Ainsi son imagination se peuplait des sublimes paysages qu’il avait parcourus ; son cœur était devenu pareil à un beau jardin planté de tulipes et de campanules.

Je ne sais si Tournefort fumait de ce rare tabac d’Orient tel qu’il en avait vu en Perse et l’Asie-Mineure ; mais, parfois, l’âcre odeur des parterres exotiques devait l’accompagner à l’exemple de ce subtil parfum à quoi l’on reconnaissait, jadis, dans les fourrés, le passage des Centaures. Penché sur les beaux dessins qu’Aubrier avait composés de ces sites et de leurs habitants, il revoyait, dans les cours fraîches, des femmes voilées danser sous les palmiers, et d’autres chaussées de babouches fines et vêtues de cachemire, venir lui apporter, à la façon persane, des dattes et des bananes sur un plateau.

Ces pensées continuelles l’absorbaient à un point qui le rendit fort distrait. Un jour, en passant rue Copeau, près du Jardin Royal, il ne vit pas surgir un camion lourd et chargé qui venait à lui. L’essieu lui donna fort avant dans la poitrine, et ce fut la cause qui abrégea ses jours et décida de sa mort. Son testament fut le dernier acte de sa sagesse. Ainsi que le bon Epicure avait, en mourant, légué son jardin et ses livres à Hermacus de Mételin, son ami, Pitton de Tournefort légua les siens à l’abbé Bignon, qu’il tenait en très haute estime...

Cet homme exquis alla sommeiller à l’ombre de ses chers arbres, sous le poids léger des fleurs qu’il avait adorées. Un peu de son âme passa dans celles des plantes qu’il avait le plus chéries, dans le parfum de cette belle campanule que Bernardin de Saint-Pierre cueillit un jour en sa mémoire,[[10]](#footnote-10) se cacha au cœur discret de cette douce *tournefortie* que le grand Linné lui a dédiée plus tard.

# Deux Savoisiennes passionnées. De Mme de Chantal à Mme de Warens.

O charme tranquille de la Savoie, apaisement, quiétude flottante de l’âme, cela ne se sent bien qu’à Annecy, devant la beauté du lac. Là l’espace est léger, l’eau douce et limpide : les cimes bleutées des monts se perdent dans la blancheur des nuages ; des cygnes, en nageant, ouvrent, au large du bord, un sillage argenté ; des pentes du Veyrier, d’Annecy au roc de Chère, descendent vers la rive des vignes déjà mûries. La verdure des côteaux, l’azur de l’air, et le beau paysage qu’une brume flottante, à l’aube, idéalise, offrent un éclat charmant, une harmonie heureuse, et, sur le fond du ciel, le décor exquis d’un monde fait pour la volupté. Voici, se succédant, en une suite de vergers et de petits jardins, de coquettes villas : les deux hameaux de Chavoires, Veyrier et le bois de Jean-Jacques Rousseau, et puis avant le cap de Chère où repose, sur un roc, Hippolyte Taine, le petit pays de Saint-Bernard de Menthon. Là, la terre savoisienne paraît dans tout ce qu’elle a de mystique et d’agreste à la fois. Ces bois évoquant les souvenirs des saints et des philosophes, ces cimes qui conduisent l’âme à Dieu, ce lac idéal et jusqu’à ce vent « doux, dissolvant, dont parle Michelet, qui par moments franchit les monts, fond les neiges, énerve les forces », sont autant de motifs de l’aimable séduction qui règne ici.[[11]](#footnote-11)

Annecy, au fond du petit golfe, s’offre comme un refuge. On y vient des deux rives. Oh !comme elle est fraîche et belle aux yeux la petite cité « amène et noble, de Saint François de Sales, ceinte de campagnes et de collines très fertiles » ! Voilà, c’est une mollesse, une langueur, on ne sait quoi qui vous prend, vous soulève et vous emmène soudain vers l’amour ou vers Dieu. La pente est douce, attirante ; on ne peut la remonter, et c’est ainsi que firent, au cours des siècles, toutes ces pieuses dames Visitandines dont le cloître est ici, ces ardentes réfugiées blessées du monde qui vinrent chercher en Savoie le repos du cœur et l’oubli des passions : une Louise de Charmoisy, une Mme de Chantai, une Mme Guyon, et plus tard, Mme de Warens.

La nature, ici, est complice de la foi ; les conversions mondaines que Saint François de Sales entreprend d’accomplir ne se réalisent qu’autant que l’y aident la vue des monts, le silence de la vallée, la fraîcheur et le baume des bois. Lui-même n’a d’action sur les âmes que par les fleurs de son langage, ce sentiment de Dieu où Dieu n’est point seul, dans un désert aride, mais se penche en souriant, sur le monde, parmi les arbres et les oiseaux.

« Le style de François de Sales, a dit Ernest Hello, c’est le concert de l’après-midi... la parole de Saint-François de Sales a la valeur et le parfum des prairies. » Je dirai : elle a le verbe coloré, odorant, plein de finesse et d’éclat ; les plus belles de ces fleurs du langage, qu’il « a cueillies en se promenant, sentent les champs, la ferme savoyarde, les bois et les bords du lac d’Annecy. »[[12]](#footnote-12) Lui-même écrit de sa bonne ville qu’il apprit à s’y plaire « puisque c’est la barque dans laquelle il lui faut voguer pour passer de cette vie dans l’autre. » Voilà le ton de François ; il est pénétré de grâce et de mansuétude, il a des gentillesses ; il s’insinue en charmant ; il mène l’âme à Dieu par des chemins de fleurs. Rousseau ne fera pas mieux ; sa voix sera plus rude, plus rauque par instant, mais se fondra, se fera douce aussitôt à rappeler cette terre de son bonheur, cette vigne des Gharmettes et ce jour des Rameaux où Mme de Warens, pour la première fois, vint à lui dans une jonchée de palmes et de guirlandes.

Telle est la force de ces deux hommes, le secret de leur puissance sur les femmes ; c’est de les attendrir avant de les dominer ; tous deux sont fils de la nature ; ils ont toutes les séductions, ils ont celles de leur pays. Les femmes le savent, le comprennent ; elles rient d’abord, se plaisent à ces jeux de fin sentiment, de jolis discours ; elles aiment également le saint et le poète, leur voix enjouée et confidentielle, l’exquis murmure de leurs paroles. Mais eux le savent bien, les séducteurs ! Le charme vainqueur étant le maître, il faudra que ces femmes suivent jusqu’au bout les guides divers qu’elles ont choisis : Mme de Charmoisy et de Chantai, Mlles de la Grave, de Chatel et de Blong quitteront le monde, s’attacheront à François et se feront ses brebis ; Mmes de Warens et de Larnage, Mlles Galley et Graffenried se pencheront sur Jean-Jacques murmurant, entendront sa parole et resteront émues. Et ce sera le sort de ces belles Savoisiennes, d’obéir à leur cœur, de suivre ses impulsions et de devenir, en demeurant également passionnées, les unes Visitandines et les autres amoureuses !

\*\*\*

Dijon et Vevey s’honorent d’avoir vu naître, à plus d’un siècle de distance, l’un Mme de Chantai et l’autre Mme de Warens. Mme de Chantai grandit à l’amour et au mariage, s’éveilla à la dévotion à l’ombre discrète des tours de Saint-Bénigne, dans la maison du président son père ; Mme de Warens, elle, passa sa jeunesse à Lausanne, occupée de danse et de musique, revint plus tard à Vevey et ne quitta sa patrie qu’à un âge avancé. Mme de Chantai appartient à la petite noblesse bourguignonne, Mme de Warens à la bourgeoisie vaudoise. Cependant toutes deux sont filles de la Savoie : toutes deux, avec une allégresse égale, adoptent, pour vivre dans la retraite et l’éloignement du monde, ce pays de lacs et de montagnes, ces douces vallées, ces villes anciennes peuplées de béguinages et de palais.

D’abord c’est l’attrait de Dieu qui les conduit. Toutes choses, en leur vie, s’arrangent à servir leur destin religieux. Mme de Chantai, la première, s’éveille à cette passion de Dieu avec une force aveugle. Elle est mariée, elle a des enfants ; mais M. de Chantai meurt, tué à la chasse, du coup d’un ami qui, « le voyant au travers de quelques broussailles, le prit pour une bête fauve, le tira et lui cassa la cuisse » ; ses enfants s’établissent, ou, pour plus de zèle, elle-même les établit au mieux de leur honneur. Puis, libre et seule, ayant achevé ce grand divorce avec le monde, elle vient vers son directeur. François l’attend. Dès qu’elle le vit pour la première fois, au prêche du carême, un vendredi, à Dijon « elle sentit que c’était lui ». Il était là, debout dans la chaire, parlant de renonciation, d’amour des pauvres et de la suavité de la vie dévote. Elle connut aussitôt que « cette âme était plus pure que le soleil et plus blanche que la neige. » Lui aussi la reconnut ; il l’avait vue jadis lui apparaître en songe dans sa maison de Sales. Il a de grands desseins intérieurs ; il rêve, pour Louise de Rabutin, d’une vocation absolue, définitive, où elle sera consacrée ; elle est sa fille de dilection, son enfant adoptive, sa chère Philotée. « Dieu, ce me semble, lui dit-il, m’a donné à vous, Madame ; je m’en assure toutes les heures plus fort. *»*

C’est une tentation à laquelle, par moments, elle voudrait bien résister. Son père, le vieux président Frémyot, son beau-père, M. de Chantai, s’efforcent à la retenir auprès d’eux ; son jeune fils se jette à ses pieds, se couche sur le seuil de la porte pour l’empêcher de quitter la maison de sa famille ; elle manque de céder. « Je me tenais, dit-elle, serrée à l’arbre de la croix, de peur que tant de voix séduisantes n’endormissent mon cœur. » Mais elle pense à François :« Mon Dieu, dit-elle, m’aide, m’entende et me reçoive, s’il lui plaît, comme de tout mon cœur je me donne à lui. » La voici forte, rassérénée ; elle s’arrache des étreintes, franchit le corps de son fils qui s’oppose à sa fuite, quitte tout, les siens, le monde, ses biens, sa fortune, vole vers M. de Genève. D’abord lui, pour l’éprouver, la mortifie, ne lui dit point à quel grand rôle il la destine.

Alors cette sainte fougueuse s’impatiente ; mais elle est tourmentée de sacrifice ; elle a hâte de se donner :« Quand donc, écrit-elle à M. de Genève, quand donc viendra ce jour bienheureux, Monseigneur, où je vous ferai l’irrévocable offrande de moi-même à mon Dieu ? » L’attente la fait souffrir, la jette dans le trouble et l’abattement ; les mots de brûlant amour des mystiques espagnols, de Thérèse ou de Jean d’Avila trahissent sa passion, révèlent le feu intérieur dont cette grande sainte est brûlée :« La bonté de Dieu, dit-elle, me remplit d’un sentiment si extraordinaire et si pressant de la grâce d’être sienne, que si ce désir dure dans cette violence il me consumera. » Alors le saint directeur a pitié ; il a éprouvé cette âme ; il voit de quelle force elle est capable. C’est une grande passionnée ; il sait qu’elle soulèvera un vaste enthousiasme autour d’elle et de l’Eglise. Il étend les mains, la consacre, et le 6 juin 1610, jour de la fête de Saint-Claude, qui se trouva être aussi celui de la Trinité, il la reçoit avec Mlles Favre et Bréchar et fonde, avec elles, la maison mère de la Visitation.

Les restes de cette maison mystique existent encore à Annecy, auprès de Saint-Maurice et de l’ancien cloître dominicain ; Michelet, lors de son pieux pèlerinage au pays de Jean-Jacques, les contempla encore « derrière la ville, les églises, les couvents, le petit palais qui fut de Saint-François de Sales. » C’est là que Mme Guyon, lors de sa grande ivresse pour la vie ascétique, vint se retirer avant les orages de plus tard. C’est là aussi que, dans le siècle suivant, Mme de Warens, subitement échappée au monde et à son mari, mais gardant, de l’un et de l’autre le parfum frivole, vint abjurer le protestantisme, et le jour de la Nativité de la Vierge, se soumettre au Dieu de Saint-François. Celle-là aussi est une convertie ; mais c’est une tapageuse ; elle veut informer le monde de sa renonciation : « Je prends, écrit-elle aussitôt après sa conversion au roi Victor Amédée, je prends la liberté d’informer Votre Majesté que je viens de faire mon abjuration devant la relique de Saint-François de Sales et entre les mains de son digne successeur. » Voilà bien Mme de Warens avec son ostentation, son goût de gloire et de bruit, sa recherche des honneurs. Cette néophyte ne s’abîme point, comme Sainte Chantai, dans la divine présence ; elle s’agenouille et prie, mais est distraite et voit, par le porche ouvert, sur la petite place, venir à elle Jean-Jacques Rousseau, beau de la gloire de ses seize ans, timide, rougissant, tenant en sa main la lettre de recommandation de M. de Pontverre. Alors la belle dévote achève d’un cœur moins pur les mots de la prière. Devant le tombeau de Louise de Rabutin et de son mystique ami, la pauvre amoureuse de Lausanne se désole ; elle comprend que son adoptive patrie, que la terre savoisienne, réserve à son avenir d’autres joies que celles du cloître et de la vie dévote.

\*\*\*

Il existe, au musée de Cluny, un médaillon où Mme de Warens est vue en décolleté, avec un ruban noir au cou qu’elle a rond et blanc ; le front est coiffé d’un bonnet très simple ; la mise est modeste et dénonce la piété. Ce portrait, bien que peu connu, est vraisemblablement du temps de la conversion. Il fait contraste avec celui où Philippe de Champagne nous montre, au musée de Chambéry, Mme de Chantai. Là le peintre de Port-Royal a représenté la sainte visitandine dans le maintien tranquille de sa beauté ; celle-ci est toute spirituelle et se tient dans le regard, dans la bouche ineffable et l’arc pur des sourcils ; le visage est étroitement enfermé dans la guimpe et témoigne tout entier de la ferveur et de la paix de cette belle âme. Seule pend au cou une petite croix aux armes de l’ordre : un cœur sur lequel est gravé en chiffre le nom de Marie, surmonté d’une croix, le tout entouré d’une couronne d’épines. Jamais, comme en ces deux portraits qu’on fit d’elles au moment de leur plus grande exaltation religieuse, ces deux femmes passionnées n’apparurent plus différentes. Mme de Chantai, comme une Sainte Paule, une Sainte Angèle, une Sainte Catherine de Gênes, à qui son bon père aimait à la comparer, se montre comme ivre de la grande joie intérieure où seule à seul avec Dieu elle s’abîme et sourit. Mme de Warens, elle, n’a point dépouillé complètement la mondaine. Elle sait que son sein est beau et le montre volontiers ; ses cheveux cendrés, sa bouche à la mesure de celle de Rousseau, ses épaules, sa gorge, sont autant d’attraits que, malgré sa piété nouvelle, elle ne peut consentir à cacher sous la guimpe. Pour un peu elle tiendrait, devant elle, sur le médaillon, ce petit sceau à son usage où se voyait, dans les fleurs, un amour discret et mutin, le doigt sur la bouche et disant, en sa devise libertine :*muet mais toujours tendre.*

La qualité de dévotion de ces deux dames n’apparut jamais aussi opposée que dans ces images où elles se montrent toutes deux au moment de leurs plus belles années de ferveur pieuse, Mme de Chantai détachée de toute mondanité, portant la haire sur le corps, soignant les pauvres, pansant les plaies, écrivant de belles méditations et Louise de Warens de la Tour, encore coquette, ronde et grasse à plaisir, recevant les hommages, y répondant et ne gardant Dieu que comme un refuge, pour les heures de tristesse. La grande dame dont M. de Genève a fait la plus forte et la plus active des saintes se soutient d’une foi véhémente, d’un cœur toujours ardent contre tout ce qui pourrait venir la tenter du dehors. Son zèle est incroyable et se traduit en de nombreuses fondations ; cette mère pieuse est une mère abeille qui laisse, partout où elle passe, de nouvelles ruches de couventines ; à chacun de ses voyages, à Nevers, Autun, Bourges, Lyon ou Moulins elle établit des succursales de son ordre ; elle dit à ses saintes filles, pensant à leur bon père à toutes :« N’ayez d’autre guide que le livre de Philotée. » Et sa sollicitude est si grande, si fervente et si belle, que nulle, plus étroitement qu’elle, ne s’approche du cœur de François, ne comprend son doux génie, ne propage plus largement ses idées autour d’elle. Celle-là est Marthe dans la maison de Dieu, toujours occupée aux soins de l’intérieur et se négligeant au besoin pour ses hôtes.

Louise de Warens n’est pas ainsi ; son biographe, M. F. Mugnier, a dit justement d’elle : « Ce n’était pas une piétiste… ses idées n’étaient pas mystiques, sa foi n’était pas fervente. »On sait ce qu’a dit Rousseau également d’elle, dans les *Confessions*, que cette amoureuse n’était pas une fougueuse et cela laisse entendre que toutes les passions de cette Savoisienne, les divines et les profanes, jaillies de son cœur brûlant, se trouvaient aussitôt tempérées par la froideur de la tête. C’était une raisonneuse et une sensuelle ; elle était bonne et douce ; mais sa passion se fondait avec l’âge et ne se maintenait jamais, comme chez d’autres amoureuses, à un degré durable d’ardeur. Ainsi fit-elle avec Dieu. L’histoire de sa conversion, que M. Ritter a bien étudiée dans son ouvrage sur *Les idées religieuses de Mme de Warens,* n’est point tout édifiante. Certes, elle quitte Lausanne et son mari, laisse tout pour sa foi nouvelle, mais ce n’est point, comme on l’a montré, sans tenir au temporel, emporter « ses linges les plus fins, la plus grande partie de l’argenterie », faire l’éclat de son départ, venir à Evian se jeter aux pieds du roi de Sardaigne, à Genève aux genoux de Mgr de Bernex et gagner d’eux, en même temps que la ferveur d’un nouveau culte, des dons et des pensions. « Elle n’est point partie les mains nettes », disait M. de Warens dans sa rancune ; cette convertie fait tapage, par crainte des tentatives de son mari demande protection au pouvoir, exige, comme une souveraine, pour être conduite d’Evian à Annecy, en grande pompe, une litière et quarante gardes. Enfin la voici au monastère de la Visitation, mais ce n’est que pour abjurer et non prendre les ordres ; bientôt elle a une maison, occupe la servante Merceret, le serviteur amant Claude Anet, se fait au besoin lacer, au boudoir, par l’abbé Gros du séminaire, et tend, dans l’ombre, sa main *à* baiser aux nouveaux venus : M. de Conzié, M. de Sennecterre, Jean-Jacques Rousseau ; enfin, le tantôt, mise avec luxe comme ce jour des Rameaux où Jean-Jacques la vit, elle se promène et marche dans Annecy, tenant à la main la haute canne à pomme d’or que lui donna le roi Victor-Amédée...

Cependant, le siècle avant, dans la même ville, Sainte-Chantal, renonçant à jamais à de semblables et futiles hommages, n’acceptant que de Dieu seul la mystique union, imprimait sur sa gorge, de la pointe d’un fer rouge, le nom divin de Jésus-Christ.

\*\*\*

Ça été le sort de toutes les belles âmes pieuses de n’aboutir à Dieu et de ne tenir à lui que par leur liaison mystique avec quelque grand saint. Si Mme de Montbazon eût vécu, elle eût suivi Rancé au cloître ; Mme Guyon s’attache à Fénelon au point de l’entraîner dans sa perte avec elle ; plus tard, Mme Swetchine se tient devant Lacordaire avec humilité. De belles noces spirituelles ce célèbrent entre ces âmes ivres d’infini au point que cela ressemble à une sorte de mariage angélique, à quelque union céleste où les corps n’ont point de part. Mme de Chantai et Saint-François, en se liant l’un à l’autre par un contrat divin, n’ont fait que s’épouser à cette manière mystique. Ils forment un couple à part, bien isolé, bien distinct dans l’Eglise de leur siècle ; l’attachement qui les tient l’un à l’autre unis a l’idéale pureté du Dieu qui les inspire. Ce mariage des âmes ne fait point que la force de la sainte ; il aide à la vertu du saint, la soutient, l’éloigne des embûches possibles. Ils vont au ciel appuyés l’un sur l’autre, François disant : « Gardez votre cœur bien au large, ma fille » ; elle se tenant serrée à lui, ne détachant pas son visage du sien, s’inspirant de sa piété fleurie, de la poétique prière de ses louanges dévotes. Ainsi soutenus l’un par l’autre accomplissent-ils de grandes choses, exaltent-ils autour d’eux ce grand courant d’enthousiasme qui semble revivifier, un instant, la tiède piété du siècle ; le monde et l’Eglise les honorent, ils sont recherchés des pécheurs, et, de toutes parts, viennent à eux les converties. « J’espère toujours, écrit François à Sainte Chantai, que le Dieu de nos pères multipliera nos filles comme les étoiles du ciel et le sable des mers. » Et le vœu s’accomplit et voici que, de toutes parts, accourent, vers Annecy, de belles et pieuses enfants qui sont comme les filles de leur union ; la Savoie et la France se peuplent de Visitandines ; ce devient leur orgueil à tous deux de multiplier le nombre et la qualité de ces actives prosélytes. La mère de Chantai a bien, dans l’affection qu’elle témoigne aux religieuses, quelque rudesse, quelque dureté à la manière des mères de Port-Royal. Mais le Saint les protège contre le pieux zèle de son amie, tempère son ardeur un peu vive :*«*Préparez doucement nos petites abeilles », écrit-il alors à la Sainte. Et ce « doucement », c’est tout lui-même ; c’est sa faiblesse et c’est sa force aussi. C’est par ce « doucement » là, par cette onction, par cette tendresse que François de Sales a trouvé le chemin de tant de cœurs conquis à sa cause. Sa vertu est enjouée, polie, caressante, s’insinue en douceur ; il mène à la vie dévote en souriant et le miel aux lèvres ; sa réprimande même est légère ; il dit des pécheresses :« Elles s’amusent tant au corps qu’elles perdent jusqu’aux soins de l’âme », et se fait tendre pour elles, et miséricordieux.

Le pieux apôtre sait si bien que toute puissance, toute victoire, tout triomphe sont avec les femmes que c’est pour elles seules qu’il écrit, trouve pour Louise de Charmoisy les accents adorables de son *Introduction*, pour Mme de Chantai, les admirables conseils à Philotée de son *Traité de l’amour de Dieu*. Ainsi les prend-il par la pitié, la finesse ou la louange ; elles, surprises, se détournent, sentent leur cœur ému, sont séduites, quittent le monde et le suivent. Ah !le délicieux Saint.

Une grande passionnée de prière et de renoncement comme Mme de Chantai devait, mieux que toutes les autres, éprouver ce pouvoir du saint homme sur les âmes. La merveille est que, de son côté, François subit le joug exalté de cette sainte active : « Comme cette âme, écrit-il, en préface au Traité de l’amour de Dieu, m’est en la considération que Dieu sait, elle n’a pas eu peu de pouvoir pour amener la mienne en cette rencontre. »Une telle mutuelle attraction devait, fatalement, amener l’un et l’autre à ne plus contempler Dieu que par les regards de son ami mystique. De là cette union, cette très belle union de deux cœurs purifiés où ne se glissa jamais le moindre sentiment terrestre qui pût permettre l’allusion méchante. Au seuil de ces âmes, le plus indiscret, ébloui de leur blancheur, s’arrête et ne peut blasphémer. « Ceux, dit Sainte-Beuve, qui ont pu se permettre quelque vaine et froide raillerie sur la liaison du saint évêque et de cette forte et vertueuse femme n’avaient pas lu, j’aime à croire, la lettre 121e des Lettres de Mme de Chantai. On n’a jamais mieux fait le portrait d’un esprit ni rendu aussi sensiblement des choses qui semblent inexprimables. » Cette lettre 121e, adressée par la mère de Chantai, après la mort de son ami, au R. P. dom Jean de Saint François de l’ordre des Feuillants, est bien, de toutes les preuves d’attachement que le saint et la sainte se donnèrent l’un à l’autre, la plus sublime et la plus fervente. « Premièrement, écrit la sainte, je vous dirai, mon très cher père, que j’ai reconnu, en mon bienheureux père et seigneur, un don de très parfaite foi, laquelle était accompagnée de grande clarté, de certitude, de goût et de suavité extrême… Dieu avait répandu au centre de cette très sainte âme, ou, comme on l’a dit, en la cime de son esprit, une lumière, mais si claire, qu’il voyait d’une simple vue les vérités de la foi et leur excellence… Il disait que la vraie manière de servir Dieu était de le suivre et marcher après lui sur la fine pointe de l’âme. » Enfin « il avait de grandes suavités intérieures : et l’on voyait cela en son visage. »« Il se tenait, dit-elle, très petit et très abaissé devant son Dieu, avec révérence et confiance, comme un enfant d’amour. » Et bientôt elle ajoute :« Jamais a-t-on vu un cœur si doux, si humble, si débonnaire, gracieux et affable qu’était le sien. »

Que sont donc ces accents sinon ceux de la parfaite et de la sublime passion ? Sainte Chantai voit François devant elle et son Dieu. Il se tient là *comme un enfant d’amour,* « il a une très grande splendeur en son visage. » Alors elle ajoute. « Il me semble naïvement que mon bienheureux père était une image vivante en laquelle le Fils de Dieu, notre Seigneur, était peint. » Ainsi cette grande passionnée, comme toutes les amantes, confond avec Dieu même l’objet de son amour ; elle les assemble et les adore et les unit l’un l’autre. La douce sainte exaltée devient une femme amoureuse.

\*\*\*

Le grand malheur de cette autre Savoisienne adoptive qu’est Mme de Warens est de n’avoir point su, comme Mme de Chantai, vivre d’un seul et grand amour. Trop liée à ses sens, la pauvre femme ne sut jamais se dégager d’eux, au point de les dominer. Elle eut des amants et ne sut pas les choisir ; elle eut une fortune, ne sut pas la garder et mourut presque dans la misère ; elle eut de l’amour et de la piété, mais pas au point d’atteindre par eux à la consolation. C’était une femme blonde, un peu forte, ayant passé trente ans, très bonne et qui se laissa duper. « Il ne lui était pas possible d’être une Mme de Chantai », a dit M. Mugnier. Elle n’inspira aucun *Traité de l’amour de Dieu ;* pourtant ce qu’elle inspira est aussi durable que la vie, puisque c’est ce sixième livre des *Confessions* qui est tout embaumé d’elle et que nul ne peut lire sans être ému. Le génie de Rousseau jaillit d’elle. Voilà : elle fut la source où il vint boire ; il ne se connut bien qu’en la connaissant. Lui l’appelait « maman », et c’est là le nom qu’elle mérite ; car elle fut bien sa mère, sa mère et son amante ; elle modela son cœur, le fit sensible, lui montra la nature et la lui fit comprendre. « Il naquit d’elle » dit Michelet, et cela est si vrai, l’empreinte fut si forte qu’il en garda jusqu’à la fin la douce tiédeur à l’âme. Le reproche de M. de Conzié est toujours juste et ce reste le crime de Rousseau de n’avoir point su préférer sa pauvre *«*maman » à la Levasseur, sa blanchisseuse. « Tout le monde, dit Michelet, va voir les Charmettes, mais la grande impression de Mme de Warens sur Rousseau fut bien plus à Annecy. L’étroite rue sur l’Eglise (fermée alors en impasse) où logeait Mme de Warens, entre l’évêque, les Cordeliers et la maîtrise où il apprend la musique, c’est au vrai l’ancienne Savoie. Tous les jeunes ans de Rousseau sont là ».[[13]](#footnote-13) C’est là qu’eut lieu la rencontre, la fameuse présentation des Rameaux de 1728. « Je dois me souvenir du lieu, dit Jean-Jacques : je l’ai souvent mouillé de mes larmes et couvert de mes baisers. »[[14]](#footnote-14) Ce souvenir brûlant le hanta toute la vie ; il y revint souvent et jusqu’à la fin. C’était en 1778 et il allait mourir mais pas avant d’avoir écrit ces poignantes *Rêveries du promeneur solitaire* où, devant les peupliers d’Ermenonville, il évoque la mémoire de sa bien aimée mère :« Aujourd’hui, jour de Pâques fleuries (de 1778), écrit-il alors, il y a précisément cinquante ans de ma première rencontre avec Mme de Warens. Elle avait vingt-huit ans, alors, étant née avec le siècle. Ah !si j’avais suffi à son cœur comme elle eût suffi au mien, quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble. » Il est vrai, ô Jean-Jacques, mais tu ne le voulus point et préféras partir. « Ah ! Pauvre, pauvre citoyen !... » : comme dit Michelet. Mais ce n’est pas lui, c’est elle qu’il faut plaindre. Restée seule aux Gharmettes, ruinée en spéculations, jouée par le bellâtre de Wintzeried, regrettant Anet mort, Rousseau parti, sa beauté morte et sa jeunesse, elle quitta tout : le coteau et le bois des Gharmettes, la petite maison dans les vignes et vint, à Chambéry, se retirer dans l’une des maisons de ce triste faubourg Nézin, où elle mourut oubliée du monde.

\*\*\*

La Savoie est bonne à ses filles ; elle a gardé leurs tombes et mis tous ses soins à recueillir pieusement les souvenirs qui venaient d’elles. Toutes deux reposent sous le même ciel, dans la terre adoptive. Elles ne sont pas très éloignées et ce reste un facile pèlerinage à faire le même jour que d’aller de la maison de la Visitation d’Annecy, où Mme de Chantai est inhumée, à l’église de la petite paroisse de Lémenc, près de Chambéry, où repose Mme de Warens.

Mme de Chantai survécut de longues années à Saint François, mais ce ne fut que pour aboutir à une seconde mort, la première datant bien de celle de ce grand saint. Celle-ci arriva à Lyon en 1662. Mme de Chantai en demeura brisée. « Privée de la chère présence », rien ne put plus lui paraître amer que sa douleur », « elle se réfugia au profond silence de sa très dure angoisse », revint « à sa pauvre petite demeure d’Annecy » et n’attendit de salut que dans sa propre mort.

Mme de Warens mourut pauvre et ce fut le curé de Lémenc qui paya le prix de ses funérailles. Elle repose dans le petit cimetière du village, sur la hauteur qui regarde Chambéry. Là le site est grandiose, l’horizon fermé de montagnes ; l’herbe croît sur les tombes et la cloche des couvents, en sonnant d’heure en heure, annonce que c’est ici le terme de toute joie et de tout amour.

Dormez, pauvres et belles Savoisiennes, dormez la sainte et l’amoureuse ; la même terre vous berce et vous réconcilie.

# Jeunesse sentimentalede Maximilien Robespierre

*Bal du prince de Ligne* ; Dans un cabinet recalé on se pressait pour voir la tète de Robespierre, dessinée par David, au pastel. L’expression angélique des yeux noirs, fendus en amande, le mélancolique sourire d’une bouche où se découvraient de belles dents régulières, l’air mystique et pieux de cette tête de martyr étonnent tout le monde. David le voyait tel...

Alfred de Vigny (Le journal d’un poète).

A Maurice Beaubourg.

Michelet — au cours d’un des chapitres les plus ardents de *l’Histoire de la Révolution* — signale « un petit portrait, médiocre et fade, de Robespierre à dix-sept ans. » Ce portrait « le représente une rose à la main, peut-être pour indiquer qu’il était déjà membre de l’académie des *Rosati*d’Arras. Il tient une rose sur son cœur. On lit au bas cette douce légende :*tout pour mon amie.* » La rose était la fleur préférée de Maximilien ; de toutes celles que les poètes, et Rousseau lui apprirent à aimer il n’en est pas qu’il ait chéries davantage, qu’il se soit plu à porter toujours avec plus de vive prédilection. Au milieu de toutes les autres fleurs que lui offrirent, plus tard, les hommes et les femmes qui se passionnèrent pour sa volonté froide, pour la pureté de ses mœurs et la dureté de ses actes, Maximilien continua à aimer la rose de son enfance.

Je vois l’épine avec la rose

Dans les bouquets que vous m’offrez...

chantait-il, dans sa jeunesse, sur l’air :*Résiste-moi belle Aspasie*, en remerciement « à messieurs de la Société des Rosati » qui avaient bien voulu l’admettre à partager leurs fêtes. Chez les Duplay, plus tard, il aura constamment, sur la table de travail de sa pauvre chambre austère et froide, quelques fleurs douces et belles qu’auront cueillies pour lui les tendres mains de la fille de l’hôte. Plus tard, beaucoup plus tard, à la fête religieuse du 20 prairial, dédiée à l’Etre suprême, alors que devenu le maître de la France et de la Convention, il fait de la Révolution son œuvre et l’incarne tout entière, Nodier le verra marcher, un peu en avant des autres députés, vêtu d’un habit bleu foncé, coiffé d’un chapeau à panache, ceint d’une écharpe aux couleurs de la Nation, avec un « bouquet sur le cœur et un bouquet énorme à la main. »

Ainsi, de l’extrême jeunesse au déclin de sa carrière prématurée, Maximilien ne cessera de garder à la main, ou posée contre le cœur, cette tendre fleur de l’idylle que Michelet a si bien montrée et qui donne, au côté privé de sa vie, ce ton de douce sensibilité où il semble que ses amis aient vu le symbole d’une beauté de mœurs réellement stoïcienne. « Comme mœurs, il n’est point descendu », a dit de lui Michelet. Le lait est qu’on ne connaît point dans sa vie privée le moindre acte immoral et bas. Elevé par des prêtres et de vieilles dames pieuses, nourri de l’*Emile* et des anciens, il s’exerça de bonne heure à chasser de lui toute idée de vice, toute pensée cupide, tout désir malhonnête. Sa pureté étonnera le lascif Mirabeau ; Marat le nommera « l’incorruptible » et Boissy d’Anglas, surpris d’une telle beauté de sentiments intérieurs, dira de Maximilien que c’est « Orphée » revenu parmi les hommes. « Otez-moi ma conscience, dira-t-il lui même dans le mémorable discours du 8 thermidor, ôtez-moi ma conscience, je suis le plus malheureux de tous les hommes. » Sa haine du libertinage est profonde. Il n’en donna jamais de preuve plus vive que le jour où Desmoulins ayant remis un livre licencieux à Mademoiselle Duplay, Maximilien s’emporta contre lui avec une passion telle qu’on peut dire que, de ce jour néfaste, le sort du pauvre Camille fut décidé. Dès le collège, assure-t-on, il donna par sa belle conduite, son acharnement au travail, la haute pudeur de ses pensées, l’exemple prématuré de cette rigide vertu d’où il tirera plus tard toute sa force contre les hommes. Le bon Hérivaux, son précepteur à Louis-le-Grand, étonné de l’inflexible rigueur d’un jeune homme aux principes si absolus, l’avait nommé : « le Romain. » Ses deux tantes, si bonnes, si religieuses, si maternelles à son cœur d’orphelin, se réjouiront devant Dieu de sa grave adolescence, de son recueillement, de sa pudeur, de toutes les marques qu’il donna de la plus nette conscience. « C’est un ange, diront-elles, aussi est-il fait pour être la dupe des méchants. » Toutes celles des personnes qui l’approchèrent dans le privé ou qui tenaient à lui par des liens de famille n’abdiqueront pas ces sentiments. Il est de ces âmes tendres qui ne consentirent jamais à reconnaître tout ce dont on l’accusa par la suite. Ainsi Elisabeth Duplay, veuve du conventionnel Le Bas, écrit de Maximilien, dans ses *Mémoires :*« Pour nous, nous l’aimions comme un bon frère ; il était si bon ! » On sait que c’est Maximilien qui négocia le beau mariage d’amour qui devait unir la plus jeune des demoiselles Duplay au conventionnel. La veuve Le Bas écrit, en mémoire de cet épisode sentimental devenu pour elle la seule, l’importante raison de vivre :« Le bon Robespierre vint partager notre joie : ce bon ami me dit : Soyez heureuse Babet, vous le méritez ; vous étiez faits l’un pour l’autre, »[[15]](#footnote-15) Ailleurs Charlotte Robespierre poussera le culte de son frère assez loin pour écrire :« Je suis glorieuse d’être de ton sang, d’appartenir au grand Robespierre qui fut l’ennemi inflexible de toute injustice, de toute corruption... » Enfin, Michelet, au cours de sa préface de 1868, ajoutera à son tour :« Je n’ai point flatté Robespierre. Eh bien !ce que j’ai dit de sa vie intérieure, du menuisier, de la mansarde, de l’humide petite cour qui, dans sa sombre vie, mit pourtant un rayon, tout cela a touché, et, tel de nos amis de parti tout contraire ; m’avoua qu’en lisant, il en versa des larmes. » Candides demoiselles !vertueux Michelet !vous fûtes, vous aussi, selon le mot de Taine, du nombre des « dupes » que fit, même après sa mort, l’élève incorruptible des bons Oratoriens d’Arras. Vous le vîtes seulement à la façon de l’artiste naïf et fade qui le montra, une rose à la main, doux et pensif, tel qu’un petit Saint-Preux de province, aimant les fleurs et la musique, offrant son cœur à son amie. Ainsi la grâce ancienne et mièvre d’un vieux pastel à la Boilly nous donne, de Robespierre à dix-sept ans, le portrait sentimental.

\*\*\*

Ce que fut son enfance douce et délicate, sa sœur n’a pas manqué de nous en instruire. A la mort de sa mère, née Marguerite Carrault, Maximilien n’avait pas sept ans ; mais déjà c’était le garçon rêveur et recueilli, enclin à méditer, d’une sensibilité si aiguë que le moindre froissement le portait aux larmes. Il semble que si Augustin, le plus jeune des Robespierre, garda beaucoup des traits du père, l’avocat au conseil provincial d’Artois, l’aîné se rapprochait plus volontiers par des lignes du visage, le caractère sensible, le côté rêveur de l’âme de cette mère emportée trop tôt à son affection et dont, jusqu’à la fin de sa vie tourmentée, il ne cessera de se rappeler l’image. « Oh ! dit Charlotte, qui n’aurait gardé le souvenir de cette excellente mère ! Elle nous aimait tant : Maximilien non plus ne pouvait se la rappeler sans émotion ; toutes les fois que, dans nos entretiens intimes, nous parlions d’elle, j’entendais sa voix s’altérer et je voyais ses yeux se mouiller. »

Confié, à la mort de son père, aux soins de son grand-père et de ses tantes, Maximilien donna, dès les plus tendres années, les preuves les plus édifiantes de la piété. La sorte d’éveil vivace qui tourmentait alors les esprits les plus précoces de son ardeur portait, de bonne heure, les enfants les plus jeunes vers cette douce fièvre mystique qui devait bientôt soulever la société entière. Pendant que, chez les Doctrinaires de Carcassonne, André de Chénier, de quatre ans plus jeune que Robespierre, s’amusait à construire de petites chapelles, chantait la messe, prêchait, se signait, et, le soir au salut, à la lueur de cent petites bougies, élevait un mignon Saint-Sacrement de plomb, en chantant cantiques et antiennes, [[16]](#footnote-16)à l’autre bout de la France, à Arras, chez les Oratoriens, le jeune Maximilien employait ses heures de loisir à édifier de petits autels qu’il ornait de guirlandes et dédiait à la Vierge. Ainsi les enfants d’alors, travaillés de cette sorte de fébrile inquiétude qui devait faire d’eux, plus tard, des hommes ardents et tourmentés, naissaient à la vie religieuse avec emportement. La poésie de la prière, en les jetant dans un trouble continu, les exaltait au point de suraiguiser encore leurs sentiments natifs. L’Eglise ne sut jamais quels admirables disciples elle préparait à Jean-Jacques en dotant le cœur et le cerveau des petits enfants de ce temps-là du sentiment du rêve, du goût du recueillement, du culte des cantiques harmonieux et des guirlandes fleuries par quoi commence à naître celui de la Nature. Maximilien, enfant, collectionnait beaucoup de gravures naïves et de petites images. Il commença de bonne heure à aimer les fleurs. Les oiseaux avaient toute son âme. On sait qu’il avait une belle volière pleine de pigeons et de moineaux que ses tantes lui avaient donnée. Ces chers oiseaux étaient ses favoris. « Il venait souvent passer auprès d’eux les moments qui n’étaient pas consacrés à l’étude » dit Charlotte Robespierre, dans *ses Mémoires.* Son plus grand bonheur consistait à les admirer, à les tenir propres et à les soigner, à veiller sur leur vie avec un soin jaloux. Ce n’était qu’après les recommandations les plus vives qu’il consentait, parfois, à sortir l’un où l’autre de ces oiseaux de la cage où ils étaient enfermés et à le confier à Charlotte ou sa seconde sœur Henriette. On sait le gros chagrin qu’il eut, à propos de la mort d’un de ses pigeons qu’il avait donné à ses sœurs. Charlotte en a conté l’histoire avec de tels accents d’émue sincérité, que nul aussi bien qu’elle ne saurait mieux la redire :« Un jour, dit-elle, mon frère céda à nos instances et nous donna un pigeon. Ma sœur et moi nous fûmes dans l’enchantement. Il nous fit promettre de ne jamais lui laisser manquer de rien ; nous le jurâmes mille fois et tînmes parole pendant quelques jours ; ou plutôt nous aurions toujours gardé notre serment, si le malheureux pigeon, oublié par nous dans le jardin, n’avait péri pendant une nuit d’orage. A la nouvelle de cette mort, les larmes de Maximilien coulèrent, il nous accabla de reproches que nous n’avions que trop mérités et jura de ne plus nous confier aucun de ses chers pigeons. » Et Charlotte, devenue extrêmement vieille, d’ajouter longtemps après, dans -ses *Mémoires,* sur le ton du regret le plus extrême :« Voilà soixante-quatre ans que par une étourderie d’enfant j’ai été la cause du chagrin et des larmes de mon frère aîné ; eh bien !mon cœur en saigne encore… »

Tant d’heureuses qualités, un naturel si bon, un cœur ouvert si tôt aux meilleurs sentiments concilièrent à Maximilien, dès son extrême jeunesse, les plus rares amitiés, les plus sûres protections. Recommandé par l’abbé de Saint-Waast, il vint, muni d’une bourse payée par M. de Crouzié, évêque d’Arras, se présenter à Paris, au collège Louis-le-Grand. Mené par M. de LaRoche, chanoine du chapitre de Notre-Dame, qui connaissait sa famille, il fut admis aussitôt. Son caractère studieux, son goût des lectures austères, l’inspiration morale de ses écrits lui gagnèrent la confiance de ses maîtres. On sait que c’est Robespierre qui fut choisi par eux pour prononcer le discours français à la belle réception qui fut faite, au collège Louis-le-Grand, par les élèves et professeurs, à Louis XVI et Marie-Antoinette. Estimé d’hommes aussi éminents que le savant Hérivaux, que le bon abbé Bérardier, Maximilien ne l’était pas moins de ses condisciples. Charlotte dit qu’au collège son frère défendait les faibles contre les forts ; Lazare Carnot, dans ses *Mémoires*, ajoute combien la perte de sa jeune sœur Henriette, la mort de l’abbé de la Roche, son correspondant, laissèrent Robespierre triste et rêveur, le marquèrent au front de ce sceau de mélancolie dont l’empreinte est visible, désormais, dans sa vie. Seules, l’impétueuse jeunesse de Stanislas Fréron, la verve enthousiaste de Camille Desmoulins, tous deux ses condisciples, parviennent à soulever le voile de précoce sévérité qui accable ce jeune front misanthrope. Ensemble, ces jeunes gens lisent l’*Histoire des Révolutions romaines* de Vertot, Plutarque, le *Dialogue de Sylla et d’Eucrate* dont Montesquieu est l’auteur, *Emile* et le *Discours sur l’inégalité ;* tous trois s’exaltent à rêver de l’avenir et, tandis qu’au concours général Desmoulins dispute à Chénier, son rival du Collège de Navarre, le prix du discours français, Fréron et Maximilien rêvent de la République et de la liberté qu’ils vont donner au monde. Aux vacances seulement s’apaise, pour un temps, l’ardeur des chimères ; ces jeunes sages retournent aux champs, revoient leur famille et leur province. Desmoulins regagne Guise, le cœur ravi déjà de l’image de Lucile, en poche son projet lyrique de *Daphnis et Chloé*; Maximilien revient vers ses tantes, revoit Charlotte, ses pigeons, retrouve les bons prêtres ses amis, son jeune frère Augustin et ces doux Artésiens « qui connaissent le prix de la tarte mieux que tous les autres peuples du monde. »[[17]](#footnote-17)

\*\*\*

Invités par Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre à chérir la nature et à se rapprocher d’elle, les jeunes hommes de la société française d’avant la Révolution se prennent à aimer les fleurs et les animaux, à courir la campagne et les champs, à se livrer au bonheur de rêver dans les bois. Le goût de la romance, la sensiblerie dont se déguise l’amour jusqu’ici livré à la frivolité, la tendance des esprits, le charme agreste des beaux arts, le ton de la musique et de la poésie offrent autant de motifs à régner sur les coeurs. La Révolution s’éveillera dans les fleurs ; elle tiendra des femmes et de Rousseau cette ardeur à aimer, cette passion de la vie, ce goût des beautés terrestres, des fruits, de la flore et des oiseaux dont Fabre d’Eglantine, dans son calendrier de la République, donnera un jour le grand poème. L’idée de la liberté grandit, inséparable de celle de la Nature. Sans les feuilles des arbres que Desmoulins a cueillies au Palais-Royal et jetées sur la foule comme autant d’espérances, la Bastille n’aurait peut-être pas été prise. Les femmes s’avancent, rieuses et parées, vers ceux qu’elles enchantent. Ainsi viendront Lucile, Mlle Candeille, Louise Gélyau devant de Desmoulins, de Vergniaud, de Danton, charmés et attendris. Le berceau de feuillages sous lequel, à Arras, rêve Robespierre à vingt ans, est odorant d’acacia, le troène le défend, les pampres l’enlacent, il est jonché de pétales et paré de guirlandes. C’est le bosquet des *Rosati*. [[18]](#footnote-18)Nommé *le Berceau des Roses*, ce lieu de fleurs et de parfums était celui qu’avait choisi, pour s’assembler, la douce Académie. La rose, la rose encore et partout la rose, tapissait le treillage, couvrait le sol et la table, couronnait de ses diadèmes les bustes assemblés de Chapelle, de Chaulieu et de Jean de La Fontaine. Une petite gravure du temps montre le berceau des roses, avec les bustes des trois poètes, les jonchées de fleurs, la table mise, les verres et le vin servi. C’est là que vint Robespierre, jeune homme, célébrer la nature et vanter ses délices. Messieurs de la Société des Rosati, pour la plupart d’honnêtes et braves bourgeois de la ville, de doux magistrats, de bons abbés, des avocats et des officiers, reçurent Maximilien et l’admirent parmi eux. Au jour fixé pour cette gracieuse initiation, le savant Harduin présenta le récipiendaire, le chancelier de Gay récita le compliment. Le jeune Rosati répliqua par une petite ode anacréontique qu’il chanta lui-même :

Je vois l’épine avec la rose

Dans les bouquets que vous m’offrez *(bis)* ;

Et lorsque vous me célébrez,

Vos vers découragent ma prose,

Tout ce qu’on m’a dit de charmant,

Messieurs, a droit de me confondre :

La rose est votre compliment,

L’épine est la loi d’y répondre *(bis).*

Plusieurs personnes se levèrent pour chanter après Maximilien. Mais ce fut bien lui le héros de la fête ! La grâce de ses petits vers avait ému, l’hésitation de sa parole, trahissant l’émotion de son cœur, avait attendri l’auditoire autant qu’elle l’avait charmé. Désormais consacré aux roses, Maximilien devint une des gloires de ce petit cénacle. Lorsque Lazare Carnot, lieutenant en premier à Calais, admirateur de Cook et du Buffon, y fut admis à son tour, ce fut encore Robespierre qui offrit le compliment :

On vous a présenté la rose,

L’offrande était digne de vous...

Désormais c’en est fait de son cœur ! II est pris, lui aussi, au goût du moment ; il s’exalte vers l’avenir en petites strophes heureuses ; l’harmonieux espoir l’habite et, le domine. Un instant, les traits du visage, durcis par l’étude, se détendent et sourient, les yeux sont plus francs, plus ouverts, le regard plus droit ; enfin s’adoucit la voix au point que l’un des *Rosati* ose écrire :

Oh !redoublez d’attention,

J’entends la voix de Robespierre ;

Ce jeune émule d’Amphion

Attendrirait une panthère !

C’est pour Maximilien l’heure irrémédiable, l’heure décisive qui sonne. Insatisfait de ce milieu un peu fade, un peu mièvre, las des petits vers anodins, des couplets de bergeries où se complaisent Messieurs de la Société des *Rosati*, Robespierre rêve d’une nature plus vive et plus ardente, de campagnes non moins belles mais plus vibrantes, de sites nouveaux et plus graves. Amusé un instant aux petits jeux de sa province il trouve indigne de lui, indigne de ses desseins, peu convenable à son cœur, de continuer à chanter, sous le bosquet des roses, les Muses et le vin. Un impérieux désir vit depuis peu de temps en lui : Robespierre a rêvé de rendre visite à Rousseau, de faire le voyage d’Arras à Paris et de Paris à Montmorency pour baiser le seuil austère de la maison de son dieu. C’est alors qu’il quitte tout, secoue l’odeur amoureuse que les roses ont mise à ses mains et à ses habits, revoit Paris, entre comme second clerc [Brissot de Warville étant le premier] chez le procureur Nolleau, écrit sa touchante lettre à l’abbé Proyart où, sous prétexte d’une visite à l’évêque d’Arras alors à Paris, il réclame de l’argent et des habits, et, le mois d’avril étant venu, part à Montmorency...

Alors, la nature s’éveille ; les coteaux d’Andilly sont parés de pâquerettes ; les bois de l’Hermitage sont odorants de violettes et les robustes cerisiers, qui donnent, un peu plus tard, d’aigres fruits savoureux, commencent à se couvrir de la neige des fleurs. Mais le voyage a été bien long qu’a fait le jeune homme pour venir ; il est très tard déjà ; un petit vent souffle qui le pique au visage ; les nuits de printemps sont fraîches et celle-ci presque est glaciale, malgré le cadre charmant des fleurs et des feuilles qui naissent, le bruit que font les oiseaux dans les branches discrètes. Enfin voici Montmorency ! Le voyageur a reconnu le potager tel que tant de fois on le lui a décrit, il entend la source vive qui coule sous les arbres. Il est à l’Hermitage. Par les minces carreaux où le vent vient frapper, Maximilien aperçoit la petite lumière pâle. Une émotion immense l’étreint ; encore un instant il sera devant Jean-Jacques, il contemplera le génie dans sa présence réelle, il baisera de ses lèvres dévotes les mains du vieillard qui se lèvera pour bénir...

Rousseau !il est à Montmorency,« seul abandonné, haï des philosophes, haï des dévots… dans son pavillon ouvert… l’encre gèle à sa plume… »[[19]](#footnote-19)Ah !c’est un soir triste et dur ! Mme d’Houdetot n’est pas venue ; elle n’a pas apporté de fleurs ; Mme d’Epinay n’a pas envoyé d’œufs ni de lait de la Chevrette. Il est là, délaissé, morose, devant sa lampe avec son cœur malade. Thérèse est sortie, il y a une heure ; elle est au village ou la ferme voisine ; dans un angle la mère Levasseur, percluse, gémit près du feu qu’elle attise. Le tableau austère, saisissant, tragique dans sa grandeur ! Tout à coup des pas à la porte, un coup timide au volet.— Qui est là ?— Pas de réponse. Rousseau se lève, va ouvrir. Un jeune homme entre, balbutie, s’agenouille et sanglote. Rousseau est ému, jette sa canne rugueuse, tend les bras, reçoit sur sa poitrine cette tête fine et douce où les larmes sont visibles. A table, un peu plus tard, on cause, on discute, on nomme l’avenir ; le vieillard est heureux, lève ses mains tremblantes, bénit celui qui est venu, d’un geste antique et beau le consacre à la Nature et à la Vérité...

Alors tous les hommes ardents et jeunes venaient vers Jean-Jacques,[[20]](#footnote-20) tous subissaient son empreinte. Cependant, nul d’entre eux ne gardera de lui culte plus fervent que Maximilien, « Je t’ai vu dans tes derniers jours, écrira plus tard Robespierre au comble de la puissance, et ce souvenir est pour moi la source d’une joie orgueilleuse ; j’ai contemplé tes traits augustes, j’ai vu la marque des noirs chagrins auxquels t’avaient condamné les injustices des hommes. Dès lors, j’ai compris toutes les peines d’une noble vie qui se dévoue au culte de la vérité ; elles ne m’ont pas effrayé… Ton exemple est là, devant mes yeux… Je veux suivre ta trace vénérée, dussé-je ne laisser qu’un nom dont les siècles à venir ne s’informeront pas ; heureux si, dans la périlleuse carrière qu’une révolution inouïe vient d’ouvrir devant nous, je reste constamment fidèle aux inspirations que j’ai puisées dans tes écrits. » Ces mots, extraits de la belle *Dédicace aux mânes de Jean-Jacques Rousseau*, que Robespierre a écrite plus tard dans le feu de son cœur, est bien le plus conscient hommage qui ait été rendu jamais au Genevois. Robespierre en méditation à Montmorency a puisé dans ces sites le secret de cette farouche vertu qui fera de lui plus tard l’homme aux principes terribles, à l’effrayante conscience honnête. Maximilien est un mystique et le culte qu’il a de Rousseau ne peut bien s’exprimer qu’aux lieux mêmes où vécut Jean-Jacques misanthrope, où il le vit vieillard exquis et lamentable. Cette visite que fit à Rousseau, au printemps de la saison, Robespierre jeune homme, le dur conventionnel la refera un jour, comme pour s’aider à suivre la ligne de son destin. L’Hermitage reverra à nouveau le visiteur d’autrefois.« Plus tard, écrit M. Maurice Barrés, dans une méditation sur la maison de Jean-Jacques, un homme viendra dans cette maison, et, sous ces mêmes arbres, il forgera les chaînes avec lesquelles il pense assurer en France l’omnipotence au cœur immortel de Rousseau. C’est Robespierre en avril 1794. D’ici il remporte à la Convention son rapport du 18 floréal. Il pensait se sacrer en se solidarisant avec l’idée de l’Etre Suprême et de l’immortalité de l’âme. »

Ainsi cette rencontre du jeune rêveur et du vieux philosophe, au printemps de 1778, a été décisive. Jean-Jacques a pris possession absolue de ce cœur adolescent. Il est entré en lui au point de n’en plus pouvoir sortir, avec une force telle, une puissance si profonde qu’aucun de ceux qui viendront désormais vers l’Hermitage ne pourront plus en franchir le seuil sans se souvenir de celui qui y vint, avant eux, méditer sur l’inflexible rigueur de son destin.

\*\*\*

Maximilien n’était pas beau ; du moins il n’avait pas ce charme, cette imposante grâce du visage d’un Saint-Just, d’un Barère ; son masque ne s’animait pas d’un rire franc et railleur comme celui de Fabre ou *de* Desmoulins ; il n’était point non plus, comme celui de Danton, si énergique et si laid que la laideur, par intensité, pût, à certains moments, s’y montrer sublime. Les traits de Robespierre ne valaient que par l’expression qui leur donnait la vie ; la « bouche était longue, pâle et serrée » ; le clignotement de ses yeux était désagréable ; sa « pâle et triste mine » était peu avenante. Sans croire absolument le libelle de Merlin de Thionville, comparant son visage à celui du chat-tigre, ni le haineux écrit Mme de Staël le peignant, tout jeune encore, avec « des traits ignobles, un teint pâle, des veines d’une couleur verte », on ne peut que s’étonner du peu de caractère de cette physionomie, si neutre, si grise, n’offrant, sous les cheveux en rouleaux bien serrés, que des bosses et de petits méplats. Son frère Augustin était plus avenant, « il eût fait, dit Charlotte, un excellent militaire. »« Maximilien, ajoute-t-elle, n’avait pas été si bien partagé que lui. » Le portrait où Boilly le représente à vingt-quatre ans n’a plus l’extrême finesse, le doux éclat du petit pastel anonyme où il est figuré, une rose à la main. C’est qu’à mesure que grandit son destin, que s’oriente sa jeunesse, Maximilien s’efforce à corriger la nature, à se rendre plus aimable, plus expressif, voire plus coquet s’il est possible. Venu à Paris avec peu de linge, il prend bientôt le goût des dentelles, des étoffes fines et de la poudre, laisse là le triste habit olive avec lequel il était parti d’Arras. Plus tard, chez les Duplay, il changera sa mise, prendra la culotte de nankin, l’habit rayé ; il aura la cravate bien nette, les bas et le gilet tirés, les cheveux poudrés élevés en ailes. Vivant Denon le verra, un jour, aux Tuileries, avec, sous l’habit, un gilet de satin brodé de soie rose [[21]](#footnote-21); plus tard, à la fête de l’Etre Suprême, il portera l’habit bleu-barbeau, poussera extrêmement loin, par la recherche de la mise, l’expression de ce dandysme révolutionnaire où excella Saint-Just.

Ce soin qu’il prenait pour leur plaire le rapprocha des femmes à un âge assez tendre. Passionné l’*Éloïse* et des *Confessions*, il pensa de très bonne heure à s’empresser auprès de celles qui se montraient aimables, dont le sourire l’accueillait avec une pitié douce. La bonne Charlotte écrit :« L’amabilité de mon frère auprès des femmes lui captait leur affection. Quelques-unes, je crois, éprouvèrent pour lui plus qu’un sentiment ordinaire. Une entre autres, Mme Deshorties, l’aima et en fut aimée. »Pour elle Robespierre écrivit de petits vers, se fit épistolier, déploya ses talents et sa rhétorique à composer de doux madrigaux, à rimer de niaises fadeurs comme ce poème du *Manchon* qu’on lui attribue.

Etant à Louis-le-Grand il rédigea, du fond de son pupitre, une déclaration pour l’actrice Dugazon, laquelle d’ailleurs ne fit point de réponse. En 1789, devenu jeune député à l’Assemblée nationale, Maximilien gardera auprès des femmes l’air emprunté, l’allure guindée, le ton soupirant de sa province. Le libertinage des Lameth, l’exemple frivole qu’il a sous les yeux de l’immense Mirabeau, les plaisanteries de Camille n’altèrent pas d’une ligne la pureté de son cœur ni celle de ses pensées. Les femmes, pour qui la discrétion, la pudeur, la tenue offrent autant de charme que la débauche, s’émurent de cette parade austère. C’est par celle-ci, affirme Michelet, qu’il conquit le pouvoir étendu qu’il exerça sur elles. Nul, mieux que Robespierre, écrit le grand historien, ne sut si bien inspirer confiance aux femmes. L’élégance de ses phrases, le sentiment de ses discours, la rigueur de ses mœurs, l’élégance de ses manières qui étaient toutes observées, le soin de ses habits, enfin la pauvreté antique où on savait qu’il vivait, sont autant de motifs qui le portèrent à les dominer. Hostile au débrayé du costume et du langage, au tutoiement révolutionnaire, il garda toujours, au milieu des pires événements, cette extrême correction de cœur et de langage, cette persuasion douce, cette volonté froide qui fascinaient les femmes et qui faisaient que, souvent, en l’écoutant parler à la Convention, elles éclataient en sanglots et en gémissements, applaudissaient, le visage baigné de larmes, aux endroits pathétiques. « Le signal des applaudissements partait toujours du milieu d’elles et il se répercutait dans tous les points de la salle, avec l’enthousiasme de l’idolâtrie. »[[22]](#footnote-22)

Ami de la musique, des fleurs, des oiseaux, des beaux vers, on le verra, plus tard, chez les Duplay, s’essayant à chanter au clavecin, et le soir, sous la lampe, auprès de Cornélia, d’Elisabeth et de Sophie, lisant *Phèdre*, *Britannicus* et plusieurs des autres tragédies de Racine qu’il aimait à un point tel qu’à les lire sa voix peu à peu s’altérait, se faisait tremblante, réprimait les pleurs prêts à couler. Maximilien aimait aussi les promenades, et, comme tous les fils de Rousseau, les beaux arbres et les plantes rustiques. Les Champs-Elysées, qu’il préférait à lardent et impur Palais-Royal, le virent souvent descendre et monter dansles chemins d’ombre, accompagné des demoiselles Duplay, son chien Brount marchant devant lui, s’arrêtant, très souvent, pour donner des sous aux petits Savoyards. Les femmes qui approchèrent Maximilien, sauf la seule Mme de Staël, gardèrent de son cœur l’attrait irrésistible. « Beaucoup, dit Michelet, « avaient des portraits chez elles comme une image sainte ». Il n’est pas de bien que Mme Roland n’ait dit de ses mœurs ; Mme de Kéralio, qu’il connut dans sa jeunesse, à l’Académie d’Arras, conserva de lui un souvenir excellent. A la pauvre sœur de Mirabeau il arracha des cris presque passionnés :« Mon cher Robespierre, tu es un aigle qui plane dans les cieux ; ton esprit, ton cœur est (sic) séduisant ; l’amour du bien est ton cri d’armes. »[[23]](#footnote-23)

Sa sœur Charlotte, demeurée à Arras, ne cessa de lui garderie culte le plus absolu. Alors qu’il était député à la Constituante, elle ne manqua jamais de lui envoyer, comme un présent affectueux « soit des confitures, soit des fruits confits qu’il aimait beaucoup ou toute autre friandise ». Le chagrin de cette excellente fille — chagrin qui touche presque à la jalousie — fut de voir, par la suite, avec quelle passion il s’attachait aux Duplay. « Non, écrit-elle, résolument, mon frère ainé n’a pas dû faire le Céladon avec Eléonore Duplay. »Pauvre Charlotte ! Quel cœur candide était le sien !

\*\*\*

Ce culte si exclusif, si passionné, si profond des femmes pour Robespierre s’exalta à mesure que grandit son étoile. Ce mystique leur plaisait ; Maximilien était le seul des hommes d’alors qui osât, devant elles, parler de Dieu et de la Providence. Dès qu’on apprit, dans la suite de la Révolution, que se préparait par ses soins le retour à la piété, au culte de la raison et de l’Etre suprême, beaucoup ne connurent plus de mesure, désignèrent Robespierre comme un Messie. L’histoire de Catherine Théot, des dames Saint-Amaranthe, de Suzette Labrousse et de Mme de Chalabre, celle enfin de Cécile Renault n’ont pas d’autre origine que ce retour aux croyances, cette sorte de divinisation où ses admiratrices finirent par pousser Maximilien. Les femmes, durant tout le temps de la dictature qu’il exerça, se lièrent si bien à Robespierre que, peu à peu, sous leur faible étreinte, on vit mollir cet homme indomptable, fléchir et se ployer ce caractère que ni Danton, ni Marat, ni Hébert n’avaient pu abaisser jamais. Michelet a extrêmement bien dit que, sous sa froide cruauté de despote, Maximilien dissimulait un cœur vulnérable à l’orgueil, et que c’est par là qu’il a dû mourir… Mais cette mort même appartient à l’histoire. Celles qui avaient fait le plus pour chérir cet homme ne sont pas étrangères à sa fin misérable. C’est en vain que, se drapant dans sa vertu farouche, il s’efforça de lutter contre l’emprise obscure où tant de Ménades l’attiraient. En vain devait-il s’écrier, dans un sursaut dernier de volonté, à la fameuse séance du 23 prairial :« La Montagne n’est autre chose que les haureurs du patriotisme ; un Montagnard n’est autre chose qu’un patriote pur, raisonnable et sublime ! » Sa pureté ne pouvait plus rien pour le défendre de celles qui rêvaient de l’emporter dans leur étreinte. Robespierre se perdit par les faiblesses de son jeune âge ; ce cœur sentimental avait lu de trop bonne heure le doux Racine et l’amer Jean-Jacques ; il s’était empli de trop d’émoi, avait trop aimé la candeur des roses, le chant plaintif des clavecins et celui des colombes. Les petites chapelles de son enfance devinrent par la suite autant d’autels où il pensa monter. Ce n’est pas trop dire qu’il mourut de ces choses, de la piété extrême qu’on développa en lui quand il était enfant et de cet excès de vertu qu’il porta à un paroxysme tel qu’il avait dessein de tuer, à force d’échafauds, tout ce qui n’en avait pas comme lui la pureté éclatante. La vie d’un tel homme est riche en réflexions de tout ordre quelle suscite. Mais cette vie, en elle-même, ne vaut que par la jeunesse qui la détermine. Nous avons vu que celle de Robespierre fut surtout studieuse et sensible. C’est par ce qu’elle eut de sentimental qu’elle pense à nous émouvoir. Les pigeons de son enfance, la fête des *Rosati,* le voyage à Montmorency, voilà les seules étapes de cette vertueuse jeunesse ; voilà toute l’unique expérience que possédait Robespierre du monde avant d’entrer dans la Révolution. Les femmes le comprirent si bien qu’il ne fallut, à CornéliaDuplay, pour le fixer chez son père, que le pâle sourire de ses yeux doux et que, quand elles voulurent le pousser à l’échafaud, il leur suffit d’évoquer, par la voix de Barère et de Vadier, le tragique fantôme de la Renault conduite au supplice dans le manteau rouge des parricides. Cette mort même où elles le désignaient ne sut pas l’effrayer ; il avait appris de très bonne heure, par les exemples pieux aussi bien que par ceux des Romains, à la mépriser. « Non, Chaumette, non, avait-il dit au cours d’un de ses discours fameux, la mort n’est pas le sommeil éternel. La mort est le commencement de l’immortalité. » Ainsi devait finir comme un déiste, devait périr par le sentiment, un homme qui avait fait du sentiment sa règle, qui, depuis les petites chapelles de son enfance, jusqu’à l’autel civique de la Montagne ne devait cesser d’avancer dans la vie et de marcher vers la mort une rose à la main.

# Pyvert de Senancour

Je pense ardemment à Senancour, que nous avons trop oublié et qui fut, au milieu des beaux arbres de sa forêt, comme une figure recueillie de l’enthousiasme. Je pense à lui quand le soir descend, à petites ombres, sur tout ce qui fait la vie, à l’heure où le crépuscule commence à envelopper, de légers voiles, le tumulte de l’existence. Cette heure-là est douce et discrète, elle apaise les cœurs et les paysages. Obermann l’aimait, qui vint se bercer du calme merveilleux de son silence. Cette heure est celle de Senancour.

Je pense à lui et à sa belle vie triste parmi les arbres. Le voici comme une figure lointaine, sérieuse et résignée. On ne peut pas le séparer des forêts au milieu desquelles il vécut ; de celles-ci, il a le calme dominateur, la quiétude faite de certitude et cette grave sérénité qui donne, à tous ses traits, une suave mélancolie. Senancour, c’est une sorte de faune extrêmement doux et bon, dont le sourire fut toujours triste en raison de ce qu’il y a de mort dans les forêts. La plainte légère des petites feuilles arrachées ne connut jamais de plus secret écho, ne trouva chant plus semblable et plus mystérieux que ceux que lui renvoya ce cœur tout empli de la grande voix des bois. Cette vie douce, grise, « clandestine à force d’être modeste »[[24]](#footnote-24) ne peut pas être évoquée autrement que près des arbres. Il n’est pas de décor qui convienne davantage à cette âme chaste et belle — qui ne souffrit jamais de la nature, mais des hommes — plus que ce prestige des frondaisons.

L’œuvre de Senancour c’est une source, à l’ombre. On a soif, on se penche et l’on boit ; mais l’onde est trop forte à nos cœurs sans passion ; elle excite leur ardeur et ne les apaise point. Voilà le tort ; il vient de nous et non de Senancour. Ce n’est pas lui qui est trop ancien, ni ses paroles qui sont trop vieilles. Mais nous n’avons pas sa pureté. Devant sa quiétude nous nous trouvons tellement vains et bruyants, qu’il semble que nous ne possédons plus, pour entrer dans sa cathédrale, qui est faite de tous les hêtres et de tous les peupliers des bois, le respect nécessaire. Cependant cette œuvre est si belle, elle vit d’une telle ardeur que je crois bien que nous goûterons de la joie à y revenir encore.

Senancour avait une vraie philosophie. Ce poète pensait, ce promeneur raisonnait. A l’exemple de Rousseau, il allait dans les bois et cueillait des simples ; mais Senancour — mieux que Rousseau — tirait les raisons de ses cueillettes. Nul —ainsi que lui — ne comprit qu’il n’y a que des systèmes et peu de vérités. S’il savait ce qu’offrent d’immuable sagesse les ormes et les châtaigniers, il savait aussi ce que présentent de mobile les idées des hommes. Il disait de Marc Aurèle : « Je l’ai lu ; il ne m’a point surpris ; je conçois les vertus difficiles et jusqu’à l’héroïsme des monastères. Tout cela peut animer mon âme et ne la remplit pas. Cette brouette que je charge de fruits et que je pousse doucement la soutient mieux. »

Voilà Senancour en peu de mots. Appelé à choisir entre une pensée d’homme et les treilles gonflées de son petit bois d’Armand, il n’hésite pas, cueille la grappe et la mange. Nul, mieux qu’Obermann, ne sait que les discours peuvent être parfois harmonieux ; mais il croit que les fruits sont meilleurs. C’est un conseiller de volupté.

\*\*\*

Grâce à la beauté de ses bois, à celle de ses prairies, au régime de ses eaux, le Valois est l’un des plus riants coins de France. La pente molle des collines, la fraîcheur des campagnes, le petit bruit des rivières bordées de moulins, le calme des étangs n’offrent, nulle part ailleurs, ensemble plus heureux. Là se groupent les forêts aux routes carrossables de Coye et de Chantilly, de Pontarmé et d’Ermenonville ; là de beaux lacs s’étendent et de gracieuses rivières, la Thève, la Launette, la Nonette se répandent dans les prés quelles traversent. Une vaste végétation couvre ce sol fertile ; les chemins sont ombreux qui mènent aux villages ; ceux-ci ont gardé leur aspect rustique, leurs vieux moulins, leurs murs à auvents et ces petites maisons où les poutres sont visibles. Il faut, par un matin de printemps ou d’été, avoir gravi en carriole ou à pied la longue route qui mène de Senlis à Ermenonville en passant par Chaalis ou celle qui descend de Fontaine-les-Corps-Nuds à Mortefontaine — par le pavé d’Avesnes — pour mieux découvrir, dans leur diversité, ces aspects du Valois qui n’ont d’égaux en France que ceux de la Touraine.

Senancour connut ces sites dès l’enfance. On le plaça, tout jeune, chez un curé de campagne, à moins d’une lieue d’Ermenonville. Alors, c’était déjà un petit garçon rêveur, épris de solitude et de verdure. M. de Boisjolin qui le connut en ce temps-là, a dit à Sainte-Beuve comment cet enfant chétif, timide et casanier commença de s’éveiller aux beautés de la nature. A sept ans, il savait la géographie, aimait les îles, avait le goût des voyages et, dans ses rêves fiévreux, songeait d’Otaïti, des Antilles et de Java. Son petit cœur sensible vibra extrêmement tôt aux spectacles naturels. Les longues veillées au presbytère, devant la carte ouverte, la sphère veinée de lignes et teintée de taches légères le préparaient à des nuits sans sommeil. Tenu éveillé, il songeait aux lectures et, durant de longues heures, cette plainte qui vient des bois lui semblait comme le bruit du vent sur la mer ; le craquement des peupliers, le petit bruissement du lierre lui devenaient autant de familiers et lointains appels que son cœur écoutait comme ceux des voyages. A l’aube, le bon prêtre et lui partaient par les bois. Senancour suivait le vieillard au chevet des malades, à la veillée des fermes, aux travaux de la saison. A Ver, Loisy ou Montlognon ils promenèrent ensemble leur rêverie inquiète. Et c’est ainsi que l’enfant connut d’étranges histoires, et ce qu’on disait de ces soirées mystérieuses du château d’Ermenonville, où se réunissaient les Illuminés. Le prêtre savait les légendes du pays. Il les dit à l’enfant. Senancour sut que tout a un sens dans les forêts, que les arbres sont habités des nymphes, les lacs par des ondines et que les racines des chênes ne sont parfois que le pied racorni d’un sylvain. A Loisy, il vit les beaux joueurs d’arcs qui lancent sur un but des flèches effilées ; il vit le bal de Chaalis et les chasses de Condé. Il trouva cette contrée attrayante et superbe et, depuis que lui fut révélée la présence, dans les bois, de mille êtres invisibles et charmants, il ne cessa de chercher à connaître le puissant secret de la vie mystérieuse que cachent les forêts. Un jour que, par le chemin de Senlis, il s’était, par mégarde, glissé dans le domaine de M. de Girardin, il vit venir à lui un étrange vieillard. C’était un petit homme maigre, à la face tourmentée, coiffé de façon orientale, chaussé de bas à la mode ancienne et qui cherchait des herbes en se penchant sur les pelouses. Ce vieillard passa près de l’enfant, absorbé dans sa recherche et ne voyant rien du monde que les fleurs cachées. Ainsi Senancour apprit à étendre aux herbes et aux plantes les plus humbles son ardent amour. Peu de temps après il sut aussi que le vieillard était mort et qu’on l’appelait Jean-Jacques Rousseau. L’enfant demanda à voir le tombeau du sage. Et on le mena dans l’île des Peupliers, où il vit une sorte d’autel blanc avec des inscriptions. Ce site, d’une grandeur tranquille, n’a rien de funéraire. Une barque se détache du bord et conduit au rivage planté d’aulnes et de coudriers. Les peupliers étendent, au-dessus du tombeau, la permanente symphonie de leur murmure. Le bruit des eaux s’ajoute à leur chant. Le tombeau est bordé de lauriers et de buis rustiques. C’est là que vint Senancour enfant. Ce spectacle sacré demeura si vivace dans son cœur que plus jamais il ne put l’en effacer. Devenu, plus tard, le poète d’Obermann, il tint à retrouver cette contrée exquise. Il reconnut le tombeau, l’île abandonnée et le parc habité des souvenirs de Jean-Jacques. Il suivit le cours argenté de la Nonette, revit les bois où il avait joué, le presbytère sans pasteur et, le cœur étreint de l’émotion indicible des souvenirs, baisa le seuil rustique de cette maison amie où, pour la première fois, la troublante nature vint se montrer à lui parée de toutes les grâces. Quand il parvint à Senlis le soleil était haut dans le ciel, les bois baignés de brume, la flèche de la cathédrale fondue dans l’air du soir. Le voyageur prit les faubourgs, la petite *Place au Beurre* et fut bientôt à la Villemétrie chez son ami, l’ancien garde-du-corps de Sautray. Cette campagne est avenante, plantée de tous les arbres les plus beaux de la contrée ; la Nonette la traverse. Ainsi la même rivière qui berça, dans le passé, les rêveries ardentes du promeneur solitaire devait mêler son murmure léger aux *Rêveries* nouvelles que Senancour conçut sur ses rives.[[25]](#footnote-25)

\*\*\*

Le génie de Senancour suivit la courbe des paysages ; à mesure que s’offrirent à sa vue de nouveaux sites, sa conception du monde prit forme et grandit. Naissante à Ermenonville, elle se développa à Fontainebleau ; au contact des beaux lacs de Genève et de Bienne se fit sereine et grave ; enfin, au spectacle enchanteur des belles Alpes, atteignit jusqu’à la grandeur. Voilà une vie discrète, aux étapes silencieuses. Elle avance en bel ordre, part des campagnes françaises pour atteindre, par les Alpes, aux sommets. Senancour suit cette courbe idéale qui passe par la cime des bois et s’élève jusqu’aux pics les plus hauts des monts. Parvenu au sommet son regard contemple le monde et l’embrasse tout entier. La vie universelle palpite à ses pieds. Elle va depuis l’humble bruyère jusqu’à l’altier sapin. C’est un hymne prodigieux, d’une harmonie sauvage. Les montagnes sont de grandes confidentes. Elles contemplent, du haut des glaciers éternels, la vaine agitation des hommes ; ce sont des témoins tranquilles de nos douleurs ; leur indifférence vient de leur majesté ; elles sont insensibles aux impulsions de nos cœurs, mais aident à les calmer. Le solitaire qui vivrait dans les montagnes et reviendrait, longtemps après, vers les villes, serait aussi étonné que le sont ces pâtres des Alpes, perdus dans les plateaux, qui ne redescendent chez eux que quand les neiges les chassent : il trouverait les visages changés, le foyer étroit, le village petit et toutes les querelles des hommes sans grandeur.

S’il y a une initiation à la nature, je crois que personne ne la suit dans un ordre plus parfait que Senancour. Ce qui donne à *Obermann*, aux *Rêveries*, à plusieurs pages *d’Isabelle* et du livre sur l’*Amour,* un si harmonieux ensemble c’est moins l’enchaînement des épisodes secondaires que la belle direction que suit l’auteur dans ses voyages. Parti de la vallée, Senancour passe par le lac et la forêt et vient demander aux monts leur consolante retraite. L’histoire d’Obermann n’a pas d’autre intrigue. Commencée à Paris, l’auteur l’achève à Fribourg et ses méditations suivent, dans les voyages, les pas du promeneur. Il n’est pas, pour qui sait y lire, de plus merveilleux livre que la nature. Là, toute minute offre un spectacle ; chaque pas fait découvrir un monde ; le repos même est charmant et laisse aux yeux le loisir de pénétrer mieux la beauté de chaque aspect. Senancour le sent. Il écrit : « L’art de jouir est le seul art de l’être qui modifie et sent son existence. » Le cœur d’un tel homme est si sensible que rien de ce qui le touche ne peut le laisser indifférent et que c’est avec une joie sans cesse nouvelle, une surprise permanente qu’il embrasse tout ce qui croît, accueille tout ce qui passe et reçoit, de tout ce qui vit, le mouvement intérieur. De ce contact perpétuel avec la nature, de cette intime communion avec tout ce qui germe, naît et fleurit, de cet admirable renouvellement des saisons qui, chaque année, renouvelle aussi son cœur et l’agite, Senancour acquiert la redoutable certitude que rien de ce qu’enseignent les hommes n’est réel, qu’il n’est de bonheur qu’à l’écart et que c’est seulement dans la retraite que le sage peut, sans crainte, méditer sur le monde et sur les lois du temps. Les cultes conventionnels, le fétichisme pour un dieu invisible, les châtiments religieux lui semblent autant de blasphèmes qu’il ne peut pas entendre. L’insidieuse nature lui apparaît si belle qu’il ne voit Dieu qu’en elle et que c’est chez elle seulement qu’il le veut adorer. A dix-neuf ans, invité par son père, au sortir du collège de la Marche, à entrer au Séminaire de Saint-Sulpice, Senancour se révolte, se cabre devant le sacrifice exigé et quitte la ville odieuse pour venir, près de sa mère, à Fontainebleau, consulter sa conscience. Nous pouvons croire que c’est ici la seconde de ses étapes. La vue des roches escarpées, des gorges abruptes, des arbres millénaires lui offrit de la nature un aspect que les sites plus riants du Valois ne lui avaient pas montré. Son penchant pour la solitude, déjà si prononcé, s’accentua davantage au contact de ces bois. Senancour, à un âge où d’autres hommes cherchent le bruit et le monde, ne songeait plus qu’à vivre loin de toute activité, dans la retraite qu’il avait choisie. Alors les voyageurs, instruits des légendes, contaient qu’un terrassier nommé Lallemand, dégoûté du monde, s’était retiré dans la forêt et, dans le site qui se trouve entre le plateau de Belle-Croix et Valvins, avait choisi la demeure primitive d’une caverne. Senancour fut extrêmement frappé de cet exemple. La source d’Obermann est ici. Cette exquise création du génie de Senancour a pris naissance à l’ombre des bouleaux de la forêt. Obermann n’est autre qu’un Lallemand plus lettré et plus fin, un solitaire ému devant les grands bois. Cette sorte de souterrain où vécut Obermann « fermée en partie naturellement par les rocs, et en partie par les grès rassemblés, par les branches de genévrier, de la bruyère et de la mousse », existe encore à la Roche d’Avon ; on le nomme le manoir d’Obermann. Le sentier du solitaire d’Avon, le Val rocheux de Senancour mènent à ce lieu sauvage. C’est là, que, pour la seconde fois de sa vie, le poète ressentit, à la vue des arbres, le tremblement sacré d’une pieuse adoration. Les endroits isolés de ces sites étaient ceux qui plaisaient le plus à cette âme. L’odeur âcre du genièvre, des bruyères mouillées du matin, le parfum du seringat ou de la menthe sauvage, accompagnaient ses pas et le suivaient longtemps. Lui-même a dit sa joie ardente et le bonheur de tout son être ému devant l’imposante force des bois et des rochers et sa surprise et la joie de ses regards à surprendre, au milieu de ces sites, le mouvement onduleux de la vie animale, l’éveil des fleurs, le chant des oiseaux et cette fuite rapide du lièvre ou du daim étonnés de sa présence. Dès lors, la nature donne l’ordre à ses jours, inspire son génie, le soumet à ses lois. Il tire d’elle toute vie, toute substance, tout amour, et, même éloigné, demeure tout vêtu d’elle, à l’exemple de ce centaure de Maurice de Guérin qui, revenu sur la rive, gardait du beau fleuve le parfum humide.

\*\*\*

O « formes alpiennes ! » Altitudes, glaciers implacables, neiges pures et tranquilles, quelle impression vous fîtes sur ce génie amer ! Et vous torrents fougueux, abîmes, cimes apparues, eaux dormantes des beaux lacs, de quelle vive impulsion vous soulevâtes ce cœur prêt à vous adorer ! Venu de Senlis à Fribourg en passant par Fontainebleau, Senancour, ébloui, voit son rêve grandir à mesure qu’il avance. Aux plaines fertiles et fraîches mais monotones, aux bois espacés de la France, aux rivières lentes et douces qu’il a, tant de fois, franchies, aux collines onduleuses, le voyageur voit succéder les premières pentes rocheuses du Jura. Le voici dans les monts. Le soir les troupeaux redescendent, agitent, sous le couvert des bois, le tintement des clarines ; le soleil, à son tour, décroît sur les crêtes, et ne laisse, derrière lui, qu’une grande lueur rose d’une couleur charmante ; enveloppés de brume légère les petits villages s’animent des seules lueurs de la veillée ; le clocher aigu, à peine visible, se confond aux cimes tremblantes des pins ; au seuil des métairies, les vaches et les moutons se pressent, et le chien du berger, en japant joyeusement, annonce le, soir venu et le repos gagné. Bientôt le brouillard fluide couvre tout le paysage et la chute lointaine d’un torrent invisible est le seul chant naturel que le voyageur ému entende venir à lui du fond de la vallée. Celui qui marche est jeune. Il oublie qu’il vient de France et qu’il fuit sa patrie parce qu’il est émigré. Tout à l’heure, il sera l’hôte des villageois : assis devant le foyer, il partagera le pain cordial de ses amis nouveaux. Son cœur, débordant de l’ivresse de toutes les merveilles qu’il vient de contempler, se laissera aller au calme de cette soirée paisible. Il dira dans un élan d’indicible émotion :« Un sentiment impérieux m’attache à toutes les impressions aimantes ; mon cœur, plein de lui-même, de l’humanité et de l’accord primitif des êtres n’a jamais connu de passions personnelles et irascibles. » Le désir de se confondre à tout ce qu’il adore le pousse plus avant sur les chemins. Ce que voudrait Senancour ce serait de mêler sa vie à celle de la nature et de si bien s’identifier à tout ce qui croît, verdit, pousse et se développe que lui-même ne serait plus que pareil à ces torrents limpides, à ces pins gigantesques, à ces monts que son cœur a le sauvage désir d’étreindre.

Que sera-ce demain dans les monts de l’Ober Aargau ou de l’Oberland, dans les gorges perdues qui descendent, sillonnées de rivières, des Alpes vers Fribourg ? Ebloui de tant de merveilles, Senancour ne saura plus que gémir devant l’anéantissement qui pèse sur son cœur et l’empêche d’exprimer, avec toute sa force, l’éclat de cette nature. « Les souvenirs apportés des plaines » habitent encore en lui. Il n’est pas accoutumé aux sommets. Et ce n’est pas aussitôt que le génie d’Obermann peut trouver ces limpides accents par quoi se traduira son harmonieux amour. Bientôt celui-ci trouvera à s’objectiver. Venu à Fribourg, Pyvert de Senancour rencontrera, dans une famille amie, la jeune fille qui devait devenir sa compagne. Il trouvera auprès d’elle, le calme accueillant, le tranquille repos et ce joug délicieux qui tempère la passion et met de l’ordre dans le génie. Ainsi fixé Senancour aimera cette patrie nouvelle. De Fribourg il descendra vers Berne, vers Aarberg, verra le lac de Bienne, l’île Saint-Pierre et ce sublime rivage où Jean-Jacques a passé. Ces sites harmonieux ont gardé, de la présence de Rousseau, une beauté émouvante. Senancour ne vit pas sans émoi cette île Saint-Pierre, à peine plus grande que celle des Peupliers, où le nouveau Philoctète se retira loin des hommes. « O nature ! O ma mère ! » disait Jean-Jacques Rousseau en abordant ici, me voici sous ta seule garde ! » Et Senancour les larmes aux yeux, se confie, comme Jean-Jacques, au calme envahisseur de ce lac enchanté. Ainsi le précède le souvenir du Genevois. Il l’a vu à Ermenonville, il le rencontre à Bienne, et bientôt, sur les pentes du Valais, le retrouvera encore. Prestige de l’*Héloïse !* Lettres enflammées que le plus amer des hommes conçut un jour, ici, dans le feu de son génie, vous ajoutâtes si bien aux beautés naturelles de ces sites que ceux-cine vivront dans la mémoire humaine qu’autant que les noms de Saint-Preux, de Julie et de Wolmar aideront à les porter, dans le temps, d’âge en âge. Où Jean-Jacques a passé, passèrent Corinne et lord Byron. Mais que sont ces noms à côté de celui de l’homme adorable qui peupla cette contrée de créatures passionnées et vivantes ? Un jour qu’il avait fui Saint-Point pour Chambéry et, le cœur tout empli du souvenir de cet homme, était venu jusqu’au lac, le grand Lamartine avait dit, dans un hymne limpide :

Je vois d’ici verdir les pentes de Clarens,

Des rêves de Rousseau, fantastiques royaumes,

Plus réels, plus peuplés de ses divins fantômes

Que si vingt nations sans gloire et sans amour

Avaient creusé mille ans leurs lits dans ce séjour :

Tant l’idée est puissante à créer sa patrie !

Voilà ces prés, ces eaux, ces rocs de Meillerie,

Ces vallons suspendus sur celui du Valais,

Ces soleils scintillants sur les bois des chalets,

Où des simples des champs en cueillant le dictame,

Dans leur plus frais parfum il aspira son âme !

Senancour, avant Lamartine, reçut l’auguste impression de ces souvenirs. La vue de ces pics, de « cette immense plaine d’eau que le lac forme au sein des Alpes, de ces riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura, couronne le tableau»,[[26]](#footnote-26) du mont Blanc, le jeta dans une émotion indicible, dans ce trouble sacré du cœur, dont les pages les plus belles d’*Obermann* sont inspirées. Enfin Senancour comprend la gloire des montagnes, ce que dégage de divin leur séjour plus élevé. « Je vis, dit-il, que malgré la lenteur des mouvements apparents, c’est dans les montagnes, sur les cimes paisibles, que la pensée, moins pressée, est plus véritablement active. »

Plus tard, quand l’amertume des hommes et le silence du temps l’auront jeté dans l’oubli obscur où il faillit mourir, Senancour, en présence des jours chétifs de sa maturité, se souviendra de ce temps où, comme un montagnard, il gravissait, de pente en pente, les belles Alpes hautaines. Alors c’est l’hymne universel, le chant, œcuménique que laisse éclater son cœur plein du robuste passé :« Souvent, dit-il, alors, au sein des montagnes, quand les vents engouffrés dans leurs gorges, pressaient les flots de leurs lacs solitaires, je recevais, du perpétuel roulement des vagues expirantes, le sentiment profond de l’instabilité des choses et de l’éternel renouvellement du monde… Ainsi livrés à tout ce qui s’agite et se succède autour de nous, affectés par l’oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s’avance, modifiés accidentellement dans cette sphère toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l’ombre, le bruit d’un insecte, l’odeur émanée d’une herbe, tout cet univers qui végète ou se minéralisé sous nos pieds ; nous changeons selon ses formes instantanées, nous sommes mus de son mouvement, nous vivons de sa vie. » Le cœur d’Obermann est à l’image de cette nature. Il est impétueux, torrentiel ; il vit d’une passion ardente mais pure. C’était Julie que Saint-Preux aimait dans la nature. Senancour aime son amante, mais ne l’aime pas davantage qu’une des formes naturelles éparses : un arbre, un mont, ou la fleur discrète qui se cache sous la neige. Qu’est cela auprès de l’immense planète, de la tyrannique nature et de ce monde prodigieux que les Alpes lui révèlent ? Jules Levallois, le regretté biographe de Senancour, a dit que, connu à peine en France, *Obermann* était lu assidûment en Norvège, en Finlande et les pays du Nord. Il n’est pas de livre qui convienne mieux aux peuples des sommets blancs.

\*\*\*

Le destin d’*Obermann* n’est pas moins étrange que celui de son auteur. Paru en 1804, un an avant *René*, ce livre passa presque inaperçu. Alors le monde anxieux, modifié dans son ordre par une révolution inouïe, ne vivait plus que par le souffle de l’homme qui l’avait conquis. La pensée de Bonaparte, en objectivant celle de l’Univers, ne permettait point aux hommes de se détacher d’elle. Paru en 1805, au lendemain de la stupeur que tant de gloire éveillait, *René* eut le loisir d’être lu. Mais on ne lisait pas en 1804. Et le livre tout trempé de nature, imprégné du parfum des Alpes et de celui des forêts que Senancour apportait avec lui ne toucha point ces cœurs distraits d’autres desseins. Ces proses molles et chantantes, ces hymnes rustiques et protonds laissèrent indifférent un peuple tout occupé de la guerre. Les pages de Senancour subirent le sort de celles de Chénier. Perdues dans le tourment du siècle elles ne reparurent que plus tard, à l’heure du romantisme. Mais on sait ce qu’il en est de ces résurrections. Une œuvre parfaitement belle, de conception neuve et hardie, ajournée de trente années dans sa gloire, peut avoir à souffrir de ce retard malheureux. Réédité, en 1833, avec une préface de Sainte-Beuve, en 1834, avec une préface de George Sand, *Obermann* ne naquit réellement à la gloire qu’après que tous les fiévreux héros de Byron, de Benjamin Constant, de Lamartine, de Musset et de Sainte-Beuve lui-même eurent tenu le monde sous le charme de leur voix. Conçu avant Manfred, Adolphe, Jocelyn, Rolla et Joseph Delorme, Obermann enchanta mais ne surprit point. Il semblait que les accents de cette plainte ne fussent pas nouveaux. Attentif à saisir l’écho de tout qui semblait traduire l’inquiétude de sa pensée, le siècle parut accueillir Senancour moins comme un maître que comme un disciple. Je ne crois pas que cette âme d’élite en souffrit réellement. Senancour était parvenu à une telle indifférence du jugement des hommes que la sorte de succès qu’on lui fit plus tard le trouva comme désabusé. Le mouvement de son cœur, réglé sur celui de la nature, ne s’en troubla pas d’une ligne ; sa pudeur n’en fut pas atteinte. Il continua de vivre à l’écart, avec la certitude que tout ce qu’on peut écrire n’a guère plus de valeur dans l’ordre universel, que le mouvement d’un insecte ou l’éclosion d’une fleur. Il savait que sa pensée était trop belle, d’une saveur trop attirante, pour demeurer perdue. Le cœur d’Obermann était semblable à celui de trop d’hommes de ce temps là pour rester ignoré de ceux qui le devaient connaître. Ainsi Senancour ne vint au public qu’après que quelques âmes exceptionnelles, éblouies de son génie, l’eurent désigné à l’attention du petit groupe des esprits supérieurs. Jules Levallois a pensé que Jean-Jacques Ampère trouva un exemplaire d’*Obermann* sur le quai, en fut transporté d’enthousiasme et le livra aux lectures de ses amis d’Auteuil. C’est d’Auteuil, que le comte Destutt de Tracy, ce grand esprit que les orages révolutionnaires aussi bien que les méditations spéculatives les plus hautes avaient mené à l’expression la plus pure de l’idéologie rationnelle, groupait dans le salon Helvétius devenu sien, une société choisie de philosophes et de penseurs. Daunou, Guinguené, Volney, M. Joseph Chénier, de Gérando, Ampère, Laromiguière, l’illustre Maine de Birancomposaient ce cénacle unique. Le livre *d’Obermann,* tombant dans ce milieu ardent de jeunes intelligences y souleva de passionnants débats. Irrités de voir avec quelle désinvolture Chateaubriand, reprenant le grand courant naturiste du xviiie siècle, en modifiait l’esprit au moyen de la religion, ces hommes admirables accueillirent Senancour comme l’un des rares talents capables de soutenir, par une forme harmonieuse, leur pensée commune.[[27]](#footnote-27)

Le procès que, vers 1827, le pouvoir intenta à Senancour, pour son *Résumé de l’histoire des traditions morales et religieuses*, acheva de sortir de l’ombre la figure d’un homme jusque-là peu connu. Le procureur du roi, Levavasseur, reprocha vivement à l’auteur, au cours du procès, l’impertinence philosophique avec laquelle il avait soumis la religion à son examen. Berville, le même avocat qui avait défendu Paul-Louis Courier des attaques cléricales, répliqua à Levavasseur. Ce procès eut un grand retentissement et se termina par l’acquittement de l’auteur. L’admirable panthéisme de Senancour, taxé d’athéisme par les ignorants, ne fit pas qu’affirmer l’indépendance d’un caractère d’élite ; il amena son auteur à poser les bases de cette histoire religieuse où s’illustrèrent depuis, à des titres différents, Strauss, de Coulanges et notre Ernest Renan.

Surpris autant qu’éblouis de la merveilleuse alliance que Senancour apportait par ses œuvres à leur philosophie, les amis d’Auteuil témoignèrent leur reconnaissance au poète en répandant son nom dans les milieux lettrés. Ainsi parvint, par Ballanche, par Ampère, par Jules Bastide, jusqu’à la génération frénétique de 1830, le nom d’Obermann.[[28]](#footnote-28) L’enthousiasme soulevé, dans le milieu d’Auteuil, par la venue d’Obermann, était si extrême qu’il semble que pendant longtemps, ceux des hommes exceptionnels qui se groupaient chez Destutt de Tracy, ne purent s’éloigner d’un héros qu’ils aimaient comme un frère. Senancour avait le don du paysage. Ses ardentes descriptions ont le moelleux de Claude, la ligne de Poussin et cet éclat tranquille dont la présence évoque des souvenirs d’Elysée ; elles donnent, à ceux qui les lisent, le désir insatiable de connaître une nature dont le prestige est si grand que la pensée en garde le désir secret. « O mon ami, écrivait, de France, Jules Bastide à Ampère, alors de passage en Suisse, après une lecture d’Obermann, tu es donc à Vevey ; tu as vu Clarens, Meillerie, Chillon. Tout cela doit te paraître un songe. Tu as vu la lune monter sur le Velan… » Sainte-Beuve, George Sand, grisés de désordre romantique, ne comprirent pas complètement l’amertume d’Obermann. Sainte-Beuve disait :« Obermann ne sait ce qu’il est, ce qu’il veut.… » C’est un être « qui gémit sans cause, qui désire sans objet et qui ne voit rien, sinon qu’il n’est pas à sa place ; enfin qui se traîne dans le vide et dans un infini désordre d’ennui... » Et George Sand : « Obermann est un génie malade ; je l’ai bien aimé, je l’aime encore ce livre étrange si admirablement mal fait ; mais j’aime encore mieux un bel arbre qui se porte bien… »

Senancour venait trop tard ; son heure était passée. La jeune génération, émue d’une plainte si belle, surprise d’accents si harmonieux, considéra un instant cet homme avec respect ; mais de nouveaux destins entraînaient son ardeur, de nouveaux poètes la sollicitaient. Son culte pour Senancour plus déférent que réel, partait moins du cœur que de l’intelligence.[[29]](#footnote-29)

\*\*\*

Senancour mena jusqu’à la fin une vie noble et cachée. Ses jours s’écoulèrent en bel ordre. Les joies qu’il eut furent toujours graves ; son cœur n’en connut que d’excessives et c’est pour cela sans doute qu’il les vécut sans tumulte. Ses plus hautes allégresses venaient toutes de la nature ; c’est ce qui explique le caractère sacré de ses émotions. Voilà la vraie source. Elle est dans les bois. Obermann le savait et ne cessa d’y boire. L’union qu’il avait contractée à Fribourg, bien que malheureuse, ne le poussa jamais à blasphémer l’amour. Ce brûlant sujet était celui auquel il revenait volontiers. Jules Levallois laisse entendre que le livre de l’*Amour* fut, des ouvrages de Senancour, celui de tous auquel leur auteur préférait travailler.

Il est vrai que sa grande âme scintille tout entière dans ces pages qu’anime une tranquille ardeur. Elle y vit, y palpite d’un souffle pur et serein.[[30]](#footnote-30) Le rêve qu’il a conçu d’une idéale épouse, donne à ce bel ouvrage un reflet adorable. « Une femme vraiment aimable est, dit le poète, comme une harmonie parfaite pour les affections de l’homme. »Le contour d’un beau sein l’enivre. Il veut que celle qu’il a choisie ait la forme de Vénus Adonias… Et ce rêve d’une beauté vaporeuse, se précise parfois en lui, au point qu’il le voudrait plus proche de sa pensée. Ses notes posthumes abondent en désirs réprimés, en souhaits inexaucés d’affection infinie. « Je n’imagine rien de plus doux sur la terre humaine, écrit-il dans ces feuilles retrouvées, que de se confier avec une femme tranquille et aimable, dans une cabane heureusement située… » Cette cabane serait bâtie, près d’un lac, sur une pente inclinée. Des sapins l’ombrageraient, et des châtaigniers : « Derrière est un clos où sont rassemblés des légumes et des fruits… ».« Voilà peu de choses en un sens, dit Senancour, mais je ne l’aurai jamais… » Parole désolée, mais qui peint bien le destin de ce malheureux homme.

Atteint de maux divers dont le moins pénible n’était pas cette misanthropie qui faisait de lui le frère de Jean-Jacques Rousseau, Senancour, s’était retiré à Paris, rue de la Cerisaie, dans une maison modeste, précédée d’un jardin. C’est là que vinrent le visiter Nodier, Ballanche, Pierre Leroux, ses fidèles d’Auteuil et cet étrange Latouche qui fut un frère obscur de son génie. Senancour, perclus, privé de l’horizon de ses montagnes, recevait sous les lilas. Sa fierté le rendait silencieux. Son sourire attristé trahissait le mal intérieur. Mademoiselle Eulalie de Senancour, avec une pieuse adoration, les soins les plus tendres du cœur, veilla la vieillesse de son père. Au mois de janvier 1846, Senancour, âgé de soixante-seize ans, sentit s’éteindre en lui les dernières forces de sa nature. Il avait demandé à mourir devant les arbres, « sous le soleil, sous le ciel immense, afin que, laissant la vie qui passe, il pût retrouver quelque chose de l’illusion infinie. » Mademoiselle de Senancour exauça ce vœu dernier de son père. Elle l’amena à Saint-Cloud. Et c’est là, à la face orgueilleuse des chênes, devant le bois dépouillé, que mourut le poète méconnu d’*Obermann.* La plainte du vent d’hiver, la chute de la première neige vinrent, jusqu’à l’heure finale, rappeler à sa mémoire le souvenir des belles Alpes, de ces cimes des monts qu’il avait tant aimées.

# Henri de Latouche à la Vallée aux Loups.

« Il y a, dans ma vie, deux matinées un peu pluvieuses comme je les aime. L’une c’était à Aunay, surnommé également la Vallèe-aux-Lonps. »

Jean MOREAS

A Henri de Régnier.

Jean-Jacques à Montmorency, Bernardin de Saint-Pierre à Eragny ou Senancour à Roche-d’Avon, ne s’approchèrent pas plus passionnément de la Nature que Thabaud de Latouche à la Vallée-aux-Loups. La petite maison qu’il habita entre Aulnay et Châtenay, au pied du plateau de Malabry, non loin de Plessis-Piquet, entourée de pins et de châtaigniers, à deux pas de celle où M. de Chateaubriand était venu méditer, abrita longtemps de son mystère le fiévreux abandon de cet homme triste et charmant. Il sied revenir parfois en ces lieux mémorables, non pas le dimanche quand une jeunesse joyeuse emplit de rires les bosquets de Robinson et de Verrières, mais à une heure de semaine où tout se fait repos et calme au-dessus de ces bouquets d’arbres étagés en gradins, de ces parcs abandonnés, de ces chemins larges et ombreux qu’égayent seuls les oiseaux. C’est le propre des grands désolés de rechercher la solitude qui s’offre au milieu des merveilles des forêts et des champs, à l’isolement du cœur et l’abattement des sens. M. de Latouche n’y faillit point. On a beaucoup médit d’une misanthropie qu’il avait naturelle, et de cet éloignement qu’il montra par la suite pour toutes les choses du monde. Lui-même se nommait « le paysan de la Vallée-aux-Loups *»[[31]](#footnote-31)* et se plaisait à chérir ces solitudes rustiques qui convenaient à merveille à sa mélancolie. Je pense qu’il n’a rien écrit de plus durable que les pages embaumées des parfums de la clairière qu’il a consacrées à ces sites aujourd’hui profanés. Ce Berrichon, qui eût pu devenir, avec un peu plus d’ordre dans le talent, un grand poète romantique, ne vivra dans les mémoires que par l’amour qu’il montra aux vers d’André Chénier et aux arbres de son Val. C’était un homme doux et bizarre, plein d’un génie étrange et tourmenté. Beaucoup de ses romans aventureux sont à peu près illisibles aujourd’hui ; son style n’a pas la forme solide qui protège de la mort les écrits trop hâtifs. Mais il est, dans son œuvre, des pages où il semble que sa pensée ait pris une forme plus durable : celles où il parle de son Val, où il évoque les champs et célèbre la campagne. Son plus grand titre de gloire n’est pas seulement d’avoir arraché Chénier à l’oubli ou d’avoir éveillé les jeunes plumes ardentes d’une Sand, d’un Balzac ou d’un Charles de Bernard, d’avoir osé, le premier, faire se plaindre une Valmore ; il est aussi d’avoir célébré tout ce coin de l’Ile de France qui va de Fontenay-aux-Roses aux bois de Vincennes et de Marly. Pas plus que les autres grands naturistes ses émules, Thabaud de Latouche ne sut joyeusement s’approcher de la nature. Cette grande enchanteresse, dont les retraites verdoyantes n’avaient point su verser le baume consolateur au cœur de Bernardin, de Senancour et de Rousseau, ne calma point le mal secret de ce poète attristé.

La peine cachée d’Obermann et de Dominique est commune à ces hommes poétiques et malheureux. Le calme des forêts, l’apaisement des campagnes ou des monts ne font qu’exacerber ces Alcestes romantiques. Mais ce mal est charmant et cette peine délicieuse. Nous aimons à rouvrir ces anciens livres fanés où des chagrins sincères, souvent véritables, racontés naïvement par ces hommes candides, nous émeuvent comme les fleurs toujours odorantes d’un herbier ancien.

\*\*\*

Henri de Latouche a été au devant de toutes les gloires littéraires de son temps ; il a aidé à se connaître quelques-uns des plus grands écrivains de son époque. Cet homme, en qui la plus merveilleuse imagination se tarissait à chercher l’expression, ne cessa de rayonner sur une foule de jeunes hommes qu’il marqua de son empreinte.[[32]](#footnote-32) A Balzac, en compagnie de qui il vécut quelque temps à Paris, rue de Tournon, Latouche montra la voie où devait s’engager, avec *La Peau de Chagrin* et *La Physiologie du Mariage*, le génial romancier. Le Berrichon Félix Pyat lui emprunta sa verve et ses espoirs républicains ; Charles de Bernard, Lefèvre Deumier, Arnould Frémy, Jules Sandeau, vinrent demander à Latouche les conseils du début et les encouragements. H n’est pas jusqu’à Hugo adolescent qui ne fût admis à partager, en un jour d’illusion juvénile, le repas frugal du romancier de F*ragoletta*.[[33]](#footnote-33) Mais plus que les autres peut-être, Madame Sand dut au génie de Latouche ce don du style agreste qui devait l’illustrer. Le « vieil ægypan de la Vallée-aux-Loups, promenant Madame Sand le long des côteaux d’Aulnay ou de Sceaux, lui apprit le premier à sentir l’âme profonde de la Nature. »[[34]](#footnote-34)

George a conté elle-même, par le détail, le récit de son initiation et « comment, flottant entre les peintures de fleurs sur éventails et tabatières, les portraits à quinze francs et la littérature », elle vint heurter à la porte de cet homme étonnant. M. de Latouche se montra extrêmement sévère aux débuts de sa compatriote. « Sur dix articles que je lui fournissais, dit-elle, il n’en prenait pas souvent un seul, et il a longtemps allumé son feu avec mes efforts avortés. Il ne cessait de me dire que la facilité est le premier don de l’écrivain, que les chefs-d’œuvre sont courts : je le sentais, je le reconnaissais, mais je n’y pouvais rien ».

Enfin George écrivit *Indiana.* On va voir que le maître se montra ici plus rudement hostile que de coutume : « Un soir que j’étais dans ma mansarde, — écrit-elle, — M. de Latouche arriva. Je venais de recevoir les premiers exemplaires de mon livre ; ils étaient sur la table. Il s’empara avec vivacité d’un volume, coupa la première page avec ses doigts et commença à se moquer comme à l’ordinaire, s’écriant : « Ah !pastiche !pastiche !que me veux-tu ? Voilà du Balzac si ça peut ! » Et venant avec moi sur le balcon qui couronnait le toit de la maison, il me dit et me redit toutes les spirituelles choses qu’il m’avait déjà dites sur la nécessité d’être soi et de ne pas imiter les autres. Il me sembla d’abord qu’il était injuste cette fois ; et puis, à mesure qu’il parlait, je fus de son avis. Il me dit qu’il fallait retourner à mes aquarelles sur écrans et tabatières, ce qui m’amusait, certes, bien plus que le reste, mais dont je ne trouvais pas malheureusement le débit ».

Cependant la mauvaise humeur de ce juge irascible ne dura point, cette fois, au-delà de la lecture. Le lendemain l’auteur *d’Indiana* recevait de Latouche ces mots affectueux et laconiques :« Oh !mon enfant, que je suis content de vous ! » Un an environ après ce grand début, une brouille maladroite sépara les deux Berrichons. Cette brouille dura pendant dix années. Elle est plus à regretter peut-être pour le talent de Madame Sand que pour celui de Latouche. L’élève n’ayant plus le maître rigide auprès d’elle ne s’attacha plus aussi bien à perfectionner un genre où le goût de la nature ne devait pas suffire.

\*\*\*

L’attrait de Latouche, sa puissance sur les nouveaux venus, particulièrement sur les femmes, s’exerçaient ainsi qu’une fascination. Toute sa force sur le monde venait de sa parole pleine de séduction, de l’enchantement que suscitait, autour de sa personne, une ineffable grâce de parler et de convaincre. « Le son de sa voix, dit Sainte-Beuve, était flatteur, insinuant ; il avait de la sirène dans la voix. » Et Sainte-Beuve dit encore :« D’un cœur ardent et passionné, d’un tempérament vif et amoureux il avait un grand souci de sa personne et de ce qui mène à plaire. » Enfin le discret mystère dont il aimait cacher son passé d’aventures, le penchant qu’il affectait, dans sa vie et ses œuvres pour les figures de rêve, les amours voluptueuses et désexuées, presque cérébrales des êtres, le ton que lui-même affectait de montrer les manières d’une sorte d’Olivier romanesque et farouche lui valurent d’être, jusqu’à la fin de sa vie morose, suivi de femmes fidèles, exquises et malheureuses. N’a-t-on pas dit que « ce fut Mme Manson, la célèbre compromise du procès Fualdès, qui fut la première passion cérébrale de Latouche : très enthousiasmé de cette crâne bourgeoise de province qui, au cours de ses escapades sous costume masculin, se trouva impliquée dans l’histoire de la maison Bancal et de l’assassinat de Rodez, Latouche se constitua son défenseur et rédigea les mémoires justificatifs de cette amusante héroïne. »[[35]](#footnote-35) Sainte-Beuve, son ennemi mais qui le craignait pourtant, écrivit par la suite avec assez de justice sur les dévouements de femme qu’il sut inspirer. Blessée à mort de son amour, Mme Desbordes-Valmore, depuis son adolescence jusqu’à l’extrême moment de ses jours douloureux, ne cessa de porter en elle le souvenir perpétuel et toujours adoré de cet ingrat amant. La critique indiscrète, à qui rien n’est sacré, a mené grand tapage autour de cette liaison que la mort fut vraiment la première à rompre ; mais il apparaît bien que, de tous ceux qui cherchèrent à percer les raisons de cette énigme amoureuse, M. Léon Séché, dans son livre sur *Sainte-Beuve*, fut le seul écrivain qui fît justement le récit le plus acceptable. Le doux Ulric Guttinguer, écrit M. Séché « était au courant de cette intrigue. » C’est lui tout le premier qui en confia lesecret au cher panégyriste de Mme Valmore, à Sainte-Beuve lui-même. A ce moment là l’auteur de *Volupté* préparait, pour les *Pleurs* de la grande Marceline, son élogieux article. Ulric lui écrivit :« Vous voilà donc, mon cher ami, dans les vers de Madame Valmore, bien jolis par doux éclairs, et, comme des éclairs, étincelants dans l’obscurité. Vous y rencontrerez le Loup de la Vallée, dont elle ne s’est pas encore réveillée, dit Mme Duchambge, et pour qui ont été exhalés tous ces beaux élans de passion désolée, qui la mettent tant au-dessus et au-dessous des autres femmes. C’est l’André Chénier femelle, et le malheur, fiction, hélas !et réalité ! »« Je ne savais pas, répondait alors Sainte-Beuve à Guttinguer, que ce fût pour le loup que la colombe avait tant gémi. Je ne m’étonne plus que l’autre jour, elle m’en ait parlé. « Il est bon, » me disait-elle ; il n’aspire plus qu’au profond repos… »C’est-à-dire, n’est-ce pas, que *le loup* était déjà dans ses bois et que les futaies d’Aulnay, les arbres de sa vallée commençaient d’envelopper de leur grande ombre la permanente tristesse du poète misanthrope. A ce moment-là déjà le poids de tant d’années mortes, de tant d’œuvres réalisées, le mal physique enfin, dont il souffrait, le tenaient accablé. L’histoire de cette passion, aux mains mêmes de Sainte-Beuve, n’était plus que de la cendre ; mais cette cendre là était chaude et vivante. Le grand amour de Marceline y couvait tout entier, prêt, sous la première brise, à s’embraser encore :

J’étais à toi peut-être avant de t’avoir vu,

Ma vie en se formant fut promise à la tienne ;

Ton nom m’en avertit par un trouble imprévu,

Ton âme s’y cachait pour éveiller la mienne.

Je l’entendis un jour et je perdis la voix ;

Je l’écoutai longtemps, j’oubliai de répondre :

Mon être avec le tien venait de se confondre ;

Je crus qu’on m’appelait pour la première fois.

Savais-tu ce prodige ? Eh bien !sans te connaître

J’ai deviné par lui mon amant et mon maître...

Henri de Latouche, à qui est attribuée la paternité du premier enfant de Marceline, ne témoigna pas, pour celle dont la lyre devait embellir d’ardeur la poésie du siècle, d’un attachement irréprochable. L’oubli de son amant, écrit M. Léon Séché « lut la première grande douleur de Marceline. Dieu lui en envoya une plus grande encore en prenant son enfant :

J’ai tout perdu : mon enfant par la mort,

Et… dans quel temps !mon ami par l’absence,

Je n’ose dire, hélas !par l’inconstance.

Ce doute est le seul bien que m’ait laissé le sort...

Longtemps son cœur souffrit de ce premier abandon. Bien des années après, alors qu'elle passait dans Rome quelque journée de voyage, Marceline, par ces mots adressés à sa fidèle Duchambge, témoignait que rien en elle n'était mort du souvenir. « Et moi, disait-elle, sais-tu ce que je regrette de cette belle Rome ? La trace rêvée qu’il y a laissée de ses pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, si éternellement puissante sur moi. Je ne demanderais à Rome que cette illusion, je ne l’aurai pas ».

Le temps, ce puissant maître et qui soumet les cœurs, ne put jamais complètement effacer de la mémoire du cher grand poète, l’image de Latouche. C’est en souvenir de lui qu’elle donna plus tard, à sa touchante Ondine, le prénom d’Hyacinthe qui était aussi de ceux de M. Latouche. Ils eurent, un jour encore, la faiblesse de se revoir ; mais le poids des années les avait mieux vaincus que les regrets les plus grands ; ils renouèrent seulement la relation égale de deux cœurs poétiques. Plus tard, et presque à l’extrême d’une vie qu’elle traînait toujours désemparée, le pauvre poète des *Pleurs* trouva encore la force de tresser sur la tombe du *Loup de la Vallée,* ces phrases réparatrices :« Il semblait souvent gêné de vivre, et quand il se dégoûtait de l’illusion, quelle amertume revenait s’étendre sur cette fête passagère !… Admirer était, je crois, le besoin le, plus passionné de sa nature malade, car il était bien malade souvent et bien malheureux ! Non, ce n’était pas un méchant, mais un malade, car l’apparition seule d’un défaut dans ses idoles le jetait dans un profond désespoir, ce n’est pas trop dire… On la cru jaloux, littérairement parlant. Il ne l’a jamais été. Mais injuste, prévenu, oh !oui. Sa colère et son dédain étaient si grands, quand il se détrompait d’un talent, d’une vertu, d’une beauté, dont la découverte et la croyance l’avaient rempli de tant de joie ! Après, quelle ironie contre sa propre simplicité ! Comme il se déchirait d’avoir été volé, disait-il, par lui-même ! Il souffrait beaucoup ; croyez-le et ne l’oubliez jamais. Il s’attendrissait d’une fleur et la saluait d’un respect pieux. Puis il s’irritait d’oublier qu’elle est périssable. Il levait les épaules et la jetait dans le feu… Quel immense empire n’a-t-il pas dû obtenir dans ses colères ?… Il faut trouver dans ce courage qu’il a eu, muet et solitaire, de quoi racheter toutes les larmes qu’il a fait couler… » Ainsi parla Valmore ; ainsi le chant des dryades, ne se souvenant plus des pleurs, à gémir dans les bois, regrettait l’œgypan.

\*\*\*

La vie, à la Vallée, était simple et rustique. Les sites accueillants, les champs encore incultes y offraient un asile sans recherche. Latouche, qui se souvient de ses impressions adolescentes d’Italie, y revoit onduler les collines et les plaines :« Ici, comme en Toscane, les terrains sont ouverts en crevasses fauves ou pourprées ; les deux paysages sont riches également de plaines et de collines, de moissons, de cultures, d’arbres fruitiers et de landes couvertes d’ajoncs sauvages. Ici, enfin, et là-bas, le versant des châtaigneraies est velouté de mousses et de bruyères aux vives couleurs. Quelle sérénité dans cette solitude ». Campagne favorable !retraites forestières ! C’est là que vint le vieil ægypan se retirer près des nymphes. Henri de Latouche aimait les aulnes et les fraisiers et l’ombre que les troënes font sur les gazons était douce à ses pas. Une immense perspective s’espaçait devant lui, offrant devant ses yeux tant de charmants villages :« Châtillon, dont Rabelais desservit joyeusement la cure ; Fontenay, qui peut-être autrefois cultiva des rose,[[36]](#footnote-36) et, à ses pieds, ce village du Plessis, avec son étangmélancolique. »Voici l’Hay et Rungis. « Voilà, avec le souvenir de ses parcs fastueux, de ses hardis jets d’eau et des cours si brillantes du Maine et de Penthièvre, Sceaux qui s’étale à votre gauche… »« La populeuse route de Toulouse » se croise ici à la route de Choisy...Voilà Antony… Plus loin, le vieux donjon de Montlhéry, penché au bord de la grande route comme un mur cyclopéen, borne au midi l’horizon bleuâtre… Enfin, à l’ouest, s’enfoncent les vallées de Bièvre et de Chevreuse, les prés de Jouy si richement bigarrés d’étoffes populaires ; et derrière nos grands bois le soleil se couche sur Meudon, Versailles, les ruines de Port-Royal et Vélisy illustré par nos armes. » Val-de-Loups est au pied de la colline escarpée. Sa châtaigneraie est comme une oasis sylvestre au milieu de ces sites si frais de l’Ile-de-France. Henri de Latouche se plaît à y promener les songes de ses étranges romans, à évoquer, parmi les buissons et les fleurs, les figures vaporeuses d’Arabella, d’Adrienne et de la mystérieuse Fragoletta. Ces créatures de rêve, sœurs aînées de la psychique Séraphita ou de la perverse Maupin, s’éveillent à ses yeux sur le gazon des pelouses. Elles viennent joyeusement croquer les noisettes de ses bois et respirer les roses que le poète a cueillies. Un hymne séraphique, comme une vision heureuse, semble rester de ces apparitions. De plus en plus, le misanthrope, réfugié dans les rêves d’une voluptueuse fantaisie, se retire du monde brillant qui le rechercha jadis pour les traits de son esprit et les saillies de sa plume. La grande émotion ressentie au spectacle de ses bois solitaires laissera ce cœur frivole à jamais tourmenté. Désormais, à cette âme blessée par le contact des hommes, ne plairont plus que les aulnes et les rosiers d’Aulnay. S’il aime à feuilleter encore quelques rares et chers livres, c’est *Werther*« une médaille frappée dans l’imagination de dix-huit ans et qu’il porte sur son cœur avec superstition », ou ce sont les poésies de Chénier. « La publication des poésies d’André Chénier est le grand titre de M. de Latouche, dit Sainte-Beuve, le grand fait littéraire auquel restera attachée sa mémoire. » Le nom de Chénier était cher à l’écrivain. Sous le titre :*Le Cœur du Poète*, il a écrit, à la mémoire de Marie-Joseph, des pages émues et justicières ; il a conté comment, un jour d’automne mélancolique, se promenant avec Sandeau et Andrieux dans les chemins de cyprès d’un cimetière, il retrouva sous les ronces et les marbres brisés, la tombe oubliée de celui dont le *Charles IX* et le *Chant du Départ* avaient brillé aux heures de la Révolution. Mais c’était de préférence au souvenir malheureux de Marie de Saint-André, d’André de Chénier, que s’attacha Latouche à sauver des mémoires. L’insistance que mit l’écrivain à réchauffer le zèle de Sauveur et de Constantin Chénier, de Daunou, des libraires Baudoin,[[37]](#footnote-37)amena la publication des immortels poèmes. On sait que Latouche mit tout son cœur à l’accomplissement de cette œuvre de révélation. Ses ennemis lui ont amèrement reproché quelques retouches. Le fait est qu’il les avoua lui-même avec une franchise qui les rend réparables. Sa part dans l’œuvre expiatoire n’en est pas diminuée.

\*\*\*

David d’Angers a laissé un médaillon de Latouche. Son effigie, les écrits de Madame Sand, ceux de ses rares amis, permettent de retracer un portrait de sa personne. « D’une figure pétillante d’esprit, de manières exquises et d’un langage choisi, »[[38]](#footnote-38) s’offrait le solitaire d’Aulnay. « M. de Latouche était d’une taille moyenne et un peu replet… Il avait eu un œil atteint, dans l’enfance, par le choc d’une balle ; mais cet accident n’avait laissé aucune trace apparente et ne le défigurait en rien. Sa voix était un peu voilée, mais d’autant plus pénétrante. Sa prononciation pleine de charme séduisait ».[[39]](#footnote-39) La drôlerie satirique de sa verve, l’impromptu de ses causeries enchantaient. « Ce qu’il y avait de finesse de vues, de distinction, de plaisanteries, quand M. de La-touche disait le plan de ses livres »,[[40]](#footnote-40) est inimaginable ;« ses traits fins, spirituels, devait un jour ajouter Balzac, l’ont fait surnommer Rivarol II » ; et l’auteur des *Lundis :*« Il avait la passion de l’épigramme. M. J. Chénier et Chamfort étaient ses maîtres en ce dernier point. » Les lettres de *Clément XIV et de Carlo Bertinazzi* où *il* fit, pendant deux cents pages, se correspondre un pape et un bouffon, étincellent de mille traits endiablés. Latouche, dans cette arlequinade, a donné la mesure d’un esprit que le temps émoussa à mesure sous les années. Le haineux Planche garda longtemps la marque de sa cruelle critique ; Sainte-Beuve ne pardonna guère à l’homme d’esprit. Le portrait insuffisant, tout restrictif qu’il en traça, témoigna de sa vengeance posthume. Enfin, M. Jules Lemaître, traitant un jour de « drôle » cet homme à qui la sensible Valmore avait pardonné elle-même sa douleur éternelle, se montra le plus partial à le juger sévèrement.[[41]](#footnote-41)

La mort d’une femme et d’un enfant qu’il aimait, ses déboires littéraires, les ambitions de sa jeunesse avortées éloignèrent Latouche de Paris. Ce nouveau Timon gagna les bois les plus proches, fut s’ensevelir dans sa retraite odorante d’Aulnay. La nature seule atténua son humeur, mais ne l’effaça pas. Son esprit, qu’il avait pétillant, devint morose ; son chagrin ne fit que s’accroître et c’est ce qui fait que, derrière tant de pages d’une poésie profonde, d’un sentiment agreste et délicat, passe sans cesse la plainte de son orgueil blessé. Les œuvres datées d’Aulnay diffèrent bien de toutes les autres. Il y perce du dédain visible, une tristesse dont le charme ajoute au sarcasme, une sorte d’admiration amère pour cette nature sauvage qui ressemble à la sienne. La dédicace d’*Olivier Brusson* à Madame du… est empreinte de l’humeur méprisante qu’il applique à lui-même et à ses écrits. « Je n’interrompais mon travail (Olivier Brusson), dit-il, que pour entendre, sur notre étroite vallée, se déchaîner les vents avec moins de fureur que l’esprit de parti sur la ville ; ou pour écouter, sur la terre gelée, les pas retentissants de la pauvre villageoise qui venait de filer laborieusement à sa veillée, tandis que j’avais si futilement occupé la mienne. »

« M. de Latouche avait déjà, de longue date, — dit Madame Sand,— un fonds de chagrin qui tendait à l’amertume ». Son amour de la retraite et de la solitude développa son penchant à l’humeur, sa sensibilité aiguisée à l’extrême ne cessa de lui rendre pénibles le moindre choc sentimental, la plus légère déconvenue du monde. On ne voit guère que Jean-Jacques maudissant « la coterie holbachique », se fâchant avec Diderot, Madame d’Epinay et tous les autres, pour des motifs aussi puérils, d’aussi vaines contradictions. Il écrivait à George, du fond de son Val : « Ne venez pas, je suis triste, maussade, malade ». George n’y croyait guère, quittait tout, venait :« … Il restait avec nous, dit-elle, il s’oubliait, il s’égarait et finissait par vous prier de retourner avec lui à Aulnay. Ou bien s’il avait seulement écrit pour vous donner contre ordre, et qu’un hasard eût retardé sa lettre, il était charmé de vous voir arriver, malgré lui, à l’heure dite. Il se préoccupait d’abord de n’avoir ni des œufs assez frais, ni des fruits assez beaux pour vous faire déjeûner. Mais on courait avec lui au poulailler et au jardin du voisin, il mettait le couvert lui-même, il vous grondait quand vous dérangiez sa symétrie, il riait ; puis on se mettait à table ; il causait, on se promenait ensuite ; il causait encore, il causait jusqu’à la nuit, et il avait autant de peine à vous laisser partir qu’on en avait à le quitter. » Parfois de rares amis l’allaient visiter : Béranger, Emile Deschamps, le peintre Gérard, Nodier ou Armand Marrast, Vigny, Marceline Desbordes-Valmore ;« George Sand venait souvent, de sa maison de Palaiseau, visiter cet étrange ami qui lui était cher ».[[42]](#footnote-42) Latouche recevait au jardin ; on le trouvait à sa vigne, émondant les ceps, à l’espalier fleuri, dont il relevait les branches. Botaniste-poète comme Bernardin ou Jean-Jacques, il aimait de tout son cœur ses groseilliers, ses buissons d’aubépine, les ormes et les peupliers de son Val et jusqu’au « gui druidique » qui pousse sur les chênes.

Chaque arbre me connaît, les murs me sont amis, chantait au cours de ses *Agrestes*, d’une voix grave et endolorie, l’hôte farouche d’Aulnay. Jamais le « mal du siècle », l’ardente mélancolie qui pâlit le front de René ou celui de Raphaël n’emplit de plus de désespoir, de tristesse plus profonde, cœur plus désemparé ; Mademoiselle Pauline de Flaugergues fut la noble et dévouée compagne qui berça, vers la fin, le génie vacillant du poète, qui donna à l’automne de cette vie orageuse, le sommeil apaisant, le calme réparateur et la chaude affection.

\*\*\*

« Ce fut là, paraît-il, un pur mariage d’âme ».[[43]](#footnote-43) Ce Val-de-Loups qui connut d’autres aventures romanesques,[[44]](#footnote-44) abrita à nouveau ces amours idéales. Mademoiselle de Flaugergues, fille d’un homme de mérite qui montra du courage dans la Révolution et une belle dignité sous l’Empire, entreprit de donner à la désolation de ce cœur une belle et dernière illusion, la gracieuse et vaillante vision de la jeunesse et de l’amour.

M. de la Morinerie qui, plus tard, a connu Pauline dans le malheur, a écrit de cette amie de Latouche, que c’était au début de leur liaison « une jeune femme aux sentiments pudiquement ardents dans leur chaste audace. » Elle-même était poète ; elle avait beaucoup voyagé ; le mal si doux de la mélancolie » abattait le feu de ses beaux regards ; elle avait de Mme Valmore dans l’ardeur ; ce fut, pour le poète perclus, une vraie bénédiction que la présence dans son isolement de cette douce et dévouée compagne.

Latouche vieillissait, il avait tout à fait abandonné le Paris populaire et romantique, hérissé de barricades, animé de la fièvre d’un théâtre éclatant, livrant, autour du vieux Lafayette ou du jeune Hugo, ces batailles de la rue ou des lettres que Delacroix a peintes. Bientôt il dut cesser ses promenades errantes sous les bois d’aulnes et de châtaigniers, bientôt il ne put même aller jusqu’au petit temple thessalien, au domaine délaissé « petite maison et petit jardin, un arpent d’indépendance et de solitude »,[[45]](#footnote-45) où Chateaubriand et Madame Récamier habitèrent. « Le magnolia aimé de René à la Vallée-aux-Loups »,[[46]](#footnote-46) ne reçut plus ses visites. La maladie le cloua au lit. On avait approché celui-ci de la fenêtre souvent ouverte. Le poète voyait, de là « son petit jardin, tombant en pente sur des prairies coupées de buissons » et cachant « sous les arbres ses murs de clôture » ; il voyait la vallée se dérouler en gradins, les aulnes et les noisetiers fleurir. Le mal physique et le chagrin intime endormis par l’exquise affection de celle qui le soignait, n’empêchaient pas en lui l’élan de son âme inspirée. Il aime jusqu’à la fin ses chers arbres, ses grands bois sombres et touffus, les allées de verdure qui se déroulent à sa vue.

Ses lettres à George Sand, avec qui Mademoiselle de Flaugergues le réconcilia sincèrement, ne sont qu’actions de grâce pour l’agreste solitude, hymnes pour la forêt, la vallée et les fleurs :« Vous m’oubliez, mon enfant, moi, je ne vous oublierai jamais… Voilà vingt jours que je n’ai descendu l’escalier de ma mansarde. Croyez-vous que pour cela je vive sans vous ? Vous êtes ma première pensée de la matinée, celle qui m’ouvre les yeux, celle qui décide de notre bonne ou mauvaise humeur... Merci de votre gracieuse invitation à venir jouer avec les enfants. Vous comprenez mon cœur ; mais mon esprit je vous l’abandonne. Il est désenchanté et incurable. Je ne veux me réconcilier avec personne qu’avec vous ! Jamais ce ne sont des intérêts personnels qui me blessent, mais le tort que mes idoles se font à elles-mêmes. Je leur en veux de se déprécier ; c’est là que ma bouderie commence, et ma rancune ne va pas plus loin… Vous-même, si je reviens à vous adorer, soyez bien sûre que c’est malgré moi, et parce que vos qualités surpassent vos défauts. Adieu, je vous aime, et les bouleaux sont verts ; voilà les nouvelles du village ».

Parfois un reste de force ranimait ce corps faiblissant, ce malheureux homme penché sur la mort. Son esprit obscurci, se reprenait à briller, sa verve à éclater, son sourire à paraître. « Alors, il secouait sa misanthropie et son accablement. Ce lit, qu’il disait ne pouvoir quitter, il l’abandonnait. Il voulait s’appuyer sur votre bras pour faire les premiers pas ; il n’irait que jusqu’à la porte, il n’en avait pas tant fait depuis un mois. Puis, tout en causant, en s’animant, et, retrouvant sa verve, il retrouvait tout le reste. C’est lui qui poussait la petite porte, qui s’avançait sur le chemin, qui s’engageait sous les grands arbres… ».[[47]](#footnote-47)

Un jour il avait dit à George :« Ah !voilà les noisetiers en fleurs. Dans votre pays cela s’appelle des mignons. Je ne les verrai pas mûrir. »Et une autre fois il écrivait :« Pensez-vous à Nohant ? J’espérais y voir les seigles en fleurs. Mais je ne ferai plus qu’un voyage : c’est celui du cimetière d’Aulnay... » C’est là qu’on enterra le Berrichon, sous les buissons de roses et de troènes. Mlle de Flaugergues avait recueilli son cœur et le plaça elle-même, au milieu du jardin, sous une colonne de pierre, à la base d’un mélèze.

L’hôte disparu, la maison de Val-de-Loups demeura. Pauline de Flaugergues, en gardienne vigilante, continua de cultiver les plates-bandes, les espaliers de vigne et de lierre. Mais le poète n’était plus qui sut donner la vie à ce lieu enchanteur et sauvage. Celui qu’avaient courbé toutes les tempêtes du monde, qu’une trop ardente amertume voluptueuse avait tué, n’emplissait plus de ses plaintes pathétiques et brûlantes la verte Vallée-aux-Loups. C’est le Ier mars 1851 que le poète était mort. Un matin de mai de la même année, Mademoiselle de Flaugergues composa, en mémoire du cher disparu, ces strophes qu’il eût aimées pour leur parfum des bois et leur air d’élégie :

MATINÉE DE MAI 1851

Pourquoi renaissez-vous dans la pelouse verte

Douces fleurs qu’il aimait, petites fleurs des prés ?

Pourquoi parer ces murs, et ce toit qu’il déserte,

Jasmins de Virginie aux corymbes pourprés ?

Et vous, jasmins d’Espagne, aux étoiles sans nombre,

Ecartez vos festons qui nous charmaient j ?dis !

Qui vous demande, à vous, des parfums et de l’ombre,

Jeunes acacias si promptement grandis ?

Pourquoi viens-tu suspendre, ô frêle clématite,

Ta blanche draperie à sa croisée en deuil ?

Ne sais-tu pas qu’ici le désespoir habite,

Que le poète aimé dort sous un froid linceul ?

Pour qui vous parez-vous ainsi, chère retraite ?

Revêtez-vous de deuil, comme moi, pour toujours :

Vous ne le verrez plus, le docte anachorète,

Oubliant sa langueur pour sourire aux beaux jours.

Nous ne l’entendrons plus cette voix adorée.

Qui, dans des vers si frais, chantait ces frais taillis,

Qui, naguère, plus grave et du ciel inspirée,

Forma de saints accords, des anges accueillis.

Aux goûts simples et purs, à ces vallons fidèles,

Par un rayon d’avril, il était réjoui ;

Ses regards épiaient la première hirondelle

Et le premier bouton *à* l’aube épanoui.

Et moi, quand s’apaisait cette fièvre brûlante,

Qui sur sa couche, hélas !souvent le retenait,

Que j’aimais à guider ta marche faible et lente,

A sentir à mon bras ton bras qui s’enchaînait !

Quoi !pour jamais absent, tendre ami que je pleure !

En vain je crois te voir aux lieux où tu n’es pas

Et, pour te retrouver, c’est loin de ta demeure,

C’est dans l’enclos des morts qu’il faut porter ses pas !

Et le printemps revient avec son gai cortège,

On voit les fruits germer, le feuillage frémir,

La vigne couronner le pin qui la protège !

Dans cet ingrat séjour je suis seule à gémir !

Tout chante, aime, fleurit, incessante ironie !

Pour mes yeux qu’ont brûlés tant de veilles et de pleurs,

Pour ce cœur dévasté plein de ton agonie,

Que font saigner encor tes dernières douleurs !

Oh !viennent les frimas, l’inclémente froidure,

Et, dans les bois flétris, les longs soupirs du nord !

Et la neige étendant sur la molle verdure

Son suaire glacé, d’une pâleur de mort !

L’âme stérilisée où toute joie expire

Du retour des saisons ne comprend plus la loi.

Mes pleurs sont plus amers à voir le ciel sourire,

Et la vallée en fleurs s’épanouir sans toi !

Cette pieuse fille avait élevé elle-même, à la mémoire de l’homme aimé, le plus durable des monuments. Je tenais à le donner ici, comme Madame Sand, jadis, le publia ailleurs. C’est le témoignage d’un attachement que la mort fut impuissante à rompre… Longtemps, longtemps, Mademoiselle de Flaugergues, paisible et solitaire, ensevelit dans le silence de cette Vallée-aux-Loups, où tout tenait à son cœur, des jours désemparés et le désespoir d’une âme qu’augmentait, chaque année, la jeune et renaissante nature. Vint 1870. L’armée allemande investit Paris. Devant les Baravois du général von Hartmann cette noble et digne femme dut fuir « laissant, écrit M. de La Morinerie, tout à sa place accoutumée, n’emportant rien que deux médaillons : une miniature de son père suspendue à son cou et l’un des nombreux portraits de Latouche dont elle avait multiplié l’image dans toutes les chambres de sa solitude ».

Au retour, quand furent passées les hordes guerrières, Mademoiselle de Flaugergues revint vers la petite maison de la Vallée-aux-Loups.

Hélas !de tant de souvenirs, de tant de meubles, de tant de portraits chers et rappelant l’absent, de tant de livres, de lettres rares et passionnées, d’un héritage spirituel précieux et tendre, de la maison elle-même ne restaient que des ruines et le vide de la guerre. Tout ce qui subsistait des écrits inédits de Latouche avait été enlevé, et, parmi eux sans doute, ces manuscrits originaux de Chénier que José-Maria de Heredia fit vainement, depuis, rechercher en Allemagne. Stricte et droite, accablée par sa douleur et muette désormais, la vieille demoiselle assembla ce qui restait des épaves du passé ; pour tout ameublement : une table, deux chaises, un fauteuil, plusieurs caisses et un lit de fer. Encore, écrit M. de la Morinerie qui la connut alors, « le lit est-il du luxe. Pourquoi un lit ? Flaugergues, ne se couche plus ; le soir venu, elle s’entoure de son shall, elle s’assied dans son fauteuil et y attend le lendemain. » Avec cela la pauvreté, à peu près la misère ;« elle ne se nourrissait guère que d’un peu de lait ; cela lui suffisait. Elle mourait de faim avec fierté. » Un jour de septembre 1877, revenant d’un voyage en Normandie, M. de la Morinerie apprit, la mort dans l’âme, que la pauvre Flaugergues, ruinée complètement, « avait dû vendre l’ermitage à un voisin moyennant une petite rente viagère et qu’on l’avait transportée dans un asile de vieillards, à Châtillon. » Ce fat le dernier coup que porta la fatalité à cette femme héroïque et charmante. Il est des peines si fortes que les plus beaux courages ne peuvent pas les porter. Bientôt Pauline mourut ; mourut aussi M. de la Morinerie. La petite maison d’Aulnay changea souvent de maîtres ; mais les maisons mêmes ont leur destin ; et le sort de celle-ci est assez beau puisque, après que tant de tourments se sont abattus sur elle, elle est l’asile intime de fleurs et de verdure, où vient, aux jours d’été, M. Sully-Prudhomme rêver près des champs...

# La mort de Rouget de Lisle

 A Camille Mauclair.

Depuis que son ami le général Blein avait perdu sa femme et sa mère, Rouget de Lisle s’était retiré de chez lui ; il habitait maintenant, non loin de son vieux compagnon d’armes, chez M. et Mme Voïart, 5, rue des Vertus, à Choisy-le-Roi. Le poète de *la Marseillaise* était, vers 1836, un petit vieillard maigre et méticuleux, un peu voûté, l’air doux et paisible, sans morgue ni tristesse et qu’on voyait souvent, par les midis de beau soleil, aller et venir, une canne à la main, la taille étroitement serrée dans une stricte et longue redingote de demi-solde, dans l’avenue Pompadour ou le faubourg Saint-Eloi. Bien qu’il eût près de soixante-seize ans, que la vie lui eût été dure et qu’il eût reçu des hommes plus de peine que de plaisir, l’ancien capitaine du génie, heureux d’amitiés tardives qui lui faisaient doux ses derniers ans et berçaient d’un peu de gloire sa débile vieillesse, ne se souvenait plus que pour en sourire du temps où il avait souffert.

Parfois c’était vers la Seine, du côté de Créteil et de Vitry et, parfois, sur le haut plateau, de Thiais à Rungis, que se promenait, un livre à la main, le chapeau à haute forme très évasé du haut penché sur l’oreille, et tout le corps serré d’une raideur militaire, rasé de frais, le col à revers relevé, la boutonnière marquée d’un ruban rouge, cet homme à cheveux blancs, à marche courte et lente que saluaient, au passage, les promeneurs et les ouvriers. Lui, souvent, s’arrêtait au seuil des fermes, devant les champs ; les petits enfants accouraient, formaient cercle. Comme on était au temps de l’héroïsme populaire, beaucoup traînaient à leur suite de vieux sabres ébréchés, des tambours et des pistolets ; les pères étaient de la garde nationale et, par la porte ouverte, on voyait au-dessus de l’âtre, chez presque tous les paysans, la cocarde tricolore et le fusil des journées de Juillet. Rouget se tenait debout, un instant, devant la porte. Un homme en habit de travail, la chemise ouverte sur une poitrine forte, avançait, l’outil à la main, tendait sa droite robuste :

— Bonjour, monsieur Rouget de Lisle...

Lui, disait :

— Bonjour, citoyen… vous avez de beaux enfants...

Puis, de sa main tremblante, il caressait les boucles blondes des garçons et disait encore :

— Ça fera de beaux militaires.

Des vieillards, moins âgés que lui et qui se souvenaient durement de l’invasion, ajoutaient en chevrotant ;

— Dites-leur *la Marseillaise*, monsieur Rouget de Lisle, ça leur gonflera le cœur, ça les rendra vaillants...

Parfois on le faisait entrer ; les jeunes filles s’empressaient, servaient le vin le plus frais du cellier, tendaient devant lui, sur la table, le verre le plus beau du buffet. Bientôt tout le monde savait qu’il était là. On venait du fond des maisons ; de vieilles femmes descendaient exprès pour le voir ; les mères le montraient aux tout petits et disaient :

— Regardez, c’est M. Rouget de Lisle...

Lui se tenait là, debout, très raide dans sa redingote, appuyé sur sa canne comme sur une épée.

Beaucoup, aux murs de leur masure, avaient la belle lithographie de Charlet, coloriée en image d’Epinal, et montrant le *Départ des Volontaires* chantant *la Marseillaise*. De l’autre côté était Napoléon avec son habit vert bouteille, ses épaulettes et son petit chapeau.

— Celui-là ne m’estimait guère, disait Rouget de Lisle, simplement.

Il n’avait pas de rancune. Cette gloire de sa vieillesse l’avait rendu bon et souriant. Il aimait à venir chez les paysans...

Cependant les ans l’avaient blessé ; il avait été malheureux ;« quant au froid, celui des prisons lui avait glacé les membres »;[[48]](#footnote-48) en le regardant de très près, on le sentait plus ridé, plus cassé encore que les autres vieillards de son âge ; l’hiver de 1835, si rude, si humide, si long, lui avait été funeste, et, bien qu’on fût au printemps de 1836, une toux inquiétante le secouait encore, qui le laissait brisé. Au mois de mai le docteur Carrère, qui lui donnait ses soins, lui ordonna le repos. Mme Elise Voïart lui disait, en l’emmitouflant :

— Voilà ; vous vous fatiguez… Restez donc au jardin...

Et le général Blein grondait.

M. Voïart ajoutait :

— Mon bon Rouget demeurez avec nous ; le général apportera son violon et nous ferons de la musique..., vous vous ennuierez moins.

Un jour, il reçut une lettre de Béranger :

— « … Rentrez dans vos souvenirs : vivez à reculons… c’est refaire du printemps… ».[[49]](#footnote-49)

Et c’était tout le printemps qui renaissait dans le jardin, gonflait de sève les jeunes branches, soulevait l’écorce des arbres, rendait l’herbe plus verte et les cœurs plus heureux. Rouget était un peu triste à cause de ses amis les paysans qu’il ne visitait plus. Mais le général venait souvent ; on se promenait dans les allées du jardin de M. Voïart, tomes bordées de buis et de primevères ; parfois la fille de l’hôte, Mme Tastu, venait et disait des vers ; cela ranimait le vieux poète. On disait :

— Parlez-nous du passé...

Et quand c’étaient de belles jeunes filles qui l’écoutaient, il racontait comment, en 1782, se trouvant en visite, à Versailles, chez une de ses parentes, il avait entrevu la reine Marie-Antoinette. Mais, d’autres fois, c’étaient de vieux compagnons des armées de la République qui se retrouvaient, à l’heure où le soleil est chaud, dans le jardin de M. Voïart. Alors Rouget de Lisle rappelait qu’il avait été à Quiberon, retraçait le tableau de la bataille, la défaite des beaux gentilshommes de Sombreuil, et, devant l’auditoire vibrant de ses souvenirs, évoquait la grande ombre du général Hoche...

Cependant le mois de juin arrivait chargé d’espérance. Rouget était heureux de voir les pommiers en fleur, la vigne croître et les pousses jaillir ; il pensait à ses arbres du coteau de Montaigu, à la petite église de Saint-Etienne-des-Coldres dont il aimait le clocher, les arceaux et le toit rustique. Il gardait le souvenir de sa terre franc-comtoise et l’une des plus grandes joies qu’il eut en sa vie lui vint d’un petit fût de vin de son pays que quelqu’un lui envoya. Mais cela passa comme le reste ; le printemps aussi passa… Il se sentait décliner. Vers le 23 ou le 24 juin, il resta tard au jardin (les fraîches soirées de juin sont pernicieuses) et, le samedi, dès le matin, la fièvre le prit très fort, le cloua au lit ; il toussait violemment ; M. Voïart, du jardin, monta des fagots, des sarments ; le feu pétilla ; mais les mains du vieillard ne se réchauffaient pas. Alors il fallut que le Dr Carrère vînt en hâte...

\*\*\*

Ce fut ce jour-là, au soir, que la grande crise éclata. D’abord la toux fut sèche, saccadée ; le vieillard se tenait assis dans son lit ; M. Voïart maintenait l’oreiller où reposait la tête blanche du malade. La nuit venait. Il avait demandé qu’on retirât la lampe ; la lumière lui faisait mal. Bientôt la petite chambre fut toute baignée d’ombre ; au dehors soufflait le vent d’orage ; on percevait le gémissement des peupliers ; la plainte des branches arrivait jusqu’à Rouget de Lisle et gênait son sommeil. Le docteur avait prescrit les potions et s’était retiré, mais devait revenir au matin. M. Voïart, se penchant sur son ami, disait de sa voix douce, affectueuse :

— Allez, ça ne sera rien, mon bon Rouget, ça ne sera rien...

Cependant, il pensait à la congestion pulmonaire de l’hiver passé et, près de l’âtre, l’active Mme  Voïart tournait du lait chaud, dans un bol. Une odeur de fièvre et de tisane commença de se répandre par la pièce. Par instant Rouget, qui reposait mal, ouvrait ses yeux las et voyait, à la lueur de la petite veilleuse, Mme Voïart penchée sur le feu. Vers dix heures, la toux s’apaisa ; la paix sembla descendre en lui ; il y eut un moment de calme pendant lequel il dit :

— Je sens bien que c’est la fin, allez… j’ai fait mon temps...

Le vent du dehors soufflait si violemment que les flammes du foyer, repoussées par lui, grandissaient. La petite chambre s’éclaira d’une clarté rose et douce ; cela lui permit de voir, accrochées au mur, son épée et sa croix d’honneur. Il dit, se souvenant des temps anciens, d’un siècle qui n’était plus :

— Voilà, j’ai fût chanter le monde, et, maintenant, je vais mourir...

Enfin, il demanda le général Blein, Béranger, Gindre de Mancy, son compatriote, tous ceux dont se souvenait son cœur et ne se calma point que M. Voïart n’eût quitté la chambre pour les faire prévenir. Maintenant, il buvait lentement, par petites gorgées ; Madame Voïart soutenait le bol à ses lèvres ; celles-ci, pourtant, s’amincissaient’ ; le front se perlait de sueur ; les yeux commencèrent à briller d’un éclat magnétique et surnaturel, comme deux charbons dans la face blanche ; ses mains en même temps se crispaient sur le drap, serraient celles de Madame Voïart. On eût dit que le malade, rappelant tout ce qui restait de force dans son corps débile, se reprenait avec frénésie à l’espoir de vivre.

— Calmez-vous, Rouget… calmez-vous, mon ami, disait Madame Voïart.

Cependant, on sentait qu’il avait quelque chose à dire ; ses lèvres balbutiaient ; enfin, il fit un effort, éleva vers sa bouche les mains de Madame Voïart, les baisa, les couvrit de ses larmes. Il haletait un peu, baigné de sueur ; des mots tombaient, saccadés :

— Voilà… voilà… il faut que je vous dise...vous avez été si bons, si tendres… Voïart et vous. Béranger… le général..., et je me trouvais si malheureux...

Madame Elise Voïart fit un geste comme pour calmer la crise. Mais il semblait bien qu’aucune force n’eût pu le maîtriser...

— Non, non, disait-il, il faut que vous sachiez combien j’étais malheureux… Sous l’Empire, d’abord ; j’étais le cousin du général Mallet… je dus m’enfuir… les espions de Fouché me suivaient sans trêve… Et puis, mon frère, vous savez, le général Rouget, qui fut si dur pour moi… me fit des procès… enfin, la misère… la misère...

Mais il dut s’arrêter. Quelques noms passèrent pourtant sur ses lèvres, ceux de Méhul, de Grétry, de David d’Angers. Il ajouta :

— J’habitais alors à Paris, rue du Battoir, au numéro 28, au premier étage… une chambre sordide, et sombre… Ah !ma pauvre Elise… c’est là que vint me voir David d’Angers… J’étais couché… malade… infirme et perclus… vêtu de guenilles… Une vieille femme vint, traînante et dit :« C’est Rouget de Lisle… » Il s’étonna :« Quoi !est-ce là l’auteur de la Marseillaise… [[50]](#footnote-50)» Il me trouva bien malheureux...

— Mon pauvre ami, disait Madame Voïart, ne vous troublez point, reposez-vous, soyez calme...

Mais il semblait bien que rien n’eût pu l’empêcher. Il avait toute sa vie à conter, sa vie de déboires, d’amertume et de chagrin.

Il dit encore :

— Je dus travailler ; je copiai de la musique… j’avais un peu d’argent de Montaigu… je l’usai en maladies… enfin je fis des dettes et ne pus les payer… On me mit en prison… vous vous souvenez, à Sainte-Pélagie…[[51]](#footnote-51) C’est là que j’eus un froid terrible… j’en souffre aujourd’hui… Ah !ma patrie… j’étais si pauvre que je voulais mourir... mais voilà, « un coup de pistolet je n’avais pas de quoi en faire les frais !… »

Mais Madame Voïart se penchait au-dessus de son visage ; Rouget voyait ses cheveux gris, séparés sur le front, ses yeux mouillés de larmes s’efforçant à sourire, toute sa figure de bonté.

Elle disait :

— Ne remuez point tout ce passé : mon ami… tenez-vous assoupi… il faut du repos, du sommeil et puis tout le monde vous aime bien aujourd’hui… Béranger, le général Blein, mon mari, ma fille, moi-même… Rouget nous sommes vos amis...

Il dit :

— C’est vrai, ma mort sera plus douce que ma vie...

Il était infiniment petit et maigre ; ce long effort l’avait rompu ; sa tête retomba ; Madame Voïart n’eut bientôt plus qu’à le veiller comme on fait d’un enfant.

\*\*\*

Le malade reposa jusqu’au matin, moins secoué par la toux, plus paisible. De la nuit ses yeux ne s’étaient pas ouverts. Dehors, l’orage s’était calmé ; le soleil naissait ; un tombereau passa sur la route en écrasant des pierres ; on entendait très bien le pas des chevaux, la voix des personnes, le bruit des volets qui s’ouvraient en claquant ; un merle chanta. C’était le jour, la vie reprenait possession du monde. Madame Voïart se leva de son fauteuil ; elle était très fatiguée ; elle avait veillé toute la nuit et les larmes qu’elle avait versées marquaient sur sa joue. A l’aube M. Voïart vint, puis le docteur Carrère ; ils trouvèrent la respiration du malade moins difficile, mais le pouls battait plus fort ; le cœur était irrégulier ; on dut écarter les rideaux pour que le médecin vît mieux. Madame Elise Voïart, tout anxieuse, attendait qu’il parlât. Il dit enfin :

— Voilà, je vais rester ; c’est très grave...

Quelqu’un à ce moment entra. C’était le général Blein. Le général, depuis l’attentat Fieschi où il avait été blessé près du roi, boitait légèrement. Il avança en se tenant sur sa canne ; il avait, en entrant, entendu les derniers mots. Il dit :

— Pauvre, pauvre ami...

Puis il resta là, debout, à contempler le vieillard qui dormait sur le fond blanc des linges ; le docteur Carrère s’écarta pour lui laisser place. Le général s’arrêta, demeura immobile, regardant les ravages que le mal avait faits, en une nuit, sur les traits de l’ancien officier ; puis un sanglot le secoua :

— Pensez, docteur, pensez, il était avec moi, à l’armée de Belgique, sous Dumouriez… ah !comme c’est vieux… comme c’est vieux...

Et il allait parler ; mais le bruit d’un cabriolet s’arrêtant devant la porte, dans la rue des Vertus, fit qu’il se tut pour écouter. M. Voïart alla vers la fenêtre et vit descendre un homme enveloppé d’un carrick, chaussé de bottes et qui semblait pressé.

— C’est Gindre de Mancy, dit M. Voïart.

Peu après, Gindre entra ; il était très surexcité ;il parla sans saluer :

— Je suis très en retard… Vous savez, on a tiré sur le roi, hier, au Palais-Royal…[[52]](#footnote-52)

On demanda :

— Qui ?… Qui ?...

— On ne sait ; un nommé Alibeau… le roi n’a rien… mais je ne pouvais plus trouver de voiture… je suis venu dans la nuit… j’ai dû louer un cabriolet...

En même temps il vint vers le lit où de Lisle reposait.

— Et Béranger ? demanda M. Voïart.

— Béranger ne viendra pas, dit Gindre, il est très malade ; il y aurait du danger pour lui...

A ce moment le moribond remua les mains ; Gindre s’en saisit, les serra ; il semblait qu’il eût voulu montrer sa présence à son ami ; mais Rouget n’ouvrit pas les yeux. Alors Mme Voïart, s’approchant, se pencha doucement à l’oreille du poète. Elle dit :

— C’est Gindre, mon ami, c’est Gindre...

Une légère pression répondit ; Gindre comprit qu’il l’avait reconnu. Mais « déjà il était presque sans vie : à peine eut-il un dernier regard ».[[53]](#footnote-53)

Alors il y eut un silence durant lequel on n’entendit plus que le petit souffle du malade. Il faisait dans la pièce une chaleur étouffante ; Gindre retira son carrick et le jeta ; le général, assis dans le fauteuil, regarda fixement l’âtre. Soudain ce fut le bruit des cloches et le chant du bronze qui venait jusqu’à eux.

— Qu’est-ce là ? dit le docteur.

— Ah ! dit madame Voïart, c’est Dimanche...

Puis ce fut tout ; et ils n’osèrent plus rien dire ; il savait bien que c’était Dimanche, mais ils s’étonnaient ; toutes leurs petites habitudes étaient changées. Le Dimanche !est-ce qu’à cette heure-ci, d’ordinaire, Mme Voïart, vêtue de son long châle et coiffée de son bonnet noir, ne partait point à la messe, son livre à la main ? Est-ce que ce n’était point l’heure où Rouget, habillé de neuf et la rosette fraîche, se rendait d’habitude, aux petits concerts du général Blein ?

Pauvre Rouget, il allait manquer sa promenade ! Lui qui se plaisait « à causer avec enjouement » sur le seuil des portes, à rechercher ce la société des femmes et des jeunes gens »,[[54]](#footnote-54) il n’allait point, ce matin, quitter sa petite chambre, descendre ‘ dans la rue, aller retrouver son ami. Ainsi vient la mort, à pents lents ; elle vous guette ; elle est là et se tient dans l’ombre ; tout à coup on a soit, la gorge est sèche, la poitrine brûle ; c’est la fièvre, on va mourir.

Vers neuf heures, le maire M. Boivin arriva ;il était suivi de M. Bra et de M. de Guer ;[[55]](#footnote-55) la nouvelle s’était répandue dans Choisy : on voulait savoir, des groupes s’étaient formés dehors, devant la porte. Le maire décida :

— Je vais faire mettre des gardes nationaux… il ne faut pas troubler son sommeil...

Mais M. de Guer dit :

— Il y a bien du monde, ici, nous nous retirons, nous ne voulons pas vous gêner...

Us parlaient à voix basse. Le docteur vint vers M. Bra, le prit à part, lui dit, à mots si faibles qu’il fallait les deviner :

— Vous savez c’est la fin… c’est la fin...

Ces Messieurs se retirèrent suivis de M. Voïart. Au bas du perron ils rencontrèrent le jardinier qui défendait la porte ; il y avait là des enfants, des gardes nationaux, des ouvriers en blouse, des petits bourgeois, des gens de la rue. Ils disaient :

— C’est donc vrai, il va mourir ?

Unie voisine demandait :

— Comment a-t-il passé la nuit ?...

Mais M. Boivin, dont l’émotion se défendait mal, dit en pleurant :

— Ah !mes amis c’est pour bientôt...

Le mot courut la foulé qui se découvrit devant le maire et ses amis. M. Boivin dit encore :

— Ah !mes amis, mes amis, restez silencieux, ne criez point, ne bougez pas… le malade est très fatigué...

Il s’éloigna, son mouchoir aux lèvres. Le capitaine de la garde nationale de Choisy-le-Roi fit placer deux hommes à la porte. Puis tout se tut, les curieux se dispersèrent ; M. Voïart remonta. A ce moment il était dix heures ; le soleil inondait le jardin que parfumait le goût des lilas ; des oiseaux piaillaient dans les branches et l’odeur de la terre ne sentait pas la mort...

\*\*\*

La journée se passa bien, la soirée fut douce. Le malade restait étendu sur le lit, avec ses yeux pleins d’ombre, sa bouche muette d’où montait le petit souffle de son cœur.

Près du feu le général causait à voix imperceptible. Il disait au Dr Carrère :

— Vous vous souvenez, il y a six ans, quand on sut ce qui se passait à Paris… il habitait alors chez moi… eh bien !il voulut s’habiller, il prit son épée, sa cocarde, il dit :« C’est la Révolution, je vais aller voir… » Mais ces journées de juillet étaient chaudes ; les forces lui manquèrent ; il n’alla pas bien loin… il était déjà vieux… des jeunes gens, le soir, se promenaient dans Choisy, déployant le drapeau tricolore ; ils chantaient à pleine voix, comme on chante aux matins de liberté :

Aux armes, citoyens !...

et lui s’en allait dans les rues… des gens disaient : C’est Rouget de Lisle… et les autres criaient : Vive *la Marseillaise*… Je n’ai jamais rien vu de si émouvant… je crois bien que c’est ce qui lui a redonné ces six années de jeunesse qu’il a vécues depuis...

Cependant Mme Voïart appelait :

— Docteur...

A ce moment-là, il était exactement onze heures ; il faisait nuit, et ceux qui étaient là se distinguaient faiblement dans l’obscurité que perçait à peine une petite lueur. Le Dr Carrère s’approcha du lit ; il écouta et demanda de la lumière. A la clarté d’une lampe qu’apporta Mme Voïart, on put voir Rouget de Lisle. Ses yeux se cernaient d’un cercle bleuâtre ; sa lèvre était tordue, sa gorge se soulevait ; on voyait battre ses tempes. Le docteur demanda de l’air ; la fenêtre fut ouverte. Un souffle pur, embaumé de fleurs entra comme un baiser de paix ; des rumeurs venaient du dehors : un bruit de foule impatiente et contenue. M. Voïart, le général Blein, Gindre s’étaient dressés, Mme  Voïart tenait la lampe, le docteur auscultait. Il semblait que tous s’étaient levés pour recevoir la mort ; mais ce n’était que l’agonie et celle-ci fut pénible ; elle commença un peu après onze heures. Tout à coup, le général Blein dit :

— Ecoutez...

Ils écoutèrent.

C’étaient comme des chants qui venaient de la campagne. Des voix fraîches, des voix de conscrits, des voix jeunes entonnaient l’hymne fameux :

Liberté, liberté chérie,

Combats avec tes défenseurs !...

Tous se regardèrent saisis d’étonnement ; le mourant eut un geste très faible, très léger ; ses yeux s’ouvrirent… Maintenant les voix, se rapprochant, reprenaient en chœur :

Aux armes, citoyens !forme vos bataillons !...

mais tout se perdit dans la nuit, les chanteurs et les voix. Cependant, les yeux de Rouget ne s’étaient pas fermés. Il semblait que le poète écoutât encore, qu’il tendît l’oreille aux voix disparues ; ses prunelles prirent bientôt une étrange fixité, il semblait qu’il contemplât, bien en deçà du présent, les événements d’une vie lointaine, abolie et si vieille qu’on eût dit que c’était sa jeunesse qui passait dans la chambre. Par instants, des mots venaient à ses lèvres, sans suite ni raison ; et c’étaient ceux de « … Patrie… Strasbourg… Révolution… » Evidemment le mourant revivait la nuit fameuse d’avril 92. Il était à Strasbourg, à dîner, avec ses amis, chez l’excolonel général des Suisses et Grisons,[[56]](#footnote-56) Diétrich, le nouveau maire de la ville… Alors la Révolution était si ardente qu’elle tournait toutes les têtes… Un jeune homme levait son verre à la gloire des armées républicaines : c’était Desaix… Un autre qui s’était retiré un instant, comme pour aller puiser dehors sous les étoiles, sa pure inspiration, rentrait en ce moment dans la salle… U était en uniforme de lieutenant du génie ; il était enthousiaste, beau, jeune et vibrant… Il chantait pour la première fois la strophe :« Allons, enfants de la patrie !… »« Ce fut comme un éclair du ciel ! »[[57]](#footnote-57) Et cet éclair dura toute la vie… Le jeune homme en retrouva l’éclat jusqu’au moment, où « chassé d’Huningue, traqué, perdu un jour entre le ballon d’Alsace et Donon, un jeune garçon le guida dans la montagne… »[[58]](#footnote-58) C’était dans une gorge étroite des Vosges, à peu de distance de Ribauvillé, sous les sapins. Le paysan entonna *le chant de guerre pour l’armée du Rhin…* Que chantes-tu là ? demandait Rouget.— « La Marseillaise ! répondit le paysan ».[[59]](#footnote-59) Et, depuis le chant l’avait accompagné, toujours chanté par cent mille voix. Il l’avait entendu en prison ; il l’avait entendu, en 1830, dans les rues de Choisy, et voici qu’à cette heure mortelle c’était le même hymne, l’hymne épique, l’hymne guerrier qui rentrait dans la chambre et le berçait dans la mort...

Celle-ci vint bientôt, prit complètement possession de lui, le coucha sur le flanc, ferma sa bouche et ses yeux. Quand il passa, il était minuit. Quelqu’un alluma un cierge ; on monta des fleurs du jardin nocturne et le bruit des sanglots de ceux qui l’aimaient le veilla jusqu’à l’heure où parut l’aube. Ceux qui rentrèrent au matin, virent alors qu’il avait les mains croisées, le front calme et qu’il semblait tout aussi beau que s’il eût dormi et ne fût point habité de la mort.

\*\*\*

Le surlendemain mardi, à midi précis, eut lieu la levée du corps. Le cortège partit lentement de la rue des Vertus ; la garde nationale, formant la haie, présentait armes au passage ; les tambours, voilés de crêpe, battaient aux champs ; le char funèbre, jonché de fleurs, était mené au pas ; alentour marchaient le général Blein, le maire, M. Boivin, MM. Bra et de Guer tenant les cordons ; le deuil était conduit par M. Voïart. Des mains pieuses, se souvenant du passé militaire de Rouget de Lisle, avaient disposé sur le drap noir sa croix d’honneur, son épée d’officier du génie, une verte couronne de laurier. Maintenant le cortège avançait dans le soleil, gagnant le petit cimetière de Choisy. Une foule compacte suivait, formée d’ouvriers, de bourgeois et de paysans. Des gens étaient venus de Thiais, de Vitry, d’autres d’Orly, de Villeneuve-le-Roi ; il en était venu de Paris et de toute la région ; un peuple entier était là qui venait mettre au tombeau le poète de la Révolution. Et c’étaient des faces sérieuses de vieux combattants de Juillet, des hommes aux mains noires des journées de barricades, d’anciens officiers de l’Empire, licenciés par la Restauration et qui retrouvaient, dans le rang, l’allure correcte et militaire, de petits bourgeois républicains. A chaque fois que le cortège croisait une rue, un chemin, un sentier, des hommes et des femmes débouchaient, venus des champs, la bêche ou la serpe à la main, qui saluaient de loin d’un geste large. Au cimetière, le général Blein, Gindre de Mancy voulurent parler, mais ce fut difficile et l’on entendit plus leurs sanglots que les mots qu’ils voulaient dire. Le cercueil fut descendu ; on le joncha d’immortelles. A ce moment, le maire,

M. Boivin se tourna vers la foule ; il sembla que son geste fût compris des assistants, et, tandis que la première pelletée de terre était jetée dans la tombe, de toutes les poitrines du peuple qui était là, monta l’hymne fameux :[[60]](#footnote-60)

Allons, enfants de la patrie,

Le jour de gloire est arrivé !...

Et ceux qui ne chantaient pas, écoutant les autres, ne pouvaient retenir leurs larmes. Pauvre Rouget de Lisle, pauvre vieillard malheureux, dont la vie fut si triste et si sombre, « le jour de gloire » arrivait enfin ; toute la France l’annonçait ; mais son cercueil léger ne pesait pas lourd ; il fut vite enseveli et rien ne resta plus, le jour passé, de l’ultime apothéose, qu’un peu de terre remuée dans le cimetière où, le soir, chantaient les alouettes.

# Les Muses plaintives du Romantisme

Elles sont coiffées de chapeaux de paille à rubans ; elles ont un grand châle à fleurs, une jupe de percale ou d’indienne et, se nouant à la taille, une écharpe flottante. Elles portent, sur le cou nu, une petite croix d’or ; elles sont chaussées de satin ; leurs cheveux arrangés en bandeaux sur le front retombent gracieusement en *repentirs* autour d’elles. La plupart ont le front blanc et poli, les yeux battus de fièvre, les joues languissantes et, sortant de manches courtes, au bout de poignets ronds, offrent des mains admirables. Parfois un voile de mousseline ajoute, à leur jeunesse, une grâce vaporeuse ; elles ont un petit bouquet de réséda sur le cœur ; le soir elles errent aux terrasses, pincent du luth ou, sur le banc du parc, devant le lac tranquille, écrivent des vers sur un album, lisent *l’Almanach des Dames, Le Selam* ou *Le Protée.* Parfois elles soupirent et, la gorge soulevée, l’œil humide, la main toute tiède, révent au crépuscule à de belles chimères. Elles pensent :« J’entends le cor au fond des bois, sonner l’hallali ; la meute va paraître poussant le cerf vers le lac ; je serai menacée de mort, mais le beau chasseur viendra, tuera le cerf à mes pieds, à genoux baisera le bas de ma jupe à fleurs. Il se nommera René ou Eugène de Rothelin. Je dirai : Je suis Adèle de Sénange ou Valérie… Je vous attendais… Et ce sera ainsi, et nous aurons de violentes amours… »

Mais le cor attendu ne retentit point ; le parc s’enveloppe de silence et de nuit ; elles reviennent à pas lents, par les grands escaliers ; l’odeur des fleurs est douce dans la petite allée de myrtes ; le bruit des ramiers les trouble un peu ; mais ce sont de sages demoiselles qui n’aiment que le rêve. Elles n’ont de vive passion que pour les élégies, les récits de voyages et les livres romanesques. Elles vivent en province mais, par les magazines, le *Journal des Modes* ou le *Musée des familles,* connaissent tout de Paris, de ses grandes et petites gloires, de ses salons littéraires : le dernier mot de M. de Chateaubriand, à l’Abbaye-aux-Bois ; ce qu’a narré, chez Mme de Broglie, Benjamin Constant ; les vers qu’à répétés, chez la duchesse de Devonshire, M. de Lamartine. Le fond de leur âme est l’ennui ; elles s’épuisent à attendre ; elles sont lasses de l’odeur de couvent de leur province ; elles sont faites pour briller, pour aimer et pour vivre ; le succès poétique est leur rêve le plus cher. Pour une Eugénie de Guérin qui adore son clocher, les paysans, sa métairie et, de la même main qui compose son journal exquis, trait le lait de la ferme ou cueille les châtaignes, combien ne songent que de la comédie, de bals d’ambassade et de caracoler, sur le boulevard de Gand, en habit d’amazone ! Ainsi Mme de Krüdener, lasse de languir dans son château rustique, se faisant écrire à elle-même :« Pourquoi habites-tu la province ? Pourquoi la retraite nous enlève-t-elle tes grâces, ton esprit ? Tes succès ne t’appellent-ils pas à Paris ? » Mais Paris est très loin, très brillant, à de longs jours de diligence. Il leur faut vieillir encore, veiller sur les terrasses et, Muses lointaines du romantisme, de longs soirs encore, en de beaux cahiers, odorants d’herbes fanées, exhaler la douce plainte de leur cœur poétique.

\*\*\*

O jeunes femmes aux noms charmants, ô Muses — Loïsa Puget, Elisa Mercœur, Mélanie Waldor — votre douce voix est claire dans le ciel romantique. Vous voici en chapeaux fanés ; vous errez sous les saules. On ne peut pas penser à vous sans penser aux jeunes dames provinciales de Balzac, à Véronique qui lit *Paul et Virginie*, à Modeste Mignon qui a une « chevelure d’or pâle » et des « boucles à l’anglaise », qui se nourrit de Byron et se rêve Lara ; à Mme de Mortsauf dont la flexueuse beauté fleurit comme un beau lys dans le jardin de Touraine. On ne peut penser à vous sans évoquer George Sand enfant, la petite Aurore « coiffée à la chinoise », ou George Sand demoiselle, collectionnant des almanachs, des tabatières et des herbiers ; lisant *René* et disant :« Il me semble que René c’est moi » ;sans penser à toutes les petites amies que George eut au couvent et après, et dont les noms charmants ont le parfum vieillot de la province et l’allure démodée du passé : Anna, Louise et Fannelly, Marie-Alicia ou Elisa Auster, Sidonie Macdonald ou Emilie de Wismes ! On ne peut pas songer à vous sans songer à Sainte-Beuve qui chérit vos petites âmes fragiles d’impatientes couventines, à Sainte-Beuve qui écrivait qu’il vous faut « avant tout, des sentiments » et qui, de vous, traça ce portrait que le crayon de Nanteuil ou de Devéria envierait à sa plume :« Elles ont lu les Méditations de Lamartine et elles soupirent ; elles aiment l’esprit et elles s’en vantent ; elles s’éprennent et se passionnent pour des orateurs ; elles sont femmes à se trouver mal si elles ont rencontré, sans être prévenues à l’avance, le grand poète de leur rêve. De la religiosité, un peu de mysticisme, des nerfs, un idéal ou libéral ou monarchique, mais où il s’exhale quelque vapeur de poésie, voilà ce qui distingue assez bien la jeune femme de la Restauration. »

Cette jeune femme là c’est, selon le temps, le lieu ou l’heure, une amoureuse plaintive, une sœur confidentielle, un cœur sensible épris de poésie. La plupart sont des âmes blessées par le siècle ; le bruit de l’émeute et de la guerre a troublé leur berceau ; elles ont appris à grandir en exil ou à vivre à Paris dans de grands hôtels déserts, que leur père ou leur oncle, au retour des campagnes, faisaient durement retentir du bruit de fer des éperons. Et c’est la petite Marceline Desbordes contractant, à 18 ans, « une habitude de souffrance » ; c’est la pauvre Lucile de Chateaubriand, femme douce et langoureuse, dont le cloître est seulement capable d’apaiser le mal ; c’est Mélanie Waldor, fille d’un journaliste de la Révolution, qui ne peut pas tout à fait effacer de ses joues pâles la marque de ses pleurs d’enfant ; c’est la petite AmableVoïart, plus tard Mme Tastu, orpheline à 8 ans et qui ne garda de sa mère que « le mal de poitrine » ; c’est Élisa Mercœur, s’imprégnant, dès le jeune âge, du charme nostalgique de sa natale Bretagne ; c’est Mlle Anaïs Ségalas, fille d’un marchand de toile et rouennerie en gros du quartier Saint-Martin, élevée chastement dans un décor de « maison du chat qui pelote » et, de ce milieu morose contractant la tristesse ; enfin c’est la mignonne Louise Revoil, destinée à devenir Mme Colet, dont le cœur pathétique commence à vibrer dans le séjour agreste d’un manoir provençal. Plus tard ce sera Mlle Eulalie de Senancour, sorte de pieuse Antigone qui ne connut pas l’amour et que le paternel ennui d*’Obermann* marqua dès l’enfance ; ce sera Pauline de Flaugergues se dévouant à veiller le misanthrope Latouche ; ce sera Zénaïde Fleuriot ; ce sera la mourante Louisa Siéfert !

Toutes sont de la même race plaintive, il y a, entre elles, un air de famille, une parenté du cœur. Une seule eut un génie réel : c’est Marceline Desbordes Valmore ; mais les autres connurent le talent, chantèrent, d’une voix frêle, leur tourment intérieur. On ne peut pas les entendre sans être ému. Il semble, à les relire, que toute la petite plainte du passé revienne à nous et que, dans un bruit de volants, de dentelles et d’écharpes, repasse devant nos yeux sur les pelouses, dans un vieux parc d’automne, tout le cortège ancien des Muses.

\*\*\*

Beaucoup ne souffrirent pas que du mal du siècle, mais de réels orages, des tempêtes de la mer et de la vie ; et les beaux vers brisés de Lamartine à la grande Marceline,

Cette pauvre barque, ô Valmore,

Est l’image de ton destin.

La vague, d’aurore en aurore,

Comme elle te ballotte encore

Sur un Océan incertain,

c’est à toutes ces pauvres âmes sanglotantes qu’ils s’adressent aussi bien. Le goût des voyages qu’elles ont presque toutes, la fièvre de lectures comme les *Natchez* ou *Paul et Virginie* excitent leur imagination. Quelques-unes ont vu les îles, franchi l’Océan, se sont assises sous les palmiers. Ainsi Mme  de Duras fut à la Martinique ; Marceline Desbordes à la Guadeloupe ; Eugénie de Guérin, à cause de Virginie, chérit l’Ile de France. Certaines, comme Élisa Mercoeur, Mélanie Waldor, Mlle Fleuriot, par leur naissance bretonne, ont goûté de bonne heure à la saveur marine ; plus tard, Mme Tastu, veuve, fera un séjour prolongé à Chypre et, de cette île embaumée, gardera le parfum au cœur. Enfin, vint la comtesse Merlin.

On lut —avec quel enthousiasme !— ses *Souvenirs d’une Créole.*

Au *Magasin des Demoiselles*, Anaïs Ségalas, hantée de paysages tropicaux, de tamariniers et de déesses noires, écrivit des vers soulevés d’un beau rythme exotique :

Dans l’habitation, maîtresse étincelante,

Tout un peuple noir suit tes pas ;

Ton trône est un hamac, ô reine nonchalante,

Et ta couronne est un madras...

Toutes ont le goût du rêve, du voyage et de l’exil. On les voit accoudées sur une urne, la lyre à leurs pieds et, du regard, suivant, sur la mer, le départ d’un navire. Ainsi, dans le fin crayon de Devéria, Mlle Mercœur, avec sa beauté souple et longue, son épaule ronde et nue, son cou de cygne et ses mains admirables, contemplant l’horizon. Beaucoup sont en attente, aspirent à connaître quelque héros amer et charmant. Les longues veillées provinciales, les soins domestiques, les promenades féminines ne suffisent point à combler le vide du temps, le vide plus morne encore du cœur. C’est alors que se tournent, vers la gloire d’un grand homme, ces petites sensitives froissées. Beaucoup, pour alimenter leur tourment passionné, leur soif amoureuse, écrivent au maître de leur rêve de longues et brûlantes épîtres. C’est ainsi que se forma, autour de certains grands écrivains du siècle, un lointain cercle d’adoratrices où tenaient à entrer toutes les femmes charmantes et délaissées que le goût de l’idéal tourmentait. Il est indéniable que, de tous ces hommes-là, M. de Chateaubriand est celui qui conquit les plus nombreux hommages. Mme de Beaumont, de Duras et Récamier ne sont pas les seules femmes du cortège adorable qui le suivait partout. Beaucoup de celles qui se passionnaient pour les cheveux gris de René vivaient à l’ombre d’un clocher, dans un château de province, retirées loin de toute agitation mondaine. Ainsi, cette marquise de V… dont la *Revue Bleue* publia les lettres et qui ne peut pas recevoir une épître de Chateaubriand sans que « la joie brise aussitôt son âme ». Ainsi Mlle Mercœur, âgée de dix-huit ans et charmante, plaçant sous la protection de René son premier recueil de poèmes. Ici la fascination devient d’autant plus forte qu’elle est plus littéraire.

J’ai besoin, faible enfant, qu’on veille à mon berceau,

dit Mlle Mercœur. Et la réponse ne se fait guère attendre. Elle est un peu maniérée, hautaine un peu, mais charmante : « Si la célébrité, Mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peutla promettre, sans crainte de se tromper, à l’auteur de ces vers charmants :

Mais il est des moments où la harpe repose,

Où l’inspiration sommeille au fond du cœur...

« Puissiez-vous seulement, Mademoiselle, ne regretter jamais cet oubli contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse. Je vous remercie de votre confiance et de vos éloges ; je ne mérite pas les derniers ; je tâcherai de ne pas tromper la première. Mais je suis un mauvais appui ; le chêne est vieux, et il est si mal défendu des tempêtes qu’il ne peut offrir l’abri à personne ».

En même temps, Lamartine, qui lit le volume et se trouve à Florence, écrit à quelqu’un :« Cette petite fille nous effacera tous ». Mlle Mercœur le sait, en est fière ; la tête lui tourne. Mais la tête tourne aussi à Mme Valmore, à qui Lamartine adresse des vers divins. Mme Sophie Gay, si spirituelle, si aimable, a reçu le compliment de Méhul, de Marie-Joseph Chénier. Sa fille, la brillante Delphine de Girardin, « aussi blonde que sa mère était brune et n’étant pas moins belle », s’incline devant Sainte-Beuve. Celui-ci a une grande influence sur ces femmes fragiles et poétiques. Il est souple, cajoleur, a le compliment onctueux, très tendre, très léger. Elles l’adorent. Mlle Eugénie de Guérin, en son château de Cayla, exulte, au milieu de ses chagrins, à lire M. de Sainte-Beuve, à recevoir « son écriture vivante » ; ainsi Mme Blanchecotte, que le poète compara à miss Félicia Heemans, la Sapho anglaise. Devant Vigny, Mme Colet sent battre son cœur, sa main tremble. Et, plus tard, dans un salon, Mlle Siéfert, qui ne vient que rarement de Lyon à Paris, se trouve devant un vieillard alerte, le front blanc, le visage coloré, qui lui dit simplement :« Mademoiselle Siéfert, je suis bien heureux de vous voir ». Quelqu’un dit :*«*C’est Victor Hugo. ». Alors Louisa sent son cœur fondre au dedans d’elle, ses jambes fléchissent ; il lui semble qu’elle va mourir. Ainsi étaient-elles extrêmement tendres, sensibles et douces. Dès que l’amour où la gloire les touchent elles tremblent, portent la main au cœur et sont prêtes à pleurer.

\*\*\*

Elles eurent une poésie à l’image de leur âme, extrêmement plaintive et tendre. Ce « don des larmes » que Michelet admirait chez Mme Desbordes, s’il se retrouve affaibli chez les autres muses voilées de cette époque, n’en offre pas moins, chez toutes, un grand charme. Elles errent, par les soirs chauds d’été, dans les beaux paysages ; elles sont attentives à écouter leur cœur ; leur voix s’accorde à celle des peupliers ; elles ont un sentiment délicieux de la nature. Avant de goûter des bois et des montagnes, des fleurs et de la mer, l’altière majesté, elles écoutent volontiers le petit souffle du vent sur le lac, se penchent sur les fleurs et en reçoivent le parfum. Ainsi l’ardente Valmore aime les roses avant de tout aimer de ce dont les jardins se fleurissent, et, de leurs voluptueuses gerbes, se pare et s’embellit ; Mme Tastu écrit, à treize ans, *Le Réséda*, et, de cette fleur discrète, imprègne toute sa vie ; Eugénie de Guérin adore du fraisier la structure exquise ; Pauline de Flaugergues dit :

L’ébènier rajeuni balance, gracieuses

A la brise de mai, ses riches grappes d’or...

et, dans la solitude de la Vallée-aux-Loups, écoute le murmure des aulnes et des coudriers, s’en inspire dans le chant de ses belles mélodies.

Plus tard, Mlle Siéfert, en sa maison des Ormes, près de Lyon, aimera de sa retraite « le site champêtre, la petite terrasse ombragée et fleurie, la vue un peu bornée sur le pré et les coteaux de vigne, le vallon fuyant et le grand bois à l’horizon » ; Mme Colet, moins éthérée, plus sensuelle, de qui le rude Flaubert devait un peu effrayer la langueur, aimait, comme un peintre, la « fraîcheur des eaux », l’aménité des mousses »

Senteurs montant de la terre au ciel bleu.

Sans avoir, comme George Sand, ce don de porter jusqu’au pathétique le génie du paysage, toutes sont exquisement émues à en pénétrer le charme, à en goûter l’espace, le repos et le murmure.

L’amour naît-il ? Elles en souffrent comme d’un mal qui les brise, ne savent pas accorder à leur goût de la nature, à son apaisante grâce, son impulsion ardente. Mme Valmore est, de ces femmes, celle que la passion toucha le plus violemment. La part la plus vive de sa poésie est faite de ce cri que l’amour lui arrache ; sa face est mouillée de pleurs ; son cœur défaille, sa main tremble ; elle demeure accablée et, volontiers, écrit : « J’ai été longtemps étonnée et plaintive de souffrir ». Cette Flamande porte en soi, comme une femme d’Italie, des trésors de passion ; mais cette amante est muse et sa lyre reste brisée de tout le poids de son cœur. De là cette poésie trempée de larmes et de caresses, cette soif d’aimer, et, pesant sur elle d’un poids accablant, ce mal intérieur ! Baudelaire, qui a aimé Valmore mieux que personne, écrit de sa poésie que « c’est un simple jardin, romantique et romanesque. Des massifs de fleurs y représentent les abondantes expressions du sentiment. Des étangs limpides et immobiles qui réfléchissent toutes choses s’appuyant à l’envers sur la voûte renversée des cieux, figurent la profonde résignation toute parsemée de souvenirs. Rien ne manque à ce charmant jardin d’un autre âge… » Et l’amour, la tristesse, la nature et la foi concourent à donner cet exquis assemblage. Et ce portrait n’est pas que celui de Marceline. Il retrace le fidèle médaillon de toutes les Muses de ce temps-là, froissées et sentimentales. De l’illustre Marceline à la plus humble des poétesses de l’*Almanach des Dames* ou du Musée *des Familles*, que Pitre Chevalier dirige, toutes offrent l’aspect lointain, fragile et résigné de beaux anges accablés par le poids du destin. Les plus humbles, les plus oubliées, celles dont on retrouve les vers au rez-de-chaussée des vieux journaux de la mode, dans les keepsakes et les almanachs, ne sont pas les moins touchantes de ces femmes désolées. Qui se souvient encore de Mme de Montanclos ou de Mlle Iphigénie de Végabre ? Cependant, vers 1835, l’*Almanach des Dames* publiait d’elles les plus exquis poèmes qui soient !

Certes, à s’exagérer, la plainte de ces belles âmes, que ne soutenait pas toujours, comme chez Marceline Desbordes-Valmore, la plus franche émotion, devenait la niaise romance sentimentale. Et c’était, à côté du doux et charmant talent de quelques-unes, le banal « vergissmeinnicht » de beaucoup d’autres. La romance a été la faiblesse de ces femmes. Auprès de Mme Valmore elle-même, il y avait cette harmonieuse âme triste : Mme Pauline Duchambge qui, parfois, se plaisait à traduire en musique les beaux vers de Marceline et à qui Marceline elle-même écrivait, en une lettre évoquant des souvenirs :« Tu sais le suite dont les mots m’échappent, mais qui devaient dire : Nous pleurerons toujours, nous pardonnerons et nous tremblerons toujours ;*nous sommes nées peupliers* ». Il y avait les romances de Mme Gail que l’*Almanach des Dames* admirait :*Jeune et charmante Isabelle*, *viens écouter ce doux serment.* Et il y avait enfin les romances, les inoubliables et plaintives romances de Loïsa Puget :*La Confession du Brigand*, *Ave Maria*, la *Bénédiction d’un Pire*, *A la Grâce de Dieu,* œuvrettes non sans grâce, mais d’un trop abondant désordre. Mlle Puget en composa de nombreux recueils, aujourd’hui oubliés. Elle-même valait mieux que ses chansons. C’était, vers 1832, une gracieuse jeune fille blonde, fort belle et qui chantait bien. George Sand, qui la connut enfant, a laissé d’elle, dans ses *Mémoires*, ce portrait ingénu : « Loïsa était une enfant terrible, plus terrible que tous ceux du Plessis. Jolie comme un ange, pleine de réparties drôles, elle savait se faire gâter par tout le monde. Elle a produit des choses gaies, d’intentions spontanées, d’un rythme heureux, d’une couleur nette et d’une parfaite rondeur. Ce sont des qualités qui l’emportent encore sur la vulgarité du genre. Mais moi qui me souviens d’elle, plus qu’elle ne l’imagine peut-être, je sais qu’il y avait en elle beaucoup plus qu’elle n’a donné… » Loïsa Puget avait une mère cantatrice ; elle épousa plus tard un M. Gustave Lemoine qui écrivit les paroles de ses romances. Celles-ci firent l’enchantement de tout un peuple d’étudiants et de grisettes. Et ce fut la gloire réelle de Loïsa d’être, durant tout un lustre, la Sapho de Mabille et de la Grande Chaumière !

\*\*\*

Ecrivent-elles des romans, ces femmes douces et brisées transportent dans le récit en prose le trouble qui tourmente leur cœur de poète. Les idéales amours qu’elles n’ont pas vécues, elles les content dans leurs œuvres. Aux titres énigmatiques et romanesques elles aiment à donner un développement aventureux. Et, sous leur plume inspirée, c’est le plus souvent le récit de pathétiques épisodes, que se plaît à retracer leur imagination. Beaucoup sont imprégnées de *René,* de *Werther*, d’*Adolphe ;* beaucoup se souviennent de *Clarisse* et de l’*Héloïse.* Elles offrent de belles plaintes en une prose emportée que souligne volontiers un violent romantisme. Certes George Sand est le maître, mais il y a chez elle un profond sentiment de la nature et de la vie, une sorte de vraisemblance impossible à retrouver chez les autres. Au-delà de *Lelia* et de *Consuelo* se crée ainsi, durant le siècle toute une étrange littérature de femmes. Ainsi, de la *Valérie* de Mme de Krüdener à *Yvonne de Coatmorgan* de Mme Zenaïde Fleuriot, ne cesse-t-on de voir fleurir tout un monde romanesque d’étranges œuvres :*Léonie de Montbreuse* de Mme Sophie Gay, *Adèle de Senange* de Mme de Souza, *Alphonse et Juliette* de Mélanie Waldor, le *Marquis de Fontange* de Mme de Girardin, *Pauline de Sombreuse* de Mlle de Senancour. Les aventures inouïes qu’elles avaient rêvé d’accomplir ne trouvent à se réaliser que dans les fictions amères de leur cerveau fiévreux. Ces femmes désespérées effrayent un peu l’amour. La renommée qu’elles convoitent ne peut guère s’accorder avec lui. Pour une Delphine de Girardin dont « le bonheur d’être belle » est une perpétuelle fête, pour une Sand, pour une Louise Colet, goûtant avec transport à l’ivresse amoureuse, que de Muses pauvres et délaissées attendent, sans jamais le connaître, le dénouement heureux. Valmore, dont le beau cœur ardent semble un flambeau inextinguible, est, de ces amoureuses, celle qui jeta les plus beaux cris :

Oui, la moitié qui manque à tes jours éphémères

Elle bat dans mon sein où tes traits sont vivants...

Mais, de toutes aussi, elle est la plus déchirée. De M. de Latouche à M. de la Tour sa belle âme inquiète se partage et s’épuise. Et l’amour que les hommes ne savent point accepter, cette femme admirable le reporte sur ses enfants. Entre ses filles chéries, Inès et Ondine, elle semble trouver le repos que son cœur inquiet n’a point connu encore. Mais il est dit que ce grand poète doit porter une grande souffrance. Sa fille « Inès, l’enfant du monde qui a le plus besoin de caresses », meurt dans ses bras. Elle est frappée de ce deuil ; et, depuis, sa face reste ainsi que celle de la Niobé antique, toute ruisselante des pleurs du maternel amour. Ainsi sont-elles toutes. Elles attendent et s’épuisent ; et quand le bel idéal qu’elles avaient entrevu n’est point venu à elles, elles se tournent vers les têtes charmantes des enfants, en caressent le front pur et, d’un baiser fiévreux, couvrent leurs boucles blondes. Mme Valmore a été ce grand poète des enfants. Mme Tastu l’a été aussi. Pour celles qui n’ont ni amour, ni enfant, leur lot est de se dévouer à quelqu’être d’élection, à un père ou un frère ou simplement à l’homme malheureux qu’elles ont rencontré. Ainsi Mlle Eulalie de Senancour se fait l’ange gardien de l’auteur d’*Obermann*, Mlle de Flaugergues est le dernier rayon du sombre Latouche. Ainsi Mlle Eugénie de Guérin. « Elle vient, dit Sainte-Beuve, la dernière dans cette procession des vierges ». Le culte qu’elle a voué à son frère ressemble à celui que Monique avait pour Augustin ; il a le goût amer de la mort. En son château de Cayla elle n’a d’unique bonheur que de vivre et de vieillir avec le cher souvenir de Maurice. De toutes les Muses ce sont là les plus résignées...

\*\*\*

Puisque, de toutes ces femmes, la plus admirable est toujours Mme Valmore, il semble bien qu’on doive, à la suprême minute, l’évoquer avant toutes les autres. Quand l’instant fut venu, pour cette muse adorable, de quitter tout ce qui fait la joie et le mal de la vie, le cœur ardent qui était en elle se mit à battre avec plus de violence. Alors elle était vraiment belle, quoique âgée. Michelet, qui la vit, a écrit combien elle était émue à ce moment, « troublée de sa fin prochaine et (on aurait pu le dire) ivre de mort et d’amour *».* Cependant le froid du marbre immobilisa son divin visage, lui donna la pâleur du tombeau. Depuis elle n’est plus visible qu’en ses vers sanglotants. Ainsi ces femmes charmantes allaient au-devant de la mort comme vers une délivrance.

Leurs maux de l’âme étaient si grands qu’il semblait que l’éternel sommeil pût seul les en guérir. Voilà ces pauvres Muses ! Elles ont passé leur vie à se plaindre et pleurer et à l’instant final elles sourient de quitter cette triste vallée de larmes. C’est le temps pour elles d’aller sous les saules. Elles sont semblables à de belles fiancées pâles :

Ma vie, ô mon Seigneur !calme s’en est allée ;

J’ai fait comme le lis brisé dans la vallée,

Je suis morte dans ma blancheur.

Ainsi chante Anaïs Ségalas ! Et Mlle de Guérin lit les *Saints désirs de la Mort*, se transfigure au dernier instant de sa vie, d’ardeur et de piété. Et Mlle de Flaugergues n’est plus qu’une fleur dont la tige est brisée ; et la pauvre Mlle Mercœur s’en va de la poitrine. Mélanie Waldor a conté sa fin et comment le mal la prit pour ne plus la quitter. C’était en 1835. Elle eut de belles funérailles. Ballanche suivait le petit cercueil blanc. Chateaubriand était dans le cortège ;« le vent faisait flotter ses cheveux grisonnants, une poésie religieuse impossible à décrire rayonnait sur sa physionomie profondément altérée. *»* Elisa laissait une mère éplorée. Celle-ci se montra inconsolable, se fit l’éditeur des œuvres de sa fille, écrivit, à sa louange, une notice dédiée « à toutes les bonnes et vertueuses jeunes filles » et, d’un accent ému, s’écria publiquement :« Si la vie pouvait payer la vie, Elisa Mercœur serait pleine d’existence et sa mère reposerait dans la tombe. » Ainsi devait dire un jour, avec non moins d’élan, en rappelant de sa fille les fidèles souvenirs, la mère de Louisa Siéfert...

Telles sont ces Muses. La plupart furent des femmes fragiles et frissonnantes ; elles furent désespérées. Elles errèrent dans les parcs vêtues de robes fanées et de chapeaux à fleur. Leurs âmes inspirées étaient toutes romanesques. C’étaient là de pauvres petites âmes déchirées de plaintes. Mais ces âmes-là avaient « une puissance d’orage » étrange et très douce. Et, dans ce ciel romantique, où tant d’aigles ont plané, elles passent, blanches colombes, avec un doux bruit d’ailes.

# La Vie de M. Pâques

… aidant au ben temps… supportant le mauvais… et faisant la barbe à tout le monde.

*(Le Barbier de Séville.)*

« … il faudra venir me voir sur le Grand Bé et être fidèle à ma mémoire. »

Chateaubriand, à *Julien Daniélo, son secrétaire (dernière entrevue) »*

A Jules Bertaut.

Une figure douce et rosée, animée, malgré l’âge, de deux petits yeux vifs, parée d’une barbe courte et blanche ; un front très ample enfoui à moitié sous une mince calotte d’atelier en velours bleu ; la propreté la plus irréprochable dans toute la personne ; la mise simple et cossue de ces vieillards qu’on voit, dans les tableaux flamands, assis près de la fenêtre, en méditation ; les mains petites et délicates ; le sourire aimable ; l’accueil amène et discret ; tel se présente, au physique, M. Pâques. Au moral, M. Pâques, dont la pensée est fine et teintée de bonhomie, n’est ni moins souriant ni moins doux. M. Pâques vit de souvenirs et ceux-ci sont rangés avec art dans son clair cerveau propre et dans son cœur ému.

On m’avait dit souvent :

— Allez voir M. Pâques. Il a connu Juliette et René, et, de sa main de coiffeur, a frisé les cheveux blancs de Mme Récamier à l’Abbaye-aux-Bois ; il a rasé jadis, sous Louis-Philippe, MM. Ampère et de Chateaubriand. C’est un sage et charmant vieillard ; il a gardé de son temps la mémoire attendrie...

J’allai voir M. Pâques. Je montai, un matin, au pied de la colline de Montmartre, l’une des larges avenues qu’encombrent, jusqu’à midi, un double rang pressé de verdurières et de camelots ; je pris la petite rue étroite et provinciale, qui s’élève en pente légère de l’avenue vers la Butte ; je m’arrêtai devant l’une de ces antiques demeures à façade usée semblable à toutes celles que Balzac, en son temps, a cent fois décrites ; je montai le vieil escalier étroit, m’arrêtai au second étage, devant une porte modeste et banale, et sonnai. Un court instant, l’espace d’une minute, des pas sourds et traînants marchant vers le seuil ; enfin la porte qui s’ouvre. Je suis chez M. Pâques.

Le bonhomme est petit, un peu frêle, comme enfoui dans un large fauteuil aux bras amples, du genre Voltaire ; il est coiffé de sa calotte et ses deux pieds douillets, chaussés de pantoufles à fleurs, reposent sur un coussin que, sans doute, jadis, Mme Pâques broda.

La pièce dans laquelle M. Pâques reçoit, entouré de sa chatte noire et de sa gouvernante, est ancienne et fanée comme lui-même ; les cadres démodés, de vieux daguerréotypes ornent seuls les grands murs que recouvre un papier effacé ; les rideaux sont ternis et, dans les angles, les meubles scrupuleusement propres, trahissent un long usage. La petite pièce est simple et recueillie ; le seul tic-tac égal d’un coucou de bois l’anime ou, parfois, le crissement rapide que font, en frottant le parquet ciré, les ongles de la chatte noire. Ici tout est paisible et doux, peuplé du passé. Un rayon de jour tombe sur M. Pâques et son visage ancien, le baigne de soleil pâle et tiède et le réchauffe un peu ; les yeux brillants s’animent, dans la face blanche ; on est surpris ; on ne sait par quel heureux hasard ce vieil homme oublié, vestige d’un bel âge de gloire et de plaisir, put se garder si bien jusqu’à nous et vivre, inaperçu, au milieu de tant de souvenirs, dans ce coin isolé du Montmartre turbulent.

M. Pâques a le geste onctueux, enveloppant, comme ecclésiastique ; il fait signe et vous prenez place. Puis un silence. M. Pâques attend ; il se recueille et sourit. C’est le moment, alors choisi, de laisser tomber les mots évocatoires, la petite phrase courte et magique qui va redonner la vie, un instant, à tout le vieil homme ému :

— Ainsi, monsieur Pâques, vous connûtes Chateaubriand ?

Un sursaut ; un éclair dans le regard ranimé, Et M. Pâques répond :

— M. le Vicomte était en effet de mes amis je l’a*i* beaucoup connu...

M. Pâques est très vieux. Il a quatre-vingt-dix ans, mais ses souvenirs sont frais et vivaces ; il les confie souvent et les écrit parfois. Je dirai la longue et belle vie de M. Pâques.

\*\*\*

« M. Pâques, dit Tony Révillon, est né dan : un petit port de la Manche. »[[61]](#footnote-61) Ce petit port est même un grand port, car c’est Boulogne-sur-mer. Ce dut être par un matin de cloches et d’avril (car le nom de M. Pâques est plein de carillons) que parut au monde l’enfant qui devait devenir, plus tard, selon le mot d’un de ses biographes, « un barbier de qualité. »[[62]](#footnote-62) On ne sait rien de son enfance, sinon qu’elle fut douce et chétive et se passa dans le décor de cette ville de marins. De la boutique de M. Chauchois, qui donnait sur la rade, le jeune Pâques observait par les vitres, en faisant ses débuts et rasant les clients, le jeu des voiles blanches sur le fond de la mer et du ciel. Cela lui donna, en même temps que le goût du rêve, le désir des voyages. « La jeunesse dorée boulonnaise et l’état-major de la garnison » encombraient bien, au dire de M. Pâques, la petite boutique de son maître, mais ce qu’enviait le jeune provincial, c’était le plus haut destin d’un coiffeur de grande ville. Paris l’attirait. Il résolut d’y venir et, lesté, pour toute fortune, de cinquante francs en luisantes pièces de cent sous ; le jeune homme quitta les siens, prit la diligence et vint se présenter, à Paris, près la Sainte-Chapelle, au bureau de placement des coiffeurs. Il débuta d’abord chez un posticheur qui l’occupa, tout le jour, à tresser des *circassiennes* pour les dames. Mais la fortune veillait sur lui.« J’avais — dit M. Pâques — l’intuition des exploits du célèbre Barbier de Séville. » Le hasard servit M. Pâques. Quelqu’un le présenta au duc de Brunswick, ce prince excentrique qu’une révolution avait chassé de ses États et qui menait à Paris une brillante vie luxueuse. Le duc trouva le nouveau venu timide, respectueux, diligent, habile en son art, et se l’attacha. Mais bientôt M. Pâques eut à faire ses malles ; le duc partait en Angleterre emmenant avec lui les gens de sa maison. Ce sont là les débuts réels de la vie aventureuse du barbier de qualité que n’allait pas tarder à devenir M. Pâques.

Alors le dandysme régnait à Londres. Le souvenir de Byron et du divin Brummell commandait encore à la mode ; mais celle-ci devenait plus française et, c’est du comte d’Orsay que les jeunes lords élégants imitaient désormais le pli des cravates, l’humeur plaisante et les manières. D’Orsay était populaire, régnait, en vrai *lion* qu’il était, sur le troupeau nombreux de la *fashion*. Le duc de Brunswick le voulut connaître et, le connaissant, lui parla de M. Pâques. Le beau comte réclama, pour lui-même, les soins du coiffeur français ; et ce fut là, pour ce dernier, après celle du duc, la seconde des têtes historiques qu’il eut l’honneur d’accommoder. Nul — mieux que M. Pâques — ne savait, avec plus d’art et de souplesse, manier le fer à friser, verser sur la chevelure le vinaigre et l’huile de Macassar. Ainsi M. Pâques acquit de la renommée ; les dandys se le disputèrent au point de tenter de le garder : mais M. Pâques était fidèle, tenait au duc, quitta Londres après lui, le suivit à Birmingham, puis à Oxford. Là, notre Français trouva la ville en rumeur, le public houleux et, de toutes parts, les hôtels assiégés d’étrangers. M. Pâques apprit, par son maître, que tant de gens ne se pressaient que pour venir entendre, le soir, au théâtre, Mme Malibran. Le duc lui-même, épris de la belle voix de Maria-Félicia, avoua n’avoir quitté Londres que dans le dessein d’approcher de cette femme de génie. Le duc avait des titres, sut les faire valoir, fut reçu en effet, et là, comme chez d’Orsay, M. Pâques, le fer et la houppe en main, put se glisser et s’offrir. Le sourire divin de Garcia Malibran accueillit comme il faut le maître et le suivant. M. le duc soupira, mais M. Pâques frisa, et, plus heureux que le prince, fit pencher sous ses mains d’artiste cette tête adorable...

C’était en 1836. Garcia Malibran, brisée encore de l’affreuse chute de cheval qu’elle avait faite à Londres, souffrant déjà du mal sourd qui devait l’emporter, sentait sa fin prochaine et, selon le cri de Musset, savait « qu’au sortir du théâtre un soir dans son linceul il faudrait la coucher ». Alors Maria-Félicia avait vingt-huit ans et se faisait plus belle, et sa voix admirable se faisait plus vibrante, à mesure que s’approchait, pour elle, le sublime et fatal instant où cette unique artiste mêlant l’art et la mort, devait expirer, en chantant, dans le duo ultime d*’Andronico.*

C’est un soir, à la veille même de jouer, que la grande cantatrice, se voulant plus agréable et toujours plus parée, appela auprès d’elle, au théâtre d’Oxford, le Figaro du prince. La loge était tendue de soie rose ; Maria-Félicia, perdue dans un froufrou de soie et de satin, était à sa toilette. A la vue éblouissante de cette femme unique, M. Pâques manqua défaillir ; toutes les cloches de son cœur, toutes les cloches de Pâques, sonnèrent, dans sa poitrine, leur carillon fou. Et, depuis tant d’années, depuis cet unique instant, il en est demeuré, à la plume naïve du bon vieillard, le léger tremblement.

« Que de richesses ! s’écrie, en se remémorant l’image de Mme Malibran, le digne et brave homme. Que d’éclat dans le satin de ses épaules nues et des adorables contours dont un tissu transparent et capricieux ne dissimulait qu’à demi les teintes empruntées au lys et à la rose ! » Et M. Pâques ajoute, se souvenant du trouble où le mit pareille vue ;« Je fus ébloui ; mon cœur bondit dans ma poitrine ; mes jambes faiblirent, à la pensée que mes doigts, en développant et disposant la chevelure, allaient bientôt effleurer tous ces trésors… Mme Malibran avait tant de grâce, de poésie, de pureté dans toutes les lignes, d’attraction dans les mouvements ou dans les formes, qu’on était forcé de l’admirer, de tomber à ses pieds ou de chercher un appui. »

Quoique très ému, M. Pâques sut se montrer si habile et sa coiffure se trouva si parfaitement réussie qu’il parut bien qu’il eût, ce soir là, ajouté au triomphe de la grande Ninette. Les rappels augmentaient en se succédant. Enfin, toute vibrante encore de l’espagnole ardeur de Rosina, la Malibran quitta la scène, regagna sa loge, trouva à sa porte le sensible et savant coiffeur. Lui, à nouveau, pensa mourir. Mais elle, avec son grand charme simple, lui jeta, d’une voix rapide, ces mots charmants :« A demain, faites-moi aussi belle. »

La Malibran passa. Encore quelques soirées, et la « harpe vivante attachée à son cœur » allait se briser d’un coup. Mais cela, dans le bruissement du satin, le mouvement, le charme et la musique qui montaient d’elle, au moment qu’on ne pouvait deviner. Elle passa. Et, de cette minute de gloire avant le deuil, M. Pâques a gardé, pour toujours, le parfum au cœur.

\*\*\*

M. Pâques voyagea longtemps, quitta Oxford et Manchester, vit les montagnes d’Écosse « où — dit-il — les fleurs abondent, délicates, surtout les roses sauvages qui s’épanouissent aux flancs de tous les chemins ». Mais son cœur élégiaque était frappé ; ce coiffeur sensible ne pouvait point se consoler de la perte de Maria-Félicia ; la mort de la diva — en lui montrant le néant de la gloire et de la fortune humaines — l’avait incité à ne voir, dans l’avenir de sa position, qu’un objet de crainte et de lointaine défiance. Bientôt la nostalgie s’empara de sa pensée ; M. Pâques, en présence de l’ennui qui faisait de son existence la plus amère de toutes, n’hésita point à rompre avec la fortune, prit congé de M. le duc, revint à Londres, s’embarqua, revit Boulogne et bientôt Paris. Là, M. Pâques apprit à se perfectionner encore dans son art, fréquenta, au Palais-Royal, la belle académie de coiffure où les leçons de Croizat, de Hamelin et de Mariton ne tardèrent point à faire de lui l’un des maîtres du moment. Peu après, l’amour occupa sa pensée, anima, une fois de plus, le carillon de son cœur ; si bien que, féru de passion, le barbier sentimental prit femme et se maria. Il fallait vivre. « On crêpait peu dans ce temps-là, » dit M. Pâques ; mais on faisait des postiches. Engagé à forfait par le célèbre Monin, le jeune artiste qu’était M. Pâques vint s’installer, avec son épouse, au quatrième étage d’une maison qu’occupaient à la fois, rue Saint-Honoré, le café de la Régence et Lepaute, horloger du Roi. Ce fut le temps des veilles laborieuses. « *Que de nuits passées sur ma tête de bois !* » dit justement M. Pâques. Mais aussi que de triomphes ! On se trouvait près des Français ; c’était le temps, déjà, des batailles romantiques, et M. Pâques, maintes fois, fut appelé à donner ses soins à Frédérick Lemaître, à l’acteur Lafond « toujours frisé au petit fer avec les cheveux courts », à la grande Rachel ; c’est lui enfin qui coiffa, pour *Mademoiselle de Belle-Isle,* l’illustre Mlle Mars.

Ce furent là de beaux moments et M. Pâques connut que sa profession est noble et l’égale des autres arts, puisque sans le secours du fer et du peigne, aucun de ces grands acteurs et de ces femmes divines n’eût oser se risquer à paraître sur la scène d’un théâtre. Mais ce ne sont point à encore les plus parfaits des jours de gloire que M. Pâques ait vécus. Ceux-ci seulement vont commencer et se marquer, pour lui, de l’éclat de tout le lustre littéraire. M. Pâques, las de toute la factice gloire dramatique que lui offraient ses clients des Français, songeait de pratiques plus nobles et de plus illustres têtes. Alors celle de M. de Chateaubriand était à vendre et le petit coiffeur de la rue de Grenelle-Saint-Germain, à qui vint succéder un beau jour M. Pâques, la céda pour trente francs, payables, suivant le contrat, après un mois d’essai et l’agrément de l’illustre écrivain des *Martyrs*...

M. de Chateaubriand habitait alors, 112, rue du Bac, un appartement, au rez-de-chaussée, ouvrant de plain pied sur une petite cour plantée d’arbres et de massifs que dominait le grand et beau jardin des Missions Étrangères. Ayant renoncé au monde et à la politique, M. de Chateaubriand, tout occupé de la rédaction de ses *Mémoires*, menait, rue du Bac, pour l’unique fois de sa vie peut-être aux côtés de Mme de Chateaubriand, une existence paisible et casanière. C’est là que le vit M. Pâques pour la première fois. M. Pâques était introduit le matin, après que l’illustre écrivain avait pris le chocolat ; parfois M. le vicomte n’avait pas achevé ; M. Pâques attendait en causant avec le secrétaire. « M. de Chateaubriand était de petite taille, chétif ; son front haut, très développé, révélait le génie. Je le vois encore, dit M. Pâques, assis dans un grand fauteuil, ayant, à sa gauche, la cheminée où pétillait un feu clair en toute saison, car il était frileux. A sa droite se trouvait une table chargée de papiers, de livres et de journaux politiques et littéraires de tous formats et de toutes nuances ; tout cela pêle-mêle et dans un admirable désordre. J’étais autorisé, ajoute M. Pâques, à prendre, dans le tas, les journaux qui me convenaient ; chaque jour j’en emportais trois ou quatre pour la plus grande satisfaction des clients de ma petite boutique. La bouilloire contenant l’eau qui devait servir pour la barbe clapotait devant l’âtre. Je rasais sur place... »

Le repas achevé, M. le vicomte prenait place au fauteuil, ramenait sur ses jambes maigres les pans de sa robe de chambre. Alors commençait la quotidienne séance où tous trois travaillaient, M. Pâques rasant M. le vicomte, M. le vicomte dictant ses *Mémoires* et le secrétaire les écrivant. Ces séances n’allaient pas toutes seules ; plusieurs durèrent deux et jusqu’à trois heures. Parfois M. le vicomte s’arrêtait pour relire et corriger, le savon au menton ; M. Pâques, respectueux, se reculait tenant le plat à barbe ou la serviette. Un grand silence. Au dehors seulement, dans les arbres du jardin, la petite plainte du vent qui passait, ou dans l’âtre, le crépitement du bois sec, le bruit des étincelles. M. Pâques employait le temps de ces interruptions à recueillir, un par un, de son grand homme, des cheveux dont il fit, plus tard, des tableaux. « M. Pâques, dit Tony Révillon, jouissait de son client. » Le fait est qu’il l’adorait et que sa vénération, pour M. de Chateaubriand, atteignait le plus naïf et touchant fanatisme.

Le repos et la lecture finis, M. de Chateaubriand reprenait le plat et la serviette ; le respectueux secrétaire couvrait à nouveau d’écriture régulière les hauts feuillets blancs, et cependant que le fer de M. Pâques courait sur son menton, M. de Chateaubriand pensait à la phrase qu’il allait dire et la construisait mentalement. Quand celle-ci était aussi parfaite que le souhaitait son goût, il faisait signe ; M. Pâques s’écartait, le secrétaire s’inclinait sur la feuille, et, d’une voix grave, lente et mesurée, M. le vicomte dictait. Il dictait ses souvenirs. C’était toute sa vie qu’il rappelait par lambeaux devant son barbier et son secrétaire. Parfois c’étaient de solennels tableaux historiques :« Le Génie du christianisme, dictait alors M. de Chateaubriand, qui faisait, en ce moment, beaucoup de bruit, avait agi sur Napoléon. Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid ; il n’eût pas été ce qu’il était, si le génie n’eût été là… Bonaparte m’aperçut et me reconnut ; j’ignore à quoi. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait ; les rangs s’ouvrirent successivement ; chacun espérait que le consul s’arrêterait à lui ; il avait l’air d’éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m’enfonçais derrière mes voisins. Bonaparte éleva tout à coup la voix et me dit :« M. de Chateaubriand… »

L’instant était solennel. Pas un bruit, pas un souffle. M. Pâques, muet d’admiration, buvait, l’une après l’autre, ces belles paroles définitives ; et c’était son orgueil d’en jouir avant tout le public !

M. de Chateaubriand mettait tout son cœur dans ses *Mémoires.* Lui-même à dit qu’ils furent « l’objet de sa prédilection ». Il y avait travaillé dans ses voyages diplomatiques, à Dieppe, et à Londres, dans sa retraite isolée de la Vallée-aux-Loups ; il y travaillait encore à Paris. Et ce n’étaient point toujours de grandes scènes de l’histoire ou d’imprévues rencontres avec Washington et Napoléon, bien faites pour flatter son orgueil, que dictait ce merveilleux maître de la phrase et du style. Mais c’étaient souvent de plus doux souvenirs ; c’étaient les ombres des années chères, les formes des amoureuses et des amies qu’évoquait, devant le tombeau de son cœur, ce grand désolé. Mesdames de Caud et de Beaumont revivaient alors dans le souvenir attendri de René. M. Pâques écrit que M. de Chateaubriand, loin d’être aussi froid qu’on l’a dit, était sensible et pleurait. La fois où il commença de dicter cette divine page sur la mort de Madame de Beaumont :« … Un jour je la menai au Colisée ; c’était un de ces jours d’octobre tels qu’on en voit à Rome… » Il ne put y tenir plus longtemps, laissa couler ses pleurs, et, dit M. Pâques, « mouilla de larmes la page de ses Mémoires. »

C’étaient là de beaux instants ; mais tous n’étaient pas si sombres ; il en était de plus riants que M. Pâques a contés. « M. le vicomte, dit M. Pâques, aimait beaucoup les petites chroniques, les historiettes drôlatiques ; connaissant son goût, j’en faisais provision ; en cas de disette j’inventais (sic). Et lui de rire comme un enfant à gorge déployée. » Parfois madame de Chateaubriand, quoique souffrante et chagrine, forçait le sanctuaire et pénétrait. « Bien que froide et peu contente, dit M. Pâques, elle me témoignait beaucoup de bienveillance et *avait avec moi le petit mot pour rire*. Assez fréquemment, s’adressant à son mari, elle disait en entrant :« Eh bien !ami, que t’a raconté M. Pâques ? Quelle nouvelle t’a-t-il apportée ? » L’excellent homme répétait mes fariboles en les amplifiant et était pris d’une nouvelle quinte d’hilarité ». Madame de Chateaubriand avait une perruche qu’elle affectionnait. Cette perruche n’aimait pas les barbiers ; elle assourdissait M. Pâques de ses cris et lui piquait de grands coups de bec les pans de son habit ; une fois même elle sauta sur son épaule. Quoique patient à l’ordinaire, M. Pâques ne le fut pas ce jour-là, et, d’un bon coup de blaireau, savonna le bec de l’inconvenante. Ce sont là les aimables souvenirs de M. Pâques sur Chateaubriand. Le poète et le barbier se comprenaient et se confiaient l’un l’autre. Un jour, M. de Chateaubriand, pour sceller cette vieille et durable amitié, fit don au coiffeur d’un précieux souvenir ; il lui offrit la canne de jonc avec laquelle, au temps de l’*Itinéraire,* il avait gravi les pentes du Sinaï. Ce sont là de belles années. Et, malgré l’âge ancien qui l’accable de son poids, le doux coiffeur-philosophe y songe comme on sait que les amants, même vieillis, songent, le soir venu, aux années de leur bonheur.

\*\*\*

Jamais l’épithète de « barbier de qualité » ne sembla s’appliquer mieux à M. Pâques qu’en ces années — hélas !lointaines — de gloire romantique. L’honneur d’accommoder, chaque matin, de « rajeunir » à l’aube de chaque jour, pour ses admirateurs et la postérité, M. de Chateaubriand valut, au petit coiffeur de la rue Grenelle, une belle réputation. Sa boutique, bientôt très fréquentée, devint le charmant cénacle où l’art de la coiffure et celui des belles-lettres se trouvèrent confondus en un culte commun. C’était là comme un petit Institut, une docte Académie ; plusieurs des personnages les plus illustres du siècle s’y venaient faire couper les cheveux et raser la moustache. Et les célèbres barbiers de Séville et de Pézenas, que l’histoire et les romans se plaisent tant à vanter, ne virent jamais autour deux, comme il advint pour M. Pâques, un tel empressement de personnes de qualité.

La petite boutique s’ouvrait de plain-pied sur la rue, à deux pas de la rue du Bac et de l’Abbaye-aux-Bois. M. de Chateaubriand en était le Dieu invisible ; M. Pâques tenait antichambre de ses nouvelles et ne les communiquait qu’avec mystère et respect. Mme Pâques régnait au comptoir ; un garçon de confiance promenait tout le matin, sur les plus illustres joues de France, un inlassable blaireau et le grattement du rasoir, dans la modeste échoppe, ne s’interrompait que pour laisser tomber, de quelque lèvre immortelle un distique, une sentence ou quelqu’un de ces propos bien sentis à quoi se reconnaissent les hommes de mérite.

— « Au premier de ces messieurs ! » comme dit M. Galtier.

Et le premier de ces Messieurs c’était le baron Thénard, le célèbre chimiste, ami de Gay-Lussac et de Berthollet. « Sa statue est à Sens », dit M. Pâques. C’est bien possible ; mais son génie était à Paris et ce restait le point d’orgueil de M. Pâques de conter partout comment son client, de fils d’humble cultivateur, était devenu savant distingué, chargé du cours de chimie transcendante au collège de France et qui, mieux est, pair de France et baron.

Le second de ces Messieurs était Jean-Jacques Ampère, l’ami de Ballanche et de Mme Récamier. Cet homme fameux n’avait pas hérité de son père que la seule aptitude aux lettres et aux sciences ; il en avait reçu aussi le don de la plus extraordinaire distraction qu’on ait vue depuis La Fontaine.« Ainsi, dit M. Pâques, je l’ai vu souvent, venant d’être rasé, non lavé, prendre son chapeau et ouvrir la porte pour sortir, ayant la serviette au cou. Une autre fois, c’était cette même serviette qu’il mettait dans sa poche, la prenant pour un mouchoir ».

Un troisième client, parmi tous ceux que M. Pâques eut l’honneur de servir, se recommandait par son assiduité. C’était un jeune secrétaire de Lamartine, encore obscur et qui fit quelque bruit plus tard, dans la critique, sous le nom de Paul de Saint-Victor. Alors Saint-Victor n’était pas encore ce « beau » qu’admireront plus tard, chez Magny, entre Gautier, Flaubert et le prince Napoléon, les garçons stupéfaits, mais c’était un modeste débutant, pas très riche, qui ne payait pas souvent M. Pâques et ne se faisait pas fauté, pour les lire mieux à l’aise, d’emporter les journaux.

D’autres noms seraient encore à citer parmi lesquels M. Pâques s’honore de compter quelques personnes du sexe. La princesse Metcherska était de ce nombre ; M. Pâques l’allait coiffer à domicile ; mais M« Eugénie Niboyet, le bas-bleu socialiste de 48, directrice de la feuille émancipatrice *la Voix des Femmes*, l’auteur des *Deux Frères*, de *Lucien* et de *Quinze jours de vacances*, venait bien elle-même rue de Grenelle, bruyante, excentrique, toujours fiévreuse, se débattant, et sous le fer et la houpe, ne parlant que des réformes, jugeant les ministres du roi, et toute seule au milieu de ces Messieurs ébahis, proclamant le temps de la République. Quant à Mme Récamier nul ne la voyait ; elle partageait, chez M. Pâques, avec M. de Chateaubriand, la haute immunité d’être coiffée chez elle, aux jours et aux heures qu’elle voulait. M. Pâques se rendait pour elle seule, à l’Abbaye-aux-Bois. « J’allais souvent chez elle, écrit le digne Figaro ; malgré son âge elle était encore fort bien et très spirituelle. » La chambre à coucher de Juliette était bien, comme M. de Chateaubriand l’a décrite, « ornée d’une bibliothèque, d’une harpe, d’un piano, du portrait de Mme de Staël et d’une vue de Coppet au clair de lune. Sur les fenêtres étaient des pots de fleurs… La cime d’un acacia arrivait à la hauteur de l’œil, des clochers pointus coupaient le ciel et l’on apercevait, à l’horizon, les collines de Sèvres ». M. Pâques pénétrait là comme dans un sanctuaire. Alors la reine de la mode et de l’esprit n’était plus l’élégante déesse que David et Gérard ont peinte dans tout l’éclat de sa gloire et de sa beauté, au temps où la recherchaient les princes et les poètes. Mais c’était une bonne vieille, douce et coquette, inspirant la vénération et dont le dernier triomphe était de tenir à elle, par le seul lien de l’esprit, M. de Chateaubriand. M. Pâques la venait coiffer souvent. « Je lui ajustais ses papillotes, dit-il, et nous faisions ensemble la petite causette. » Celle-ci était tout occupée de M. de Chateaubriand. « Comment l’avez-vous trouvé ? demandait-elle à chaque instant, à M. Pâques, pendant la dernière maladie de son illustre ami. » Mais M. Pâques était bon, prudent et délicat. « J’avais toujours soin, écrit-il, de dire qu’il allait beaucoup mieux. »

Hélas !ce mieux ne put pas durer. On sait avec quelle hauteur M. de Chateaubriand avait écrit, en 1846, en préface à ses *Mémoires,* cette phrase orgueilleuse :« Le 4 septembre prochain, j’aurai atteint ma soixante-dix-huitième année ; il est bien temps que je quitte un monde qui me quitte et que je ne regrette pas ». M. de Chateaubriand, en effet, déclinait peu à peu ; ses forces et sa vue se perdaient ; il pensait, dans les heures moroses, à ce pan de roc breton, à ce coin du Grand Bé malouin, où, selon son désir, il allait pouvoir dormir, dans la paix immortelle, « au bord de cette mer qu’il avait tant aimée ». On était en 1846 ; M. de Chateaubriand laissa se passer deux ans avant de voir accomplir son vœu funèbre. Mais dès qu’on sut, dans la petite boutique, parmi les habitants de la rue de Grenelle, que le dénouement était proche, ce fut une consternation que les événements les plus violents, même ceux de juin 1848, ne furent pas capables de diminuer. M. de Saint-Victor, M. Ampère se pressaient aux nouvelles ; M. Thénard venait, plus de vingt fois par jour, chez M. Pâques. Quant à ce dernier, abattu, pâle et courbé, il ne faisait plus de l’aube au soir, que le chemin de la rue du Bac. Survint le moment inexorable. M. Pâques en a trop bien décrit le deuil et avec trop d’émotion pour que nous tentions de substituer notre récit à ses pages. « Ce que tout le monde redoutait — écrit-il — arriva. Chateaubriand, usé par la maladie, rendit son âme à Dieu. Je fus témoin de sa dernière agonie ; sept personnes étaient présentes ; il y eut, au moment suprême, une scène déchirante ; Mme Récamier se jeta sur le corps déjà refroidi de l’homme célèbre qui nous quittait, et d’une voix que brisait la douleur, elle l’appelait par son nom. Hélas !personne ne répondit ; la mort est impitoyable ».

« La pauvre femme, n’ayant plus ni force ni courage, me pria de couper, pour elle, une mèche des cheveux du défunt. J’en pris plusieurs que je distribuai aux personnes présentes. Béranger, était du nombre, ainsi que l’abbé Deguerry, depuis curé de La Madeleine, otage de la Commune ».

Le lendemain le corps de M. de Chateaubriand fut embaumé. M. Pâques arriva, peu après, rue du Bac, et, de ses mains d’artiste, accommoda, pour la dernière fois, sur le front refroidi de son illustre client, les mèches que l’âge avait blanchies. Ici le récit de M. Pâques s’élève au pathétique ; et ce n’est point trop de dire que le grand Bossuet lui-même ne trouva jamais, pour exposer le néant de toutes les vanités de l’homme devant la mort, de semblables accents d’oraison funèbre :« Je revis, dit M. Pâques, cette chambre, où, chaque matin, je causais si gaiement avec lui. Quel changement !quelle tristesse ! Il était là, immobile, dormant du sommeil éternel sur son petit lit blanc bien simple dont quatre montants en fer soutenaient le baldaquin, vêtu d’un surplis blanc, les mains couvertes de gants de même couleur et la tête coiffée. La bouche qui dictait les Mémoires d’Outre-Tombe était fermée pour toujours ; un voile noir couvrait la table sur laquelle il les écrivait ; les papiers et les livres dont elle était encore chargée la veille avaient disparu. A leur place s’étalaient la plaque de l’ordre du Saint-Esprit, toutes les croix et tous les rubans dont cette poignée d’argile qui s’appelait Chateaubriand avait été honorée ».

Le grand malheur de cette mort laissa M. Pâques brisé ; la petite boutique de la rue de Grenelle-Saint-Germain elle-même en acquit de la tristesse ; la santé de M. de Chateaubriand n’inquiétant plus personne les pratiques s’en allèrent. Enfin le coup de grâce arriva. Ce fut le 11 mai 1849, quand on apprit que la recluse vénérable de l’Abbaye-aux-Bois venait de succomber à l’attaque du choléra. Il sembla, pour M. Pâques, que le mal qui frappait Mme Récamier éloignait de lui, pour toujours, ce qui restait vivant de M. de Chateaubriand. Mme Récamier mourut chez sa nièce, défendue, mais en vain ; contre le mal affreux, par MM. Ampère et Cazalès. Elle prit, dit-on, dans la mort, une surprenante beauté, mais M. Pâques ne fut point admis à la contempler, pleura de douleur et ne trouva d’adoucissement à son deuil infini qu’en s’efforçant de revivre, par le cœur et l’esprit, ces années de gloire trop rapides où le génial écrivain et sa sublime amie, confiants l’un dans l’autre et se servant de M. Pâques comme porteur de nouvelles, s’aimaient dans leur coiffeur.

\*\*\*

M. de Chateaubriand avait écrit, en rapprochant dans son esprit le lieu de sa naissance de celui de la sépulture qu’il avait choisie :« Mon berceau a de ma tombe ; ma tombe a de mon berceau. » Cette parole triste et fatale avait frappé, dans sa beauté concise, le littéraire M. Pâques. Celui-ci devenait morne, élégiaque et plaintif ; le regret de son grand homme le laissait accablé ; et c’est pour évoquer mieux son souvenir persistant que M. Pâques entreprit le voyage de Saint-Malo. Le tombeau du Grand Bé était à peine achevé et se dressait, à présent, devant l’étendue de la mer ; M. Pâques en releva le croquis dans ses notes ; puis, le cœur bouleversé d’émotion, fit le pèlerinage de la maison natale de son ancien ami. On sait que celle-ci est située, la troisième à droite, en entrant par la Place Saint-Thomas, dans l’ancienne rue des Juifs ; c’est une demeure ancienne qu’occupe l’*Hôtel de France.* M. Pâques y entra, connut la chambre fameuse, en dessina le plan exact et revint à Paris. Là il usa ses loisirs à recopier ses dessins, à les agrandir et à retracer, avec les cheveux de M. de Chateaubriand, la tombe et le berceau de son dieu disparu.[[63]](#footnote-63)

Une telle piété, d’autant plus sincère qu’elle était plus naïve, toucha plusieurs personnes à un point incroyable. Béranger fut du nombre et ne se fit point faute d’adresser souvent, à M. Pâques, de précieux témoignages d’une exquise sympathie. « Je vous suis toujours reconnaissant, écrivait-il une fois à ce maître des barbiers, des cheveux de l’illustre défunt dont vous m’avez fait présent. » Cette amitié ne s’en tint pas là et le fameux chansonnier poussa les convenances jusqu’à convier chez lui le poétique coiffeur. M. Pâques prit le chemin de Passy, vit la petite maison « à barreaux verts » qu’habitait alors, rue Vineuse, l’aimable épicurien. M. Pâques ne se tenait pas de joie. « Eh quoi, s’écrie-t-il, avec une douce emphase, moi pauvret, simple coiffeur, j’allais prendre place à la table de Béranger, une place que plus d’un prince eût été heureux et fier d’occuper ! » M. Pâques avoue que, pour cette fête, il s’était mis sur son « trente-et-un » ;« le déjeuner, dit-il, était pour dix heures. A neuf heures et demie je tirai le cordon de la sonnette du chantre de la gloire et des amours. Ce fut Lisette qui me reçut. » A ce nom le cœur joyeux de M. Pâques, guéri de la tristesse où le départ de M. de Chateaubriand l’avait laissé, n’a plus que pensées folâtres ; il éclate en chansons :

Si vous saviez enfants,

Comme j’étais gentille

Quand j’étais jeune fille,

Je parle de longtemps !

Teint frais, regard qui brille,

Sourire aux blanches dents,

.Grisette de quinze ans,

Ah !que j’étais gentille !

Tant de grâces troublèrent M. Pâques. Il vit Lisette devant lui, douce et moqueuse, lui tendre sa petite main, et, comme il était galant, M. Pâques prit cette blanche main tendue et la baisa...

Le déjeuner eut lieu à l’heure fixée. M. Pâques s’assit entre Lisette et Béranger. « Un autre convive de petite taille, au visage austère, à l’œil profond, ascétique, vêtu d’une redingotte noire étriquée, » survint qu’on n’attendait pas ; c’était M. de Lamennais, l’un des fidèles de Passy. Lisette servait. « La conversation, dit M. Pâques, demeura, jusqu’à la fin, vive, animée, légèrement érotique et égrillarde… » Ah !ah ! M. de Lamennais, voici que M. Pâques va conter vos petites frasques ! Mais M. Pâques est un brave homme et muet comme un Terme. Et nous ne connaîtrons rien des petits propos lestes de M. de Lamennais !« Un délicieux moka que Lisette servit » acheva pour le mieux cette petite fête intime où le coiffeur des grâces eut l’honneur de prendre place entre l’apôtre de Dieu et le poète des amours,

M. Pâques aimait la gloire et le génie ; le mérite l’étonnait. Et il eût tout donné pour le seul orgueil d’approcher, un instant, quelque fameux auteur. Aussi se fit-il beaucoup de relations et, parmi ces dernières, celle qui le rapprocha un instant de Jules Janin est des plus drôlatiques. Le critique des *Débats*, se trouvant de passage à Londres, eut recours, pour une fois, aux soins de M. Pâques, à l’époque de retour dans cette ville. Le moment de payer venu, le coiffeur n’accepta point de monnaie, se nomma, vanta ses exploits brillants et ne voulut recevoir de Janin, qu’un modeste autographe. Flatté, mais malicieux, le maître critique ouvrit son *Guide de l’étranger dans Londres*, et voici ce que, d’une plume rapide, il écrivit, en première page, en manière de souvenir, devant le barbier stupéfait :

M. Pâques a rasé Chateaubriand :

Il en rasera bien d’autres !

M. Pâques, sans mot dire, accepta le présent ambigu, revit la France et Paris, puis, l’esprit perdu de doute, commença de méditer sur la secrète allusion de ce malin distique. « Depuis tantôt un quart de siècle, écrit en 1872 l’excentrique perruquier, je m’appliquai à chercher le sens de ces lignes brèves comme un verset de Koran. » L’examen de l’autographe, comme on le voit, dura assez longtemps, mais le sens ne s’en put découvrir. C’est alors que M. Pâques tenta un grand coup.

« Dans l’intérêt de chacun, écrit-il sérieusement, et pour éviter un malheur( ?), l’idée d’un pieux pèlerinage me vint ; je résolus d’aller demander au sphinx le mot de l’énigme. » C’est-à-dire que M. Pâques alla chez Jules Janin. « La petite ville dont Chaillot est le faubourg, ajoute le coiffeur de Chateaubriand (les gémonies sont près du Capitole), a, de tout temps, eu le privilège d’héberger les grands hommes. » Là, comme au jour fameux de la fête chez Béranger, M. Pâques se mit sur son « trente-et-un » ; mais — hélas !— une cruelle déception l’attendait. « Ici, écrit M. Pâques très fâché, je demande la permission d’achever l’histoire de mes relations avec le personnage dont il s’agit. Ils verront les ravages que vingt et quelques années peuvent exercer, non seulement sur notre physique, mais ce qui est pis encore, sur notre intelligence et sur notre cœur. »

Diable ! Que s’était-il donc passé de si insolite ? Quelle mouche avait piqué M. Pâques ? Jules Janin avait-il refusé sa porte au barbier de qualité ! Que nenni ! M. Pâques se présenta à Chaillot, se nomma au majordome et fut parfaitement reçu. « Je suivis, narre encore le chevalier du fer, mon introducteur, croyant me diriger vers le cabinet de travail de l’écrivain, lorsque, tout à coup, une porte s’ouvrit avec fracas, le nom de Pâques retentit, et, glissant sur la pente, je me trouvai, malgré moi, au milieu d’un salon splendide, peuplé d’une foule de gens sur le retour, plus ou moins décorés, plus ou moins grotesques, des habitants de Chaillot ou des académiciens. »

Et voilà le malheur, le grand malheur de M. Pâques : c’est que son nom ne rappelait rien à Jules Janin et que celui-ci, hébété, demeurait devant l’arrivant, ne sachant de quel clocher cet intrus lui tombait. M. Pâques comprit le malaise qu’il provoquait. « Je faisais ombre dans le tableau, dit-il lui-même ; les yeux se fixèrent sur moi ; il y avait un point d’interrogation sur toutes les lèvres. » Mais Jules Janin ne se rappelait toujours pas le nom de M. Pâques ; la rencontre à Londres et l’histoire du distique, tout cela ne lui disait rien. Alors M. Pâques n’y tint plus ; tant de bêtise l’irritait ; il lui fallait confondre son ancien client ; et, d’un geste ample et dédaigneux, se portant au devant de l’assemblée, l’illustre Figaro salua d’un geste et dit :

— Messieurs, c’est le coiffeur de Chateaubriand que vous avez devant vous !

Cela jeta un froid, « un froid de rasoir », dit de manière assez divertissante l’un des panégyristes de M. Pâques. Mais ce n’est point tout et l’histoire ne se clôt pas là. La querelle du barbier et de l’académicien s’envenima au point que M. Pâques, pris d’audace, revint, une autre fois, à l’offensive, força les portes, se présenta devant le critique et jura ses grands dieux qu’il ne sortirait point que M. Janin ne lui eût livré le sens de l’autographe.

Ici la scène atteint au plus haut comique ; le mépris de M. Pâques pour son illustre client devient tout ce qu’il y a de plus écrasant. « Il se redressa, dit-il, autant qu’il est possible à un angle obtus *(sic),* et me dit, d’un ton hautain où la boursouflure n’était pas exempte d’aigreur :

— Après tout, Monsieur, si j’ai écrit ce que vous me dites, je n’étais pas à cette époque, membre de l’Académie française. Mon titre ne saurait plus me permettre de fourvoyer mon nom...

Tant de redondance n’émut point M. Pâques. Il se redressa sous l’outrage. « Je devins pourpre, écrit-il, mon sang reflua au cœur. »

— Monsieur, répliquai-je vivement, le nom de celui qui a l’honneur de tenir une plume, si modeste qu’elle soit, en vaut bien un autre. Chateaubriand et Béranger, qui m’ont honoré de leur bienveillance et de leurs autographes, valaient mieux que beaucoup d’autres.

C’était là une pointe droite au cœur du critique. Jules Janin en demeura anéanti. Et, depuis, M. Pâques n’eut plus que mépris pour son souvenir. « Je réclamai mes papiers que le célèbre podagre me fit chercher — écrit-il — dans plusieurs tiroirs d’un meuble que je ne pouvais atteindre et je m’enfuis, écœuré. » Avouons qu’il y avait de quoi et que cet illustre Janin était un cuistre considérable.

\*\*\*

Je connus M. Pâques au déclin de sa longue vie active. C’est, aujourd’hui encore, un souriant vieillard d’une bonhomie douce et qui conte volontiers, avec beaucoup d’aisance, les épisodes d’un temps dont il fut l’une des gloires. M. Pâques a des lettres et le sait bien montrer ; il cite à l’occasion, aime beaucoup les *Notes sur l’Angleterre* et surtout leur auteur. Seulement le prénom d’Hippolyte, que portait M. Taine, lui déplaît à l’extrême. Alors M. Pâques s’est arrangé ; il a débaptisé M. Taine, et, tranquillement, l’appelle Henri. Henri c’est plus simple. « Henri Taine a dit cela ;Henri Taine pense ainsi. » C’est pratique et c’est plus cocasse...

M. Pâques aima le monde et les grands, il rechercha les hommes d’une grande célébrité et ne choisit ses clients que parmi ceux d’une noblesse éprouvée. Le monde lui rendait bien ses hommages, et ce reste un fait notoire que, dans l’histoire de la coiffure, depuis Jasmin et Léonard, M. Pâques est le barbier qui reçut le plus d’honneurs et devint le plus célèbre. M. Pâques se plaît à rappeler souvent que la haute considération où le tenaient ses augustes pratiques était portée au point qu’un jour de visite le valet de chambre du comte Ferri-Pisani s’étant permis de dire à son maître :« Monsieur le comte, voici le barbier » se vit vertement réprimandé et menacé de ses gages s’il n’apprenait pas, à l’avenir, à nommer autrement M. Pâques.

Le luxe de la brillante société impériale valut au coiffeur romantique le dernier des grands succès de sa carrière capillaire. M. Pâques, ayant suivi la cour à Fontainebleau, avait accès au palais et se vit bientôt l’objet de la faveur des princes, princesses et maréchaux. Mais M. Pâques avait le goût du changement ;son cœur aventureux ne se lassait point de courir vers de nouvelles conquêtes ; c’est ainsi qu’il voulut accompagner l’armée à Châlons et quitta Fontainebleau avec elle. MaisM. Pâques, comme l’Empereur, ne voulut point laisser, sans lui offrir ses regrets, cette cité fameuse. Ces adieux sont touchants et peuvent naïvement, dans les lithographies, parodier ceux de 1814. En voici la péroraison :« Adieu, Fontainebleau, adieu pêle-mêle de châteaux amoncelés au milieu d’un déluge d’arbres et de rochers ; Fontainebleau, œuvre de dix siècles et mosaïque de toutes les architectures ;Fontainebleau avec ses vastes et magnifiques galeries, ses antiques chapelles, ses somptueux appartements, ses mystérieux boudoirs, tous ces lieux étincelants d’or et de peinture où regorgent les chefs-d’œuvre de la Renaissance et les merveilles de l’école française. Fontainebleau avec ses délicieux jardins… ses immenses treilles aux raisins dorés… Ses lacs en miniature où se mirent et leurs bords gracieusement ombragés et l’éclatante blancheur des cygnes qu’on y voit mollement bercés par l’onde. Adieu !… Adieu !… Non, au revoir ! Au revoir !pittoresque vallée !… »

Aujourd’hui M. Pâques est devant moi ; et il est très âgé. Mais M. Pâques est un sage. « Ne quittez jamais la rampe que le pied sur le palier », a-t-il écrit lui-même. C’est un conseil prudent et digne d’un honnête homme. M. Pâques le suivit et s’en trouva content. Ainsi est-il venu tout doucement jusqu’à nous, escorté d’ans et d’honneurs et suivi de ses souvenirs. Ceux-ci sont délicieux et, par leur naïveté, créent autour du Bonhomme une atmosphère exquise de piété fervente.

Un instant M. Pâques fait un geste. Une armoire s’ouvre avec autant de solennité que le divin tabernacle, au jour pieux du dimanche, devant la main du prêtre. M. Pâques prend un petit globe de verre, le découvre et me montre une sébile où se trouvent un vieux blaireau et le reste d’un savon sec. Ce sont là les derniers ustensiles de barbe de M. de Chateaubriand. Un parchemin, datant de 1848, signé de François Louiset, « le valet de chambre de M. le vicomte », de Burg Georges, tailleur, et de Clément, ébéniste, atteste l’origine authentique de ces objets. M. Pâques ne contemple ceux-ci qu’avec émotion ; il les gardera jusqu’à sa mort et ne les léguera qu’aux Musées. Un instant je suis ébahi et je contemple avec respect ces reliques du grand homme qu’aima M. Pâques. Mais le coucou de bois est moins respectueux et se met à saluer l’heure de son chant ironique. Au même instant l’impertinente petite chatte noire, tirée de son sommeil, allonge sa patte et joue avec le pinceau de barbe de l’illustre écrivain. C’est une profanation et M. Pâques, doucement, donne deux ou trois tapes à sa chatte familière...

M. Pâques, un peu essoufflé, se rassied. D’avoir rappelé à lui, du fond de sa prime jeunesse, ce cortège des fantômes qu’il a chéris, son cœur bat un peu plus fort, un peu plus vite, ses joues sont rosées et son œil brille ainsi que celui des amoureux. Ah !père Pâques, père Pâques, puissent-elles sonner longtemps encore, dans votre vieux cœur d’enfant, leur carillon de souvenirs, les belles cloches de votre nom, les cloches en fête de votre passé !.[[64]](#footnote-64)

# Aspects d’île de France

 … en Ile de France, c’est avec émotion qu’un arrache sur la terre.

Adrien Mithouard

*(Traité de  l’Occident)*

RIVIERES AUX NOMS D’ARGENT :

L’aspect géographique des provinces emprunte aux feuilles des arbres la ligne de leurs contours. Entre la verte Champagne dont le dessin est celui de la feuille des vignes, l’Orléanais semblable à la feuille du troène, la Normandie pareille à une feuille étendue de pommier, l’Ile de France offre une feuille dentelée et gracieuse de lierre.

Le pétiole qui tient cette feuille liée à l’arbre de France, c’est la Seine elle-même avec son cours sinueux. Et, après le pétiole, ce sont des nervures gracieuses où coule la riche sève qui répand partout la vie au limbe des plaines vertes et des champs étendus : l’Yerre, la Marne et l’Oise sur la droite du pétiole robuste ; et, sur la gauche, le Loing, l’Essonnes et l’Orge. L’Epte et l’Eure séparent la feuille française de la feuille normande ; l’Aisne et l’Yonne la relient à la feuille champenoise. Mille veinules confluentes donnent, elles-mêmes, aux nervures essentielles la vigueur de leurs ondes accrues de l’apport de tant de rus frais et clairs jaillis en torrents du sol généreux.

Il faudrait dire les noms d’argent de ces rivières et le bruit d’ondes froissées que promène leur cours entre les rives vertes. Alors on saurait tout le charme de la feuille française et que les cours d’eau qui la sillonnent sont autant de chemins alternés venant des forêts et des champs de culture vers la large vallée de Seine.

Toute la partie française du Gâtinais est arrosée par le Loing ; et, plus avant, c’est l’Ecole qui se jette dans le fleuve à Ponthierry ; le ru Balory, à Seine-Port, fait tourner les grandes roues de trois vieux moulins, cependant qu’à Melun, venant du bois de Villefermoy, l’Almont se confond à la Seine, proche d’une l’île verdoyante, non loin de la maison où Amyot est né.

Le Hurepoix connaît deux rives enchantées : celle que l’Essonnes suit, à gauche, en venant de l’Orléanais, et celle que trace, à droite, en de clairs linéaments, l’Yerre bordée de roseaux. L’Yerre descend de la forêt de Crécy ; l’Yvron, l’Avon et le Réveillon, la Barbançonne et le ru de la Beuronnerie sont les noms clairs des affluents qui la grossissent. Mais ceux des rivières qui se jettent dans l’Essonnes ne sont pas moins que ceux-là exquis à prononcer, puisque c’est à Etampes, au pied de la tour Guinette, que la Juine rencontre la Louette et la Chalouette et en conduit les eaux jusqu’aux siennes, qui les recueillent.

Il y a, dans le Hurepoix occidental, trois vallées délicieuses.

Celle de l’Orge commence au plus loin de la forêt de l’Ouye ; elle est fertile et généreuse ; elle baigne les bois de Dourdan et de Saint-Chéron et les limpides rivières qu’elle accueille dans son onde : la Gironde, le Renard et la Saillemouille, la Remarde, grossie de la Rabette et de l’Aulne, sont cristallines et murmurantes ; leurs noms sont harmonieux comme les mots d’un poème !

A Villemoisson, les eaux de l’Yvette s’ajoutent à celles de l’Orge. Il faut suivre l’Yvette à pied depuis sa source initiale ; alors on saura ce qu’a d’admirable sa vallée abondante en souvenirs : Dampierre et son château, les sites aimables de Chevreuse et les moulins de Bures, dont les hautes roues tournent avec bruit dans l’onde écumeuse.

Les coteaux de la vallée de Bièvre sont chargés de champs et de vergers ; Hugo en a chanté les « carrés de blé d’or », les ormeaux et les saules. De cela, ils sont aussi immortels que de la beauté de leurs jardins en fleurs.

C’est là, entre Bue et Bièvre, aux Loges et à Jouy, que les beaux paturages inclinés, sillonnés de ruisseaux, couronnés de bois épais, exposent la fraîcheur fertile de leurs pentes.

La Marne, que Reclus appelle « la paisible », reçoit la Beuvronne à Souilly ; elle vient de Champagne ; elle a suivi les flancs de tant de vallons rutilants de grappes, s’est répandue en une courbe si vaste, en méandres capriceux au milieu de tant de vignobles mûris que son cours en est devenu lent et tranquille comme est la marche d’un homme après une bonne ivresse.

L’Oise sépare le Valois du Vexin ; sa ligne, comme ferait une veine en courant sur le poignet d’un bras robuste, -se replie en anneaux jusqu’à l’artère de Seine. Le bassin qu’elle arrose est si beau qu’il n’y a peut-être, nulle part ailleurs, en Ile de France, des campagnes plus heureuses que celles qu’elle abreuve d’une urne jamais tarie.

L’Aisne rejoint l’Oise en amont de Compiègne, un peu après Choisy-au-Bac ; les hauts pins de la forêt se mirent dans ses eaux. A Verberie, l’Oise ouvre son lit au flot que lui apporte la gracieuse Authonne. Est-il plus séduisante rive que celle de la fraîche Authonne ?

La Launette entoure, à Ermenonville, l’ile des Peupliers, où le tombeau de Rousseau offre son petit temple ; elle en porte le souvenir aux eaux de la Nonette ;celles ci ont miré la beauté de Sylvie, à Senlis, au temps où Gérard de Nerval venait, en Valois, cueillir des fraises mûres et chercher des légendes ; enfin, la Nonette retrouve l’Oise après avoir baigné Chantilly de sa fraîcheur.

C’est un cours merveilleux que celui de la belle Thève ; le pays de Valois en est plus glorieux que celui d’aucune autre rivère. Il a vu Pontarmé et la forêt de Coye, les bois d’Orry lui ont jeté de leurs feuilles. La Thève ! Gérard l’appelle « la sœur de la Nonette » ; elle descend des mêmes coteaux boisés de tilleuls et de peupliers ; les cygnes de la reine Blanche s’ébattent encore aux bords où Jean-Jacques venait promener ses pensées, où parfois aujourd’hui, le chien d’une meute perdue vient calmer en buvant la soif d’une longue course.

Et, sur son autre rive, l’Oise reçoit les ondes vives de l’Aronde, de la Brèche grossie de l’Arre, du Thérain qui est le fleuve du Beauvaisis, du Méru, de la Viosne et du Sausseron limpide.

L’Aubette, qui rejoint la Seine à Meulan, en face d’une rive chargée de pampres, est la dernière des nervures de cette feuille française d’une si splendide richesse de cours d’eau. Heureux le poète qui en suivit pas à pas les méandres plus capricieux que ceux d’aucun fleuve, plus charmants et variés que ceux que décrivent les plus nobles rivières du monde sous le ciel ! Il a — celui-là — embrassé l’Ile de France tout entière de son regard. Il connaît la beauté de sa face et le secret de sa force, qui, de toutes parts, jaillit en sources et en fontaines de la terre séquanaise.

Arbres :

Dans la forêt de Fontainebleau, plusieurs arbres ont reçu des noms de grands poètes. Il y a là le Banville, l’Auguste Barbier et le Chateaubriand ; on y voit le Fénelon et les deux Racine ; ce sont des hymnes vivants de la nature dédiés au génie des grands hommes. Mais il y a aussi des arbres anonymes qui sont beaux comme des chants naturels. Ceux-là se nomment simplement le chêne, le hêtre et le peuplier ; le charme et le sycomore n’atteignent pas à leurs branches ; le pommier sauvage et le néflier sont plus petits encore que le charme et le sycomore, mais ils dominent de leurs cimes le fusain, le prunellier et le vert troène ; et ceux-ci, de leurs frondaisons, couronnent la bruyère et le petit houx. Ainsi, de la terre au ciel se poursuit l’hymne des arbres ; il va du bruissement de l’herbe à l’orgue des grands chênes. Les forêts ressemblent à des harpes tendues… Les arbres d’île de France s’assemblent parfois, comme des amis, en grande quantité de la même espèce. Que de cerisiers aux cerisaies de Montmorency, de châtaigniers aux châtaigneraies de la Vallée aux-Loups !

Dans la forêt de Saint-Germain, il y a un chêne dédié à Sainte Anne ; il est énorme et paré d’ex-voto ; sur son flanc sont gravés d’anciens vers d’Anaïs Ségalas ; des pampres et des guirlandes parent son tronc antique. Je comprends la piété des fidèles. Cet arbre-là est beau comme un Dieu.

Villes :

Les villes, ici, ont de jolis noms :

C’est Marnes-la-Coquette, ombragée sous les pampres, aux portes de Saint-Cloud ;

C’est Mantes-la-Jolie, inclinée sur la Seine, au-dessus d’un vieux pont ; c’est Bellevue ;

C’est Neuilly, qu’on appelle Plaisance ;

Et, enfin, c’est Plaisir...

Maisons :

« Je ne vois jamais une vieille maison française de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, avec son jardin aux palissades taillées, sans que mon imagination me représente les livres austères qu’on a lus sous ces allées. »(Ernest Renan, *Souvenirs).*

Ainsi ai-je vu, aux Granges de Port-Royal, la ferme qu’habitèrent Arnauld, Nicole, M. Singlin et leurs amis. Biaise Pascal a composé quelques-uns de ses écrits sous ces arbres ; le doux Racine y est venu méditer d’Athalie et d’Esther. C’est un lieu discret et charmant ; les allées d’herbes y sont régulières et taillées ; le pigeonnier a gardé son toit de tuiles du temps des Messieurs...

Ces vieilles maisons sont coiffées d’ardoises et construites de briques rouges qui les font accueillantes. Ainsi est la maison de Budé à Yerres, flanquée de deux hautes tours roses qui se perdent dans les arbres. Il y a, au delà des murs qui la protègent, une belle source qui coule aussi limpide qu’au temps où le vieil humaniste y venait promener ses rêves platoniciens. A deux pas, à Crosne, rue Saint-Simon, au-dessus d’un portail ancien, une plaque de marbre indique que Boileau naquit là. C’est au coin d’une vieille place exquise comme il y en a tant dans les cités d’île de France. De vieilles places bordées de maisons construites de tuiles et de briques anciennes...

Je pense à la « Place aux Gâteaux », à Senlis. Elle est tranquille et baignée de soleil ; c’est là que se réunissaient autrefois les garçons pour le jeu de l’arc et que dansaient les filles au bruit des musettes. Il n’y passe plus aujourd’hui que des enfants d’école ou que quelque vieille femme à la figure usée et couleur de châtaigne...

Bals :

Des bals, il y en eut autrefois à Loisy, où venaient tous ceux de Pontarmé, de Charlepont et de Chaalis. Bien avant, jusqu’au soir, dansaient les couples sous les tilleuls. Le bruit s’en faisait entendre jusqu’à Senlis et Ermenonville. Les danses ne s’achevaient qu’aux lumières éteintes ; les amoureux se quittaient et rentraient au village en tenant leurs sabots à la main pour ne pas éveiller les parents défiants...

— Au bal de Sceaux venait M. de Balzac avec son habit à basques et sa grande canne à pomme d’or.

— M. de Musset dansait à Romainville ou dans l’Ile d’amour, ses blondes boucles mêlées aux boucles blondes de Mimi.

— Schaunard dansait à Robinson avec des grisettes.

— Le bachelier de Jules Vallès ne dansait pas ; c’est pour un duel qu’il était venu à Robinson.

Tours :

— Du haut de la tour Dennecourt on aperçoit les bois comme un Océan de feuilles, Fontainebleau, ses futaies et son palais du temps des rois ;

— De la tour de la Madeleine, à Chevreuse, on voit l’Yvette glisser comme un ruban d’argent, dans les ajoncs, sous les roseaux ;

— Mais de la tour de Monthléry, c’est l’Orge qu’on aperçoit, le Hurepoix tout entier, de Corbeil à Lonjumeau, les maisons du village comme les pièces d’un damier et les carrés de culture avec leurs lignes égales.

Etangs :

A Cernay, les étangs sont parés de romarins ; ils sont couverts de nymphées à Commelle, de nénuphars à Saint-Cucufa, ils sont bordés de roseaux à Saclay. A Ville-d’Avray on a, devant l’étang, gravé sur une dalle le masque du vieux Corot. Le soir, à l’heure exquise, quand la brume baigne tout le bois et se lève sur les eaux, les nymphes de ses tableaux viennent à pas cadencés pour le baiser aux lèvres ; les unes agitent des pampres et les autres des guirlandes ; et la dernière est belle comme un songe de Virgile ou un rêve de Poussin !

Moulins :

Du haut des moulins Trouillet, à Sannois, du moulin d’Orgemontau dessus de l’étang d’Enghien, s’étend une longue et admirable vue, sur la Seine sinueuse, sur les vastes méandres et sur le lent courant qui, de Saint-Denis à Saint-Germain et, de là, à la Frette, passe sous les vieux ponts de pierre massifs, au long des lilas ;

— Du moulin de Longchamp s’aperçoit la mer de verdure du bois ; les futaies de l’île de Puteaux ; les toits de Madrid et de Bagatelle dominent au dessus de la belle étendue de la prairie, du courant partagé du fleuve...

— Mais la maison du meunier, à Trianon est toute hantée encore des furtifs souvenirs du gracieux passé, de la vision de la Reine apparue, mettant ses belles mains à la pâte...

Clochers :

Le clocher de la cathédrale, à Senlis, domine le Valois de sa flèche aiguë ; à ses pieds s’étend une place tranquille où l’herbe, à peine foulée, pousse et disjoint les pierres anciennes. C’est un très vieux clocher du temps des prières...

A Saint-Maclou de Pontoise, la tour du clocher est percée de fenêtres ogivales ; alentour quatre clochetons se pressent en un groupe charmant ;

L’église de Triel, près de Poissy, est dominée d’un clocher des vieux âges ; un petit mail, planté d’ormes, en précède le porche délicieux ; une rue du village a été creusée sous la crypte et la traverse ;

La petite église de Vauhallan, non loin de Saclay, offre l’aspect d’une chaumière dans les arbres ; un cercle de vieux ormes l’entoure d’une couronne de verdure et son petit clocher fin pique l’azur d’une pointe...

A Saint-Louis de Poissy, la flèche légère s’élance au-dessus de la tour carrée qu’elle domine ;

Mais à la tour du midi, à Saint-Denis, s’arrêtent, parmi la fumée des fabriques et des usines toujours actives, les hirondelles fatiguées d’un long vol. A son ombre, sous la lumière tamisée des vitraux, les tombeaux dorment. Oh !tirer de cette nuit froide et silencieuse les quatre exquises formes de femmes que Germain Pilon a placées auprès du tombeau d’Henri II et, comme des hymnes de joie païenne, les dresser sur les pelouses, dans le beau bois des nymphes !

Animaux :

J’ai vu, à Boullay-les-Troux, un renard admirable glisser dans les lianes ; il marchait, se baissait et rampait au soleil, sur le fond d’arbres, et, tel une barre d’or, rayait le paysage.

Les lézards, sur les chemins de Cernay, sont d’émeraude éclatante ;

Aux garennes de Choisel et de la cour Senlisse, les petits lapins s’assemblent, au crépuscule, près de la mare discrète, et, d’un geste coquet, souple et délicat, lustrent leur fin museau et leurs oreilles charmantes. Le moindre bruit les fait disparaître ;

Dans les bois de Chantilly, il y a des daims et des cerfs que poursuivent dans les fourrés le bruit des cors maudits et les abois des meutes ;

Les biches et leurs faons, au bois de Boulogne, de leurs longues pattes, souples courant dans les fourrés.

J’ai vu dans le Sausseron, à Verville, une belle couleuvre nager ; les anneaux de son corps, en se repliant, faisaient briller l’eau d’un éclat argentin ; sa petite tête triangulaire perçait le courant comme la pointe d’une flèche...

Fleurs et Fruits :

— Aux signets de mon Rousseau, j’ai mis une pervenche à Ermenonville et, à Montmorency, une feuille de cerisier aigre ;

— J’ai cueilli une feuille de fraisier à Eragny, devant la maison de Bernardin ; une rose rouge devant la maison de Rouget de Lisle, à Choisy ; et, devant le jardin de Méhul, à Gentilly, une éclatante églantine ; mais devant la maison de Michelet, à Vélizy, c’est une touffe de chèvrefeuille que j’ai prise.

— Aux coteaux de Fontainebleau et de Thomery et sur ceux d’Argenteuil, le chasselas s’offre, à l’automne, en grappes chargées et mûries ;

— L’odeur des roses emplit les chemins ombreux de Fontenay ;

— Mais le parfum des pèches fait Montreuil délicieux… Celui du foin coupé est, de toutes parts, pénétrant et subtil ; il semble qu’on l’emporte partout après soi...

\*\*\*

Entre celles du pommier normand et du vignoble champenois, la feuille dentelée et gracieuse du lierre français s’étale ;

Sous le pommier normand, Pierre Corneille et Poussin sont assis ; Jean de la Fontaine médite sous le pampre champenois ; mais c’est sous le lierre français que Jean Racine est né !

|  |  |
| --- | --- |
| Corps de texte (prose) | Corps de texte |
| Corps de texte (prose) non indenté (pas de retrait de première ligne) | <noindent> |
| Corps de texte (vers ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <l> |
| Titre hiérarchique (niveau 1) | Titre 1 |
| Sous-titre (niveau 1) | h1.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 2) | Titre 2 |
| Sous-titre (niveau 2) | h2.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 3) | Titre 3 |
| Sous-titre (niveau 3) | h3.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 4) | Titre 4 |
| Sous-titre (niveau 4) | h4.sub |
| Titre non hiérarchique (généralement centré : Fin du premier acte, etc.) + Titre de citation (y compris les poèmes) + Noms des locuteurs dans les dialogues hors théâtre | <label> |
| Séparateur centré (\*, \*\*\*, etc.) | <ab> |
| Mention de date, de temps ou de lieu (dans une lettre, une préface, etc.) | <dateline> |
| Epigraphe | <epigraph> |
| Signature (préfaces, lettres) | <signed> |
| Citation en prose (paragraphe) | <quote> |
| Citation en vers (paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <quote.l> |
| Citation dans le corps de texte (caractères) | <quote.c> |
| Numéro de page (caractères) ; sinon %000% ou [p. 000] dans le corps du texte ; on peut procéder à une extraction par la suite | <pb> |
| Formule dans une lettre, une préface (Monsieur, Madame, Soyez assuré…, etc.) + Dédicace dans un poèmes (indiquer ce cas par un commentaire dans le traitement de texte) | <salute> |
| Post-scriptum dans une lettre, une préface | <postscript> |
| Référence bibliographique | <bibl> |
| Contenu de tableau | Contenu de tableau |
| Acte dans une pièce de théâtre | Acte |
| Scène dans une pièce de théâtre | Scène |
| Locuteur dans une pièce de théâtre ou un dialogue (paragraphe) | <speaker> |
| Locuteur dans une pièce de théâtre (caractères) | <speaker.c> |
| Didascalie dans une pièce de théâtre (paragraphe) | <stage> |
| Didascalie (caractères) | <stage.c> |
| Résumé en début de chapitre | <argument> |
| Page de titre : titre et sous-titre | <docTitle> |
| Page de titre : éléments concernant l’impression (lieu, éditeur, avec privilège, etc.) | <docImprint> |
| Page de titre : nom de l’auteur | <docAuthor> |
| Page de titre : date | <docDate> |
| Remarques (style provisoire) | <tmp> |

1. M. Remy de Gourmont, *Promenades littéraires.* [↑](#footnote-ref-1)
2. M. J.-Ernest-Charles, *La Revue bleue.* [↑](#footnote-ref-2)
3. M. Charles-Louis Philippe. [↑](#footnote-ref-3)
4. Hippolyte Castille, *Michelet.* [↑](#footnote-ref-4)
5. Château-Thierry. [↑](#footnote-ref-5)
6. « Le chanoine Maucroix — dit Ste-Beuve — l’ami et le camarade de La Fontaine n’était pas autre chose [qu’un disciple d’Horace], et il avait quelques uns des traits délicats du maître. Il était de ceux qui, par nature et par goût, n’ont rien de plus cher que les douceurs d’une vie particulière et obscure, d’un loisir animé par l’amitié, embelli par les lettres, égayé d’un peu de poésie et, le plus souvent, rempli par la paresse. » Poète, humaniste et lettré, Maucroix acheva sa vie à Reims « sa dernière et véritable patrie ». « C’est, dit Ste-Beuve, au benoît préau qu’il revient toujours, à la jolie maison qu’il se fait arranger et qu’on lui prépare (« car j’aime la jeunesse, disait-il, aussi bien en maison qu’en autre chose ») ; c’est à son jardin, à ses allées qu’il y veut « toujours propres, toujours nettes et sablées comme celles de Versailles pour le moins ». C’est à Reims qu’il mourut, en 1708, à 89 ans. « Il faut, dit Ste-Beuve, prendre ces natures naïves et de la famille de La Fontaine, comme elles sont. » Et, c’est bien ainsi que nous prenons Maucroix. [↑](#footnote-ref-6)
7. Fontenelle. [↑](#footnote-ref-7)
8. *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris* avec leur usage dans la médecine, par M. Pitton de Tournefort, de l’Académie royale des sciences, docteur en médecine de la Faculté de Paris et professeur en botanique au jardin royal des Plantes, seconde édition revue et augmentée par M. Bernard de Jussieu, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier et sous-démonstrateur en botanique au jardin royal des Plantes. (A Paris, chez Jean Musier, du côté du Pont-Saint-Michel, à l’*Olivier,* 1725, avec approbation et privilège du Roi.) [↑](#footnote-ref-8)
9. « Le grand Gœthe quittait sa plume pour examiner un caillou et le regarder des heures entières ; il savait qu’en toute chose réside un peu de secret des dieux. Alfred de Musset, *Le Poète et le Prosateur.* » [↑](#footnote-ref-9)
10. Bernardin de Saint-Pierre :*Etudes de la Nature*. [↑](#footnote-ref-10)
11. Ce côté d’Annecy, vers le lac, est tout à l’opposé de la vallée de Thône, des « hauts escarpements de la Tournette».« Le Fier, écrit M. André Theuriet, dans de belles lignes consacrées au *Cerisier de Jean-Jacques*, torrent farouche pendant la fonte des neiges, y roule, sur un fond de cailloux, ses eaux limpides et poissonneuses. C’est un site essentiellement pastoral et c’est aussi une vallée pleine de souvenirs. Sur le versant de la route qui descend vers Dingy, apparaissent les bâtiments de ce château de Folliet qu’habita la Philotéa de Saint-François de Sales, la belle Louise de Charmoisy ». [↑](#footnote-ref-11)
12. SAYOUS, *La Littérature française hors de France*. [↑](#footnote-ref-12)
13. Michelet, *Histoire de France : Louis XIV et Louis XV.* [↑](#footnote-ref-13)
14. *Confessions*. [↑](#footnote-ref-14)
15. STEFANE Pol, *Le conventionnel Le Bas.* [↑](#footnote-ref-15)
16. Voir Emile Faguet : *André Chénier.* [↑](#footnote-ref-16)
17. « Depuis notre arrivée à Carvin, dit Robespierre dans une lettre à une dame, tous nos moments ont été remplis par des plaisirs. Depuis samedi dernier je mange de la tarte en dépit de l’envie. Le destin a voulu que mon lit fût placé dans une chambre qui est le dépôt de la pâtisserie : c’était m’exposer à la tentation d’en manger toute la nuit ; mais j’ai réfléchi qu’il était beau de maîtriser ses passions et j’ai dormi au milieu de ces objets séduisants. » (Lettre publiée par la revue *La Révolution française,* 14 avril 1901.) [↑](#footnote-ref-17)
18. Arthur Dinaux, *La Société des Rosati*. [↑](#footnote-ref-18)
19. Michelet. [↑](#footnote-ref-19)
20. Aucun n’échappait au sortilège. Carnot, l’ami de Maximilien, vint, jeune homme encore, visiter Rousseau à Paris, rue de la Plâtrière, dans la maison de M. Venant, épicier, où il demeurait. Ceux qui ne pouvaient pas le voir ou qui ne parurent que quand il fut mort, se procuraient ses livres. Témoin cette lettre de Bonaparte, alors officier d’artillerie au régiment de la Fère, en garnison à Valence, en Dauphiné, à un libraire de Genève :« Je m’adresse directement à vous, Monsieur, pour vous prier de me faire passer les *Mémoires de Mme de Warens et de Claude Anet pour servir de suite aux Confessions de Jean-Jacques Rousseau.* » (Lettre extraite des *Mémoires d’aujourd’hui* de M, de Bonnières). [↑](#footnote-ref-20)
21. Anatole France, *Vivant Denon.* [↑](#footnote-ref-21)
22. VILATE, *Les Mystères de la Mère de Dieu.* [↑](#footnote-ref-22)
23. Cité par H. d’ALMÉRA, *Les dévotes de Robespierre.* [↑](#footnote-ref-23)
24. Jules Levallois. [↑](#footnote-ref-24)
25. Jean-Jacques Rousseau acheva, à Ermenonville, les *Rêveries du promeneur solitaire ;* Senancour écrivit, à la Villemétrie, ses *Rêveries de la nature primitive de l’homme.* [↑](#footnote-ref-25)
26. *Confessions.* [↑](#footnote-ref-26)
27. De Senancour avait écrit une réfutation du *Génie du Christianisme.* Cette réfutation ne parut qu’en 1816, l’auteur n’ayant pas voulu critiquer, sous le régime impérial, un écrivain tenu en disgrâce par l’empereur. [↑](#footnote-ref-27)
28. « Aurai-je un jour à un moi, disait Senancour dans les notes posthumes qu’on a retrouvées, ou dois-je finir comme j’ai vécu jusqu’à présent, comprimé, ignoré de ceux qui m’ont vu le plus souvent et ne sachant qu’imparfaitement moi-même ce que j’eusse été. » Ce jour vint ; il vint bien tard ; ce fut un jour crépusculaire. [↑](#footnote-ref-28)
29. Senancour le sentait, en souffrit. On le vit bien, plus tard, chez Foyot, à un repas où Sainte-Beuve, Planche, G. Sand, avaient respectueusement invité l’auteur d’*Obermann.* Le dîner fut glacial, la soirée morose. Il y avait la distance de tout un monde entre le vieux solitaire et les jeunes romantiques. [↑](#footnote-ref-29)
30. Michelet a écrit : « Le livre de Senancour est très beau, très fort, plein d’idées, son âpre tristesse est bien éloquente, Il y a des choses sublimes :« O femme que j’aurais aimée ! etc… » Je lui ai volé cette ligne ; c’est la dernière de mon livre. » (Michelet, l’*Amour).* Dernièrement, M. de Gourmont écrivait que le livre de Senancour sur 1’*Amour* « reste ce qu’on a écrit de plus hardi sur ce sujet que rien, puisqu’il est essentiel, ne peut banaliser ». *(La Physique de l’Amour*). [↑](#footnote-ref-30)
31. « Dans son Épître à M. de Chateaubriand il s’était intitulé le Paysan de la Vallée-aux-Loups ; il jouait au paysan comme Paul-Louis Courier jouait au vigneron. »

    (Sainte-Beuve). [↑](#footnote-ref-31)
32. Lire, sur l’influence considérable de Latouche dans les lettres romantiques, l’article si complet de M. Raoul Deberdt. *(Revue des Revues,* Ier mai 1899). [↑](#footnote-ref-32)
33. *Victor Hugo raconté.* [↑](#footnote-ref-33)
34. Raoul DebErdt, *ib.* [↑](#footnote-ref-34)
35. Léon Séché, *Sainte-Beuve* (t. II, 1904). [↑](#footnote-ref-35)
36. Fontenay !lieu qu’Amour fit naître avec la rose !

    (A. de Chénier.) [↑](#footnote-ref-36)
37. « Il nous fut dit par les libraires Baudoin qu’après avoir récemment publié en trois volumes le théâtre de Marie-Joseph Chénier, on leur avait, *par convenance et comme assortiment de magasin*, proposé d’acheter un volume de vers composé par un frère inconnu ». H. de Latouche, *sur les ouvrages d’André Chénier.* [↑](#footnote-ref-37)
38. George Sand. [↑](#footnote-ref-38)
39. Charles de Comberousse, *Clément XIV et Carlo Bertinazzi,* préface. [↑](#footnote-ref-39)
40. Émile Deschamps. [↑](#footnote-ref-40)
41. J. Lemaitre, *Les Contemporains*, 7e série. [↑](#footnote-ref-41)
42. Ed. Champion, *Entretiens avec M. Sully-Prud’homme.* [↑](#footnote-ref-42)
43. Raoul Deberdt, *ib.* [↑](#footnote-ref-43)
44. Deux autres silhouettes, d’une délicatesse et d’une grâce morbide, celles de Mathieu de Montmorency et deMme Récamier s’estompent, encore visibles, sur ces hautes futaies. Acheté à Chateaubriand par Mathieu de Montmorency, le petit temple de la Vallée-aux-Loups devint, par la suite, le lieu de discrète retraite où le plus ardent des hommes et la plus belle des femmes vinrent se retirer du monde. Alors Juliette n’avait plus cette jeunesse qui avait fait d’elle la reine d’une époque. La souveraine spirituelle et radieuse des heures du Consulat sentant se faner le charme d’une jeunesse unique, venait demander ici, en compagnie de cet homme rêveur et doux, à ces campagnes paisibles et verdoyantes, un peu de calme et de réparation. L’amour respectueux, presque mystique du duc Mathieu, les visites du vicomte de Chateaubriand, rares et bienvenues, la tranquille sérénité de ces sites rendirent à jamais, dans la mémoire de Mme Récamier, inoubliables et divines ces journées mystérieuses qui faisaient écrire à Juliette par Mme de Broglie :« Je me représente votre petit ménage de Val-de-Loups comme le plus gracieux du monde ; mais, quand on écrira la biographie de Mathieu dans la Vie des Saints, convenez que ce tête-à-tête avec la plus belle et la plus admirée femme de son temps sera un drôle de chapitre ». [↑](#footnote-ref-44)
45. Henri de Régnier, *Figures et Caractères : Le Sommeil de M. de Chateaubriand.* [↑](#footnote-ref-45)
46. *Journal des Goncourt,* tome III. [↑](#footnote-ref-46)
47. Charles de Comberousse, *ibid.* [↑](#footnote-ref-47)
48. Poisle-Desgranges, Rouget *de Lisle.* [↑](#footnote-ref-48)
49. Béranger, *Correspondance*. [↑](#footnote-ref-49)
50. David d’Angers, *Notes et Souvenirs.* [↑](#footnote-ref-50)
51. Julien Tiersot, *Rougit de Lisle.* [↑](#footnote-ref-51)
52. *Journal des Débats* (Juin 1836) [↑](#footnote-ref-52)
53. Julien Tiersot, *ib.* [↑](#footnote-ref-53)
54. Mme « Tastu, *Rouget de Lisle* (œuvres en prose). [↑](#footnote-ref-54)
55. Le Roy de Sainte-Croix, *Le chant de guerre pour Farinée du Rhin.* [↑](#footnote-ref-55)
56. DÉsiré Monnier, *Souvenirs d’un octogénaire de province.* [↑](#footnote-ref-56)
57. Michelet, Histoire de la Révolution française. [↑](#footnote-ref-57)
58. Désiré Monnier, Ib. [↑](#footnote-ref-58)
59. Lamartine, *Histoire des Girondins.* [↑](#footnote-ref-59)
60. Feux Deriège, *Le Siècle*, mai 1848. [↑](#footnote-ref-60)
61. Pâques, *Le Coiffeur de Chateaubriand*, avec notice de Tony Révillon. Paris, se trouve chez l’auteur (1872). [↑](#footnote-ref-61)
62. Joseph Galtier, *Un Barbier de qualité (le Temps*, 17 février 1904). [↑](#footnote-ref-62)
63. L’un de ces tableaux, envoyé par l’auteur à l’exposition de New-York, se perdit ou se brisa. M. Pâques a fait don du second au Musée Carnavalet. [↑](#footnote-ref-63)
64. Hélas !c’est sur un cercueil qu’ont, depuis, sonné les cloches qu’aimait M. Pâques. M. Pâques est mort en 190s ; il est retourné auprès de son maître immortel... [↑](#footnote-ref-64)